

ŒILLETS,
MARRONS,
COCHONS
D'INDE(S)

Nowhere Press

RÉPERTOIRE
DES VOYAGES
D'UN FRANÇOIS
AUX INDES ORIENTALES,

ENSEMBLE DES DIVERS ACCIDENS,
Aventures & dangers de l'Auteur en plusieurs
ROYAUMES DES INDES,
& des SÉJOURS qu'il y fit depuis
L'an 2006 jusques en cette année 2018.

CONTENANT
Sa description des Pays, Mœurs, Lois, Coustumes
&
Religions
de la plus part des habitants de l'Inde
& diverses autres singularités,
Non encore écrites ou plus exactement remarquées.

TRAITÉ ET DESCRIPTION DES
Animaux, Arbres et Fruits des INDES ORIENTALES,
observées par l'Auteur.

Plus un bref AVERTISSEMENT & AVIS
Pour ceux qui entreprennent le voyage des Indes

DÉDIÉ À P. T. SHIJU LAL
AMI TRÈS CHER
AU KERALA
Par J-P GUILLOT de Laval

MMXVIII

© *Jean-Pierre GUILLOT*

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.*

© *Éditions Nowhere Press - 2021*



SOMMAIRE

A

ARRIVÉE	14
AUROVILLE	15
AYURVEDA	17

B

BANGALORE	20
BARABAR CAVES	21
BARBARES EN ASIE	22
BIBLIOTHÈQUE	24
BHOPAL	25
BODH GAYA	27
BOLLYWOOD	28

C

CASTES	32
CHANVRE	33
CINÉMA (SALLES DE)	35
CLINIQUE	36
COIFFURES	37
COCHON D'INDE	38
CRICKET	39
CUISINE	40
CYBER CAFÉ	40

D

DÉMONÉTISATION	44
DÉVOTION	47
DHOTI	48
DIEU DES PETITES CHOSES	50
DINDE	52
DIVINATION	53
DIWALI	53

E

ÉLÉPHANTS	56
ÉLÉPHANT ET LA CLÉ (L')	57
ENSEIGNEMENT	58
EUNUQUES	60
EYE CAMP	61

F

FILES & FILS	65
FINANCES	66
FOUS DE DIEU	67
FOUS DE L'INDE	68

G

GAIS GAYS, MARIONS-NOUS...	71
GANDHI	73
GHÂTS	75
GOA	75
GOUROU	76
GRÈVES	77

H

HAMPI	80
HIJRAS	82
HINDGLISH	84
HOMMES-DIEUX	86

I

INDIALOG	90
INDIEN (COMMENT L'ÊTRE ?)	91
INDIENNES	94

K

KAHN	96
KARMA	97
KERALA	100
KOLKATA	104

L

LAGAAN	108
--------	-----

M

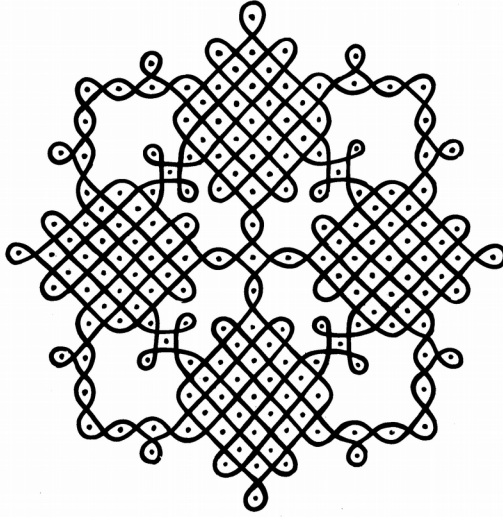
MANDU	110
MARIAGES	111
MARRON D'INDE	112
MASSAGE	113
MASSEUR & MASSÉ	114
MÉDITATION	115
MGR IN TOLLYWOOD	116
MISÈRE DE MISÈRE	120
MOUSTIQUES	121

N

NO COUNTRY FOR OLD MEN	123
------------------------	-----

CEILLETS, MARRONS, COCHONS D'INDE(S)

O		VOYAGER	185
	CEILLET D'INDE	126	
	OÙ SE LOGER ?	127	
P		Z	
	PAPIERS	129	ZAPPING
	PÈLERINAGE	130	ZÉBUS & BUFFLESSES
	PHILOSOPHIE DU CRICKET	131	ZEN
	PLANS / GUIDES	133	LECTURES
	POOJA	134	
	PRIORITÉS	135	
	PURI, Orissa	136	
Q			
	QU'EST-CE QU'ON MANGE ?	139	
R			
	RAJ	143	
	RENCONTRES	145	
	RICKSHAW	147	
S			
	SCIENCES OCCULTES	149	
	SHOOTING	150	
	SLEEPER	152	
	SLUM DOG MILLIONAIRE	153	
	SLUMMING	154	
	SOIE	155	
	SOIRÉE ENTRE GENTLEMEN	158	
T			
	THEYYAM	161	
	TAMBOURS	162	
	TEMPLE FESTIVAL	163	
	TIMBRES POSTE	164	
	TRAINS 1	166	
	TRAINS 2	167	
	TRAINS 3	169	
	TURISTA	171	
U			
	UJJAIN	174	
V			
	VALENTINE	176	
	VARANASI	178	
	VIPASSANA	179	
	VISHNOU	184	



Si tu veux choisir une retraite digne de nous, l'Asie est le seul pays où l'amour puisse déployer ses ailes [...]. Allons aux Indes, là où le printemps est éternel, où la terre n'a jamais que des fleurs,[...] où l'on meurt quand on ne peut plus aimer...- Et où l'on meurt ensemble !

Honoré de Balzac



Comment n'écrit-on pas sur un pays qui s'est présenté à vous avec l'abondance des choses nouvelles et dans la joie de revivre ?

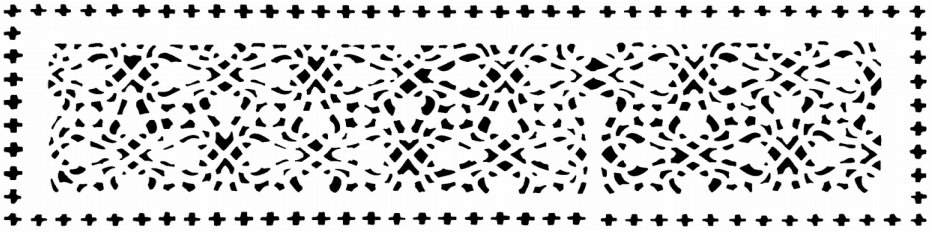
Henri Michaux



Oui, je hais cette Inde où commencent à gronder les passions obscures - et pourtant, chaque fois que je reviens, je la retrouve avec une joie sans bornes..

Mircea Eliade





A

ARRIVÉE

(voir OÙ SE LOGER ?)

Hyderabad.

Pour débarquer à 1h du matin au Rajiv Gandhi Airport d'Hyderabad, sans réservation d'hôtel ni destination précise, il faut avoir confiance en la Providence. Et se jeter sur la première perche tendue à la sortie de l'aéroport – en l'espèce une carte de taxi officielle, montrée vite fait, à l'écart des policiers, par un certain Akbar. Un coup d'œil suffit pour s'apercevoir que cette carte fripée, écornée n'a rien d'officiel mais que la station des taxis est vide, alors comme il a l'air d'un bon gars, cet Akbar, je lui emboîte le pas.

Il me fait traverser les parkings, longer une voie de contournement et, quand je commence à me demander dans quoi je me laisse embarquer, me fait poireauter devant une voiture de série cabossée pendant qu'il téléphone et qu'un autre type surgisse de nulle part avec les clés et c'est parti.

- Où on va ?

- Un hôtel au centre-ville, n'importe lequel, mais pas trop cher quand même.

- *No problem.* Il connaît.

Au fur et à mesure que l'éclairage urbain se fait plus rare, la nuit plus noire, une pensée m'effleure : Et si cet Akbar était un truand, qu'est-ce qui l'empêcherait de me planter là, au

milieu de nulle part et de me dépouiller. De te trucider, pendant qu'il y est. Ni vu ni connu. Crime parfait. Bonne affaire : voyageurs et bagages. Mais cet accès de parano se dissipe peu à peu devant les premières bicoques de la périphérie. La Providence a pourvu, et la nature humaine n'est pas si mauvaise après tout.

Nuance : au terme de la course, Akbar me demande d'allonger 1000 roupies ! C'est le tarif de nuit pour 50 kms. Cinquante vraiment ? Et je devrais lui payer son retour. Mille roupies, c'est déjà phénoménal, mais le retour en plus ! L'arnaque ! Je m'indigne, proteste. Conciliant, Akbar n'exigera qu'un demi retour. Trop drôle ! Il rit aussi : au moins il aura essayé. Il a bon fond, cet Akbar et puis il sait qu'il peut compter sur le bakchich de l'hôtel où il m'a déposé.

Le réceptionniste non plus n'y va pas avec le dos de la cuiller : à cette heure avancée il n'y a qu'une Suite Super de Luxe à 2900 roupies de disponible, mais comme c'est Akbar qui t'amène, je te la laisse pour 2000 ! Le prix de mon droit d'entrée à Hyderabad (dont l'aéroport est distant de 17 kms).



AUROVILLE

(voir *GROTTE DE BARABAR*)

Rares sont mes compatriotes qui ne se rendent pas à Pondy. Ceux que l'Inde fatigue et affole savent qu'ils y trouveront un refuge de tranquillité, l'agrément d'une station balnéaire et l'ambiance sécurisante d'une sous-préfecture, presque comme « chez nous ». On épuise vite cependant le charme ennuyeux de la Ville Blanche, de la promenade ventée du bord de mer et du café ouvert 24x7.

Pour échapper à l'ennui de cette survivance coloniale, à quelques kilomètres de là, Auroville. Un projet de ville idéale

comme il ne s'en est fait nulle part ailleurs. Futuriste et mystique. On en reviendrait profondément marqué, et même, disent certains, transformé.

Auroville a le charme mélancolique des utopies ratées. Où sont les occupants ? Nul signe d'activités, les bâtiments communautaires délabrés... Seul rescapé du délabrement, au milieu d'une vaste pelouse à l'anglaise, *le Matrimandir*.

Étrange bâtiment que cette grosse sphère dorée légèrement aplatie couverte de paraboles. Il fait penser aux dessins de Moebius. À Star Trek. À un centre de recherche atomique que dans les années 60 on aurait qualifié de futuriste. On pourrait y voir aussi un trophée de championnat de golf. Ou encore un champignon pas comestible. Et pourquoi ces paraboles ?

Pour capter les énergies cosmiques et les faire rayonner sur le monde ?

S'il ne suscite pas unanimement l'admiration, le Matrimandir attire la curiosité. Devenu une attraction touristique très courue, l'accès en est limité : il faut s'inscrire à l'avance, choisir un créneau horaire, récupérer la carte d'accès, écouter un laïus sur les pourquoi et les comment du projet et enlever ses sandales avant de pénétrer à l'intérieur. On descend d'abord vers un bassin, puis on monte par des rampes circulaires, des escaliers, des couloirs faiblement éclairés, dans un silence feutré que garantit une épaisse moquette. Des gardien.ne.s muets et européen.ne.s du temple nous invitent à enfiler des chaussettes blanches car nous sommes au terme de ce parcours ascensionnel et-on le pressent - initiatique.

Des portes s'ouvrent sur une salle circulaire, majestueuse, d'une blancheur immaculée, percée en son sommet d'un puits de lumière à la perpendiculaire duquel trône le fameux Cristal qui concentre immédiatement l'attention de tous. Car c'est pour le voir que nous sommes là, pour qu'ils nous soit révélé, nous révèle quelque chose de nous-mêmes.

Je m'attendais à une épiphanie, une illumination, un effet spécial, une projection de rayons cosmiques... Mais ce Cristal sans facettes ne projette rien, ce n'est qu'un globe, une boule de

cristal *king size* pour voyante mégalo. Qu'il soit le plus gros du monde, le produit d'une performance technologique lui vaudrait une place dans un musée des Sciences et Techniques. Mais ici ?

Et nous, assis en rond, comme des satellites autour de cet astre inerte, participions-nous sans le savoir à un culte solaire d'une secte d'illuminés ? de zoroastriens dissidents ? Ou, en biglant sur cette boule de verre, étions-nous censés méditer sur le message de ce prophète qui affirmait qu'il était la lumière du monde ? Le souvenir de la grotte de Barabar m'est alors venu. Combien plus bouleversante, plus lumineuse la révélation de ses ténèbres minérales ! J'en étais là de ma méditation quand un discret signal sonore annonça la fin de l'initiation.



AYURVEDA

(voir *KERALA*)

Savon, dentifrice, shampooing, huiles essentielles, massages, cures coûteuses... soins de luxe pour clientèle occidentale New Age friande de Bio, Organic, médecines douces, secrets ancestraux de longévité etc. Spécialités du Kerala, *good business* par les temps qui courent.

Trois résidents du *River Resort* de Cheruthuruthy m'intriguent : deux hommes dans la trentaine, l'un gros costaud, l'autre mince avachi, encadrent un jeune garçon pâle au regard triste. Au restaurant, ils sont toujours attablés à la même table d'angle, se parlent peu et toujours à voix basse. En fin d'après-midi ils prennent le thé au bord de la piscine mais ne se baignent jamais. En début de soirée, le plus mince va invariablement s'accouder à la balustrade qui surplombe la rivière et contemple le couchant, son baladeur sur les oreilles.

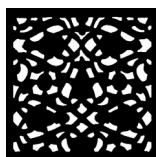
Un jour, les voyant tous trois penchés sur un lecteur de DVD, par curiosité je m'approche et les interroge d'un haussement de sourcils. Dans un anglais hésitant, le gros m'informe que son fils est en train de travailler, comme chaque matin, sur un programme éducatif en russe. Il ajoute que son fils et lui ont eu un grave accident de voiture, que le garçon a des séquelles psychologiques graves et que le docteur de l'*Ayurveda Treatment Centre* situé derrière l'hôtel a prescrit une cure de trois mois, une heure chaque matin et après-midi.

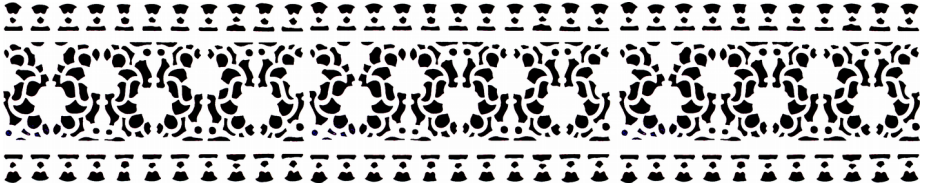
Un matin de bonne heure, je les croise en chemin : tous les trois en *dhoti* blanc et point vermillon au front, ils viennent d'assister à la *puja* du temple de l'autre côté de la route. Et c'est la première fois que je les vois sourire. Le soir je rencontre le père du garçon et l'invite à m'accompagner au *Shalimar* où je vais dîner. Non il ne peut pas manger avec moi car il suit un régime ayurvédique strict: une cuillerée de beurre purifié liquide au réveil le matin, une soupe de riz au déjeuner. Et le soir ? Niet !

- Un thé au citron alors ?

- Ok.

Et voilà qu'il devient jovial, bavard, en regardant autour de lui comme s'il redécouvrait le monde. Il se présente: Aditya Kumar, nom qu'il a pris pendant son séjour dans l'ashrâm d'un certain Muniraji, son gourou vénéré dont l'évocation allume dans ses yeux des étincelles. Grâce à ce guide spirituel, mon interlocuteur- dont l'anglais se délie et les R roulent plus encore que ceux d'un Écossais - a pris conscience que le monde est fou, la Russie de Poutine plus folle encore (ses yeux lancent alors des éclairs inquiétants) et qu'il faut vivre selon son cœur... Au cas où je voudrais aller m'accroupir aux pieds de ce grand penseur, il m'en fournit l'adresse.





B

BANGALORE

Pour accéder à l'esplanade de la gare routière à partir du centre-ville il faut d'abord traverser un passage souterrain encombré de marchands à la sauvette. Des policiers perdent leur temps à essayer de les dégager à coups de *lathi* pour permettre au flot des piétons de circuler : à peine ils ont le dos tourné que les étals sont redéployés plus loin.

Une fois franchi ce bazar sauvage, remonter à l'air libre permet de respirer un grand bol de gaz d'échappement car on se retrouve sur la passerelle large comme une rue qui surplombe Kempegowda Bus Station, gare routière régionale et arrêt central des autobus de ville. Vue plongeante et stupéfiante : comment de cette masse moutonnante, de ce chaos de véhicules enchevêtrés les uns dans les autres, peut-on se sortir ? Sans parler d'y entrer !

En ville comme sur les routes, le code étant celui de la jungle, la raison du plus fort l'emportant, tout autre véhicule doit céder le passage aux autocars et autobus. Ce sont les éléphants de la route que leurs chauffeurs-mahouts propulsent à travers la circulation à coups de barrissements leur klaxon assourdissant, comme des forcenés atteints de cette folie meurtrière que les Malais appellent *amok* (voir « *Éléphants* »). Et les voilà parqués là, ces mastodontes, comme dans un corral, s'écrasant les uns contre les autres, énervés, surchauffés, impatients de reprendre la route.

Si on redoute les bains de foule, mieux vaut éviter de

descendre aux quais d'embarquement et de s'immerger dans les remous de la foule pressée et compressée car, ici pas question de faire la queue : on prend d'assaut son bus avant même qu'il soit à l'arrêt, avant même que ses passagers en soient descendus. Mais si on n'a aucune destination à atteindre - ce qui serait difficile pour un étranger vu que tous les panneaux indicateurs sont en kannada - on peut se laisser prendre par une sorte d'ivresse, emporté par la foule, comme dans la chanson.



BARABAR CAVES

(voir *BODH GAYA. VIPASSANA*)

À 25 Km de Bodh Gaya, après la traversée d'une campagne de rizières, et de villages tristes, surgissent de la brume de chaleur des amoncellements de rochers gris, du type que le bouddhisme des premiers âges affectionnait pour y établir ses ermitages, ses ruches de méditation.

Sur le flanc d'un long rocher arrondi semblable à un cachalot échoué, une grille s'ouvre. Je franchis le seuil de la grotte, fais deux pas et ai l'impression, comme Alice, d'être précipité au cœur des ténèbres. Pour me rassurer, je m'adosse à la paroi, douce et fraîche au toucher, d'un poli aussi parfait qu'une colonne antique. M'accommodant peu à peu à l'obscurité, je constate que l'espace de la grotte est circulaire, que je suis sous une coupole où pas la moindre aspérité, le moindre détail décoratif, n'accroche le regard.

Ici, rien à entendre, rien à voir. Absolument *rien*. Sous cette cloche d'isolation sensorielle, dans ce planétarium sans étoiles, l'effrayant *silence éternel des espaces infinis* devient réalité. Plongée dans la matière noire. Apprentissage du Vide. Vide qui répercute en un écho sidérant, pour ne pas dire sidéral, le

moindre soupir. Si le « concept » de cette grotte creusée et polie à main d'homme, datant de l'époque du Bouddha, était de faire éprouver à des ascètes nus la physique et la métaphysique du Néant, c'est une réussite totale.

C'est la lecture de *La Route des Indes* de E.M. Forster et le film que David Lean en a tiré qui m'avaient fait mettre les grottes de Barabar, où le chapitre-clé du roman se déroule, sur ma liste de choses à voir absolument. Je comprends mieux maintenant pourquoi les deux héroïnes du roman en étaient sorties si profondément troublées. Elles ne se remettraient jamais tout à fait de l'expérience : l'une s'abandonnera à ses fantasmes de viol et provoquera le scandale qui est au cœur du livre, quant à son accompagnatrice, elle y aura perdu ses repères, ses croyances et ce qu'elle pouvait avoir de foi en un Dieu et une Nature compatissante.



BARBARES EN ASIE

Arrivano da tutte le parti, i barbari.
Alessandro Baricco

Dans un restaurant un groupe de garçons tondu, percés et tatoués et de filles en short mini et débardeur aux bretelles lâches - peu soucieuses de savoir qu'en ce pays on peut montrer son nombril mais pas ses épaules -, compulsent leurs « bibles », ces encombrants guides qui balisent et banalisent leur voyage et dont, en bons fondamentalistes, ils suivent prescriptions et itinéraires à la lettre. Tout en faisant tourner un joint.

...

Un soir, sur la terrasse de l'hôtel, au bord de la rivière Nila, contemplant le coucher de soleil, j'ai tenté de lier conversation avec ma voisine de table, une Américaine.

- Quelle belle soirée vous ne trouvez pas ?

...

Croyant qu'elle ne m'avait pas entendu, j'ai répété ma question. Elle a lentement tourné la tête vers moi et m'a répondu sèchement, *alla De Niro* :

- *Are you talking to me ?*

...

Tablee de touristes : 4 British, un couple de Suisses, un autre d'Allemands de l'Est.

- Êtes-vous allés à... ?

- Avez-vous vu... ?

- C'était où déjà cet hôtel minable ?

- Mais ici ne trouvez-vous pas que les serveurs manquent singulièrement de style ?

- Je n'ai pas l'impression qu'ils comprennent bien l'anglais. Hier j'ai demandé des œufs à la coque et on m'a apporté des œufs frits !

- Personnellement, j'essuie toujours mes couverts avant de manger. Et vous ?

- Moi je me demande comment ils font pour rester si propres sur eux, ces saris impeccables, ces chemises si blanches...

- À propos, vous trouvez que votre linge a été correctement repassé ?

- Que voulez-vous, *this is India!*

...

Un grand Russe, accoutrement néo hippy chignon Shiva, une assiette tendue à bout de bras, traverse la gargote en brillant, outragé : *There is meat on my plate. I eat no meat. Me religious. I am hindu.*

Confusion du serveur.

...

Ce routard sur le retour, me met dans la confiance de son plan pour se loger à moindres frais : il se plante au milieu d'un village et attend que quelqu'un vienne lui faire une proposition. Et ça ne rate jamais, affirme-t-il. Mais il s'assure toujours avant d'accepter que les lieux soient *cheap and clean*. Il me confie ensuite qu'il collectionne les photos de vaches - bufflonnes comprises - et qu'il en a plus de 150. Heureusement, il me les épargne !

...

Diner party dans le jardin de l'hôtel. Les serveurs s'activent, des tables sont dressées, les petits plats mis dans les grands. Saris rutilants d'un côté, hommes buvant de l'alcool et fumant de l'autre. Les enfants courent dans tous les sens... Les touristes se confinent dans la salle de restaurant. Soudain une Allemande - identifiable à ses sandales Scholl et socquettes blanches - traverse la salle comme une furie et demande à voir le Manager. Lequel arrive, perplexe. L'Allemande dans tous ses états :

- C'est intolérable ! Dans un établissement de cette catégorie ! Des choses pareilles ! vitupère-t-elle en ouvrant toute grande la porte des *Ladies* afin que le responsable constate toute l'étendue des dégâts. Il appelle son personnel, le sermonne, tente d'apaiser la cliente :

- Ce n'est qu'un petit accident, les enfants, vous savez, ils ne font pas attention. Négligence de notre part, il y a tellement de monde ce soir, nous allons nettoyer tout ça immédiatement, s'il vous plaît reprenez votre dîner.

Mais l'outrage reste sur l'estomac de Frau Klean: elle se précipite dans sa chambre, revient en brandissant son caméscope et filme l'équipe de nettoyage en action. Elle assure à la ronde que cette vidéo se verra sur son blog.



BIBLIOTHÈQUE

(voir *EUNUQUES. LIVRES*)

Le bâtiment bleu, tout en longueur, à l'écart de tout, auquel ne mène qu'un sentier, sur les hauteurs de Gokarna, d'où l'on peut admirer le panorama sur la baie, m'intrigue. Une ébauche de sentier y mène. Sous le porche, un monsieur torse nu, très maigre, accueille l'étranger mains jointes d'un *Namaste* chaleureux. À ses côtés, un très vieil homme assis, quasi décharné, s'occupe, avec un petit garçon plein de vie, au regard brillant de curiosité, à classer sur le couvercle d'une boîte en fer blanc, des pièces de monnaie d'origines diverses.

Ce monsieur me présente son père et son fils puis me fait passer dans une vaste salle sombre dont la partie gauche est visiblement leur lieu de vie : canapés, jouets épars, linge tendu à sécher, bruits de cuisine... Tout le reste du hall est occupé par des livres, des masses de livres, dans des armoires, sur des étagères, mais surtout empilés ou présentés sur leur tranche, sur de longs tréteaux, sans ordre, comme dans une foire aux livres d'occasion, une braderie de province. Un coup d'œil moins superficiel sur ce bric-à-brac hétéroclite de volumes de tout acabit, révèle qu'ils sont tout de même classés par langues, anglais, hindi, kannada, sanskrit... et que le fonds consiste essentiellement en livres français !

De ces livres dont des bibliothèques municipales trop bien dotées, pour faire de la place aux nouveautés, se débarrassent parce que trop-peu-empruntés ou démodés ou jamais-consultés. Des rebuts, des *inlus* dont on se sait que faire et qu'une association expédie ici, où personne ne les lira... À l'exception d'un occasionnel voyageur francophone curieux qui, entre des dizaines de titres de peu d'intérêt, trouvera surprenant de dénicher côte à côte une analyse des *Liaisons Dangereuses* de Michel Delon (Puf.1986), *Show business* de Shashi Tharoor (Seuil 1995) et un volume dépareillé des *Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier Qu'il a Fait En Turquie, En Perse Et Aux Indes*.

BHOPAL

Débarquer dans une ville indienne de plusieurs millions d'habitants n'est jamais une partie de plaisir. Dès que je sors de la gare de Bhopal et que je veux traverser le carrefour de Hamidia Avenue, je comprends mon malheur : pollution intense, bruit d'enfer, feux de circulation pas respectés, deux flics le nez dans leur téléphone qui contemplant le bordel dans un coin à l'ombre.

En tant que piéton je n'existe pas. Ça énerve.

Autre source d'irritation : Bhopal est sérieusement toxique. Le nez et les yeux me piquent, la gorge me gratte et je crache loin devant moi comme un mâcheur de bétel.

Bhopal toxique. De l'histoire déjà ancienne. Plus de la moitié de la population de la ville n'était pas née au moment de l'explosion de l'usine Union Carbide (1984). Difficile donc, trente ans après, de rencontrer quelqu'un avec qui en parler. Et les plus âgés ont préféré oublier. J'ai voulu voir le site mais aucun *rickshaw-wallah* ne savait où c'était. Nul monument ou stèle ne commémore le désastre, du moins dans le centre ville. Oubliées les centaines de milliers de victimes dont un petit nombre, après des procès en série et un accord entre le Gouvernement Fédéral américain et l'État du Madya Pradesh reçurent une indemnité de \$500... *plenty good for Indians !*

Je joue avec mon ami kéralais à identifier nos voisins de table chez *Manohar*, le grand restaurant-pâtisserie-crêmerie *Pure Veg* où nous prenons la plupart de nos repas. Clientèle de gens de passage, *middle class*, plutôt souriants, détendus. Musulmans, Sikhs, Jaïns, Hindous se côtoient et apparemment se tolèrent.

Beauté de Bhopal : les deux lacs au bord desquels l'ancienne et la nouvelle villes ont été construites. Hier, jour férié, *Republic Day* (L'Inde et *les Enfants de Minuit* ont 61 ans), la longue et attrayante promenade au bord du lac supérieur, était pleine de promeneurs. J'aime me fondre dans ces foules colorées et paisibles, mais pas si fondu que ça : il se trouve

toujours quelqu'un pour me demander de quel pays je viens, comment je m'appelle, et est-ce qu'on peut un selfie ensemble ?

À la sortie de Bhopal, le bus reste bloqué derrière un cordon de police qui nous sépare d'un attroupement au-dessus duquel flottent des banderoles. Au retour, 5 heures plus tard, même carrefour, même attroupement cette fois devant des maisons rasées. Explication : la route va être élargie et ces gens ont été expropriés car ils n'avaient pas de titre de propriété. Vision fréquente sur le bord des routes : des constructions illicites éventrées, comme découpées à la tronçonneuse.



BODH GAYA

*(voir DÉVOTION. ENSEIGNEMENT. EYE CAMP.
PÉLERINAGE. VIPASSANA)*

Lorsque les Japonais pénètrent dans l'enceinte du Temple de Mahabhodi, ils donnent l'impression de se rendre plutôt sur le site de Fukushima : tout de blanc vétus compris gants et chaussettes, masque plaqué sur le visage. Avant de s'asseoir sous l'Arbre, l'organisateur déplie des feuilles de plastique sur le sol, puis distribue au groupe des brochures de prières et conduit le rituel dans son mégaphone. Pour la méditation, afin que les insectes ne viennent pas la perturber, chaque pèlerin se zippe dans une tente moustiquaire en forme de petit stupa. À leur sortie du temple, à chaque mendiant affalé sur les marches, ils distribuent un billet de 10 roupies craquant neuf et vite vite, leurs œuvres pieuses accomplies, ils s'engouffrent dans la sécurité aseptisée de leur autocar climatisé.

Les Tibétains se répartissent sur les pourtours du temple pour accomplir leurs rituels face à l'Arbre de l'Éveil. Cela consiste en une succession ininterrompue de prosternations que le pèlerin accomplit sur une planche. Il joint les mains, s'agenouille, s'allonge de tout son long les bras tendus en avant

puis il se relève et recommence le cycle de cette sorte de Salutation au Soleil simplifiées qui tiennent du plongeon et de la position du surfeur avant la vague. La pénibilité de l'exercice est parfois adoucie par un matelas et des coussinets qui facilitent le glissement des mains.

Ce matin ce sont les Bhoutanais qui ont investi le Mahabohdi. Sous les tentes de toile blanche décorées de guirlandes d'œillets d'Inde, ils sont des centaines, drapés de pourpre, accroupis en rangées face à l'Arbre. Chacun tient une clochette dans une main, un tambourin à manche de l'autre; il a sous les yeux un livre de prières gravées sur feuilles de palme et parfois une photo de la personne à qui il dédie cette *pooja*...Leurs incantations sont scandées par le grondement funèbre de trompes taillées dans des tibias, auquel répond le roulement des tambourins ou le tintement des clochettes... Cette alternance de douceur planante et de tonnerre prend aux entrailles et emporte l'esprit vers des espaces rares.



BOLLYWOOD

(voir *CINÉMA. MGR. SHOOTING. ZAPPING*)

On a vu dans d'autres pays des stars - et même des acteurs de seconde zone - devenir président ou gouverneur d'un état, mais l'Inde se réserve le privilège d'en faire des dieux vivants. Dans *Show Business*, roman habile et divertissant, à la fois parodique et sérieux pour son analyse critique de la fonction du cinéma dans la société indienne, l'auteur démontre qu'en Inde tout se mélange et que Bollywood est le reflet, le symptôme, de la *société du spectacle que donnent les godmen, les hommes de dieu, les saints professionnels et les politiciens*.

Le roman - construit en six Séquences / Synopsis de films

typiquement bollywoodiens - décrit l'irrésistible ascension de l'acteur Ashok au rang de star, puis de politicien et finalement de héros mythologique. Pour son héros, Shashi Tharoor s'est inspiré du destin de deux personnalités célèbres en Inde : M.G.R. et N.T.R. soit : Nandamuri Taraka Rama Rao qui fut lui aussi acteur puis *Chief Minister* de l'Andhra Pradesh pendant 7 ans). Mais, à la différence de ces deux fabuleuses carrières ascendantes, le héros de *Show Business* ne joue qu'un rôle insignifiant en politique et le tournage de son dernier film, tourne à la catastrophe et à sa fin. Ce scénario type Grandeur et Décadence d'une Superstar, , permet à son auteur, de pointer les Splendeurs et Misères de Bollywood dont le cinéma emprunte ses formules à Hollywood, sa musique à Liverpool et ses scénarios aux plus mauvais films de Hong Kong. Un cinéma prisonnier de ses conventions, de l'ordre social et de la censure.

Ashok accepte à contre-cœur le dernier rôle qu'on lui propose pour faire son *come back* et tenter de sauver sa carrière : *le dernier avatar, un personnage divin de grâce et de force qui arrive dans le monde sur un étalon blanc, brandissant une épée en flammes. Il voit que le dharma a été violé, bafoué, et il se lance dans sa divine danse de la mort car il faut détruire un monde corrompu... - Quel rôle ! Quel personnage !* s'exclame le producteur pour le convaincre d'accepter d'incarner un Super-héros mythologique. *L'occasion de faire vibrer la corde religieuse dans le cœur du public indien...*

Un public qui va au cinéma comme au temple, pour voir et vénérer l'image de leurs idoles, pour *oublier l'injustice de l'ordre social...pour réinventer sa vie, connaître le frisson de l'aventure, s'aventurer à poursuivre la fille hors d'atteinte, atteindre la victoire la plus glorieuse, se glorifier dans la simple joie de vivre.*

Pour retrouver, le temps de trois heures, *dignité et espoir.*

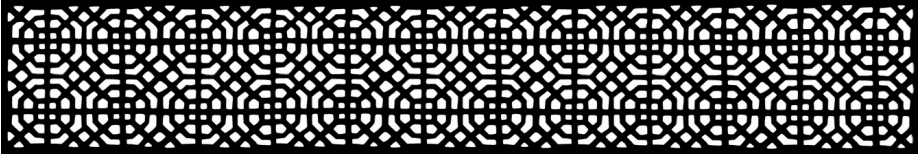
Car le cinéma bollywoodien a de multiples affinités avec l'hindouisme. L'un comme l'autre récupère et absorbe les influences étrangères, coopte et plagie les idées et les formes venues d'ailleurs. Puis les mixent en une soupe d'illusions et de

rêves assaisonnée, pour donner à chacun un beau moment de joie de vivre, d'intermèdes chantés et dansés - plus gesticulés que dansés à proprement parler -, qui tombent souvent dans l'action du film comme des cheveux sur le *minestrone*.

Mais attention ! La censure, l'ordre moral, veille bien sûr à poser des limites à cette frénésie de plagiat éclectique. Sous le *sari mouillé*, les seins de filles follement belles et charnues pointent de désir, les amants se frôlent, s'étreignent, éperdus et haletants, mais ne s'embrassent pas sur la bouche. Le sexe se contentera d'un *teasing* perpétuel - ce qui permet d'exporter avec succès ce cinéma au Moyen Orient et au Maghreb. Par contre, sans doute pour fournir un exutoire à la frustration causée par ce romantisme fade, des scènes de violence la plus bestiale s'étalent avec complaisance.

Bollywood ne produit pas seulement un cinéma de divertissement conventionnel, mais joue sa partie dans un *système global de marchands d'illusions et de rêves*. Système politique qui *jette un voile d'illusions sur la réalité de lutte des classes et des valeurs de caste*. Et Shashi Tharoor de conclure : *Les films en Inde sont vraiment l'opium du peuple... Où les gens laissent-ils leur cerveau quand ils vont voir ces foutaises ?*





C

CASTES

(voir *SLUMDOG MILLIONAIRE. GANDHI*)

Castes : un casse-tête.

Le système des castes, depuis Nehru, est aboli et toute discrimination interdite. Mais l'écart entre la loi et la réalité du pays est immense.

Lorsque je fais la connaissance d'un Indien, dans un compartiment de chemin de fer par exemple, je lui retourne les questions qu'il me pose et finis souvent par en savoir sur lui plus que je ne l'aurai souhaité. Mais il ne déclinera jamais sa caste, à moins qu'il ne soit un brahmane ce dont il tire manifestement fierté, allant jusqu'à exhiber son cordon de coton comme une preuve d'authenticité. Par contre je n'ai jamais entendu personne me confier qu'il était « intouchable » *dalit*.

Caste no bar :

Bien que les sites de rencontre fleurissent en Inde comme ailleurs, chaque dimanche le quotidien *The Hindu* consacre plusieurs pages aux annonces matrimoniales. Ces *Matrimonials* sont classées par genre et par langue. Dans certaines, j'ai relevé cette expression elliptique : *Caste no bar*. Entendre que pour l'annonceur(e) la caste n'est pas un critère de sélection, qu'il ou elle n'accorde pas d'importance à l'origine sociale. Par contre d'autres annonceurs, beaucoup d'autres, ne veulent pas risquer une mésalliance et annoncent la

« *couleur* »* : ils sont Hindu *et* de caste Nair, Musulman *et* Sunnite...

Donc, en dépit des déclarations d'intention de Belles et Grandes Âmes gandhiennes, les castes divisent toujours autant « La Plus Grande Démocratie du Monde ». Pire : dans les années 80, la question des castes devient un problème majeur de politique intérieure. Une Commission prône une Discrimination Positive qui accorderait aux *populations socialement et culturellement arriérées des castes inférieures* (je souligne) un accès exclusif à certains postes dans le gouvernement et les universités publiques selon un système de « réservation » reposant sur des quotas.

Dans ce but, le Gouvernement établit par recensement des listes des castes et sous-castes qu'il coiffe de sigles masquant des dénominations inquiétantes.** Ces appellations officielles donnent en effet l'impression que sur les strates du système l'Administration rajoute encore quelques couches. Et une bonne dose de mépris pour la dignité de plus de 150 millions de personnes.

Plaie et malédiction de l'Inde depuis ses origines, le « castéisme » est une structure statique d'exclusion qui emprisonne l'univers mental de la personnalité indienne et qui condamne les populations des classes défavorisées à être toujours à la traîne du développement.



* Avant l'usage du mot portugais *casta* (= pur) les quatre castes traditionnelles de la société brahmanique étaient désignées par *varna* ou « couleurs » (Louis Frédéric)

** SC - Scheduled Castes : les Dalits. ST - Scheduled Tribes : tribus hors-caste. OBC - Other Backward Classes : Autres Classes Arriérées. MBC - Most Backward Classes - Classes Très Arriérées. Denotified Tribes - Tribus Inclassables : nomades chasseurs-cueilleurs menacés de disparition.

CHANVRE

(voir VARANASI)

Varanasi n'avait jamais vu ça : Il a plu toute la journée et *MahaShivarâtri*, la grande fête nocturne dédiée à Shiva, a été gâchée. Le spectaculaire *ârâthi*, rituel d'adoration composée de chants et d'offrandes du feu, accompli par huit officiants face au fleuve, n'a pas été suivi par autant de monde que de coutume. Les mendiants de *Dasashvamedh Ghât* se sont plaints que les oboles ont été maigres. La presse s'est fait écho de l'évènement : *Indra, le Dieu de la Pluie a joué les trouble-fête au cours du mariage mythique du Seigneur Shiva et de Parvati dans leur résidence de Kashi. C'est probablement la première fois qu'il pleut fortement le jour de Mahashivaratri à Bénarès...* Et l'article poursuit : *Cela a nuit au commerce du bhang et du thandai, qui font partie intégrante de la fête, car après la puja les devôts aiment prendre du thandai.*

Bhang ? Cela résonne avec *banghi*, avec *ganja* , avec la plante qui se fume en joints ou en chellum... Mais *thandai* ? Wikipédia a une réponse détaillée à ma question :

Le bhang est une préparation de feuilles et de bourgeons de plante de cannabis femelle, fumée ou consommée en boisson dans le sous-continent. La récolte traditionnelle à lieu pendant le mois de Holi (mars - avril) d'où son association avec le Seigneur Shiva. Bhang Ki Thandai (Hindi) est une boisson très populaire dans de nombreuses parties de l'Inde, qui est fabriquée en mélangeant bhang avec thandai, une boisson froide préparée avec des amandes, du lait, des épices et du sucre. C'est surtout à Bénarès aux alentours des ghâts que de nombreuses échoppes confectionnent et vendent le bhang. Là, les bourgeons et les feuilles de cannabis sont pilés et réduits en une pâte verte à laquelle on ajoute du lait, du ghee et des épices.

J'en ai l'eau à la bouche ! Reste à trouver une échoppe... Est-ce *Indra*, *Shiva* ou quelque autre divinité compensatrice de bienfaits qui me fait remonter de *Manikarnika Ghât* à ma pension par cette ruelle où je suis arrêté par une devanture qui

affiche *Government Bhang Shop ?*

Derrière une grille percée d'un étroit guichet – comme pour les débits de bière et d'alcool - le *wallah* me détaille ses produits en *hinglish* : cookies à 85 roupies, boulettes au chocolat à 65 rps (moins fortes précise-t-il, mais c'est ce qui se vend le plus), boulettes humides couleur bouse qui se prennent diluées dans de l'eau, 50 roupies. Sans problème je fais mes emplettes de *drogue* pour les jours à venir sous le clin d'œil approbateur d'un client qui vient de s'approcher. Mais lorsque je sors mon portable, il s'interpose: *Nophoto. This is Government !*

Un Gouvernement qui a le sens des traditions et des affaires et qui, sur le plan fumette et sens de la fête, est beaucoup plus avancé que certains pays occidentaux.



CINÉMA (SALLES DE)

(voir *BOLLYWOOD. MGR*)

Existe-t-elle encore, à Mysore, sur l'avenue qui longe le marché, cette salle de cinéma à l'entrée discrète, spécialisée en films X que j'hésite à qualifier de porno car la qualité des images et de la projection étaient si déplorables qu'on se fatiguait les yeux à regarder l'écran sans rien voir ? La seule excitation y était fournie par les piqûres de puces et de moustiques.

En province, des cinémas de quartier ont conservé leur façade Art Déco de l'âge d'or bollywoodien et leur énorme salle me fait souvenir de celle du Gaumont Palace qui dominait la Place de Clichy. Aujourd'hui ce sont les multiplexes climatisés qui ont les faveurs du public mais, en ces temps d'attentats terroristes, pour entrer dans la salle, il faut laisser le sac à dos à la consigne. Et l'appareil photo ou, au minimum, la batterie de l'appareil. Puis passer, comme dans un aéroport ou certains

grands temples, sous un portique de sécurité et subir une palpation.

Avant que le film ne commence, une musique qui semble une variation un tantinet martiale du *God Save the Queen* met tout le monde debout au garde-à-vous. Sur l'écran apparaît simultanément le drapeau tricolore à la roue bleue suivi d'images de pics enneigés, de soldats frigorifiés posant devant de l'armement. On comprend que nous sommes aux frontières du nord et que l'armée nationale veille, prête à les défendre coûte que coûte. Chinois, Pakistanais, gare ! Nous sommes sur nos gardes ! L'hymne terminé, un spectateur crie *India Jaya* ! (Victoire pour l'Inde) qui sera repris par quelques voix.



CLINIQUE

(suite de *SLEEPER*)

Un patient habitué à l'accueil aseptisé d'un hôpital occidental n'aurait même pas en rêve le commencement de l'envie de mettre les pieds dans cette clinique de l'époque coloniale à galeries de bois et toiture en tôle ondulée que les moussons n'ont pas encore réussi à dégrader complètement.

Voilà pourtant une réceptionniste jeune et élégante qui me dirige vers un cabinet de consultation. On aurait dit qu'il n'attendait que moi, ce docteur qui ressemble assez à ce que pourrait être un « vivisectionniste » déjanté dans un film de Tim Burton : le cheveu rare et follet, des lunettes de travers et une intensité presque inquiétante dans le regard. Il m'examine sans que la voracité des punaises ni l'ampleur de leur offensive ne semblent l'étonner :

- Et ça vous démange beaucoup ?

- Non, seulement s'il fait chaud et si je bouge !

Pour lui, aucun doute : je fais une allergie et si elle prend une telle ampleur c'est que je suis diabétique. Je l'assure que non mais il fait tout de même signe à une infirmière en blouse blanche sur sari bleu, laquelle me conduit au fond d'un couloir sombre, m'ouvre la porte des latrines et me remet un bocal en accompagnant son geste d'un seul mot: *Piss !*

Retour au cabinet du docteur pour attendre le résultat de l'analyse. Ce qui me donne le temps de balayer du regard la couche au drap froissé pas net, la paperasse qui surcharge le bureau, l'évier craquelé et pas impec mais ce qui fixe mon attention ce sont les étagères sur lesquelles s'empilent dans un chaos forcément indescriptible, les boîtes de médicaments. Certes le désordre des uns est l'ordre des autres, mais tout de même, comment on peut-il s'y retrouver ?

Soulagement : diabète niet. Ordonnance délivrée illico : une pommade à l'aloé vera et 6 comprimés extirpés du chaos. Coût de la visite: 200 Roupies. Et ça marche ! Le toubib sait mater les punaises. En deux jours, si les boutons n'ont pas disparu, ils ne démangent plus.



COIFFURES

Nombreux sont les spots publicitaires où de gracieuses créatures déploient leur longue chevelure luisante en un gracieux mouvement de nuque, ou l'empoignent et la tordent à pleines mains pour en démontrer la solidité et la souplesse. Garnier et la marque au slogan *Prends soin de toi, parce que tu le vaux bien* font rayonner le prestige de la France dans les mèches des belles. Celles qui n'ont pas les moyens ou le goût d'avoir les cheveux au vent, les huilent, les nattent, les tressent, les chignonnent, les ornent d'un ruban pour les écolières, d'une

guirlande de jasmin pour les dames. Les malheureuses à cours de ressources vendront à regret leur crinière pour le bonheur des perruquiers et des posticheurs occidentaux.

Les hommes ne sont pas moins soucieux de leur chevelure : épaisseur, frange, crans, coupe, couleur sont l'objet de prescriptions sourcilleuses. Les poils blancs disparaissent sous des teintures noir corbeau. On huile aussi, mais le gel tend à remplacer. En tous les cas, il faut que ça reluise ! Vigueur capillaire et virilité vont de pair. L'expert ès chose capillaire a donc fort à faire : il fait aussi la barbe, taille la moustache, et, le cas échéant, élimine poils de nez et d'oreilles, égalise les sourcils et va même jusqu'à raser les aisselles.

Pour un modique supplément, il proposera aussi un massage du visage qu'il façonne comme de la pâte à modeler, puis ses mains descendent vers le cou, les épaules, appliquent une claque sonore sur chaque omoplate et c'est au tour du dos et des bras d'être pétris.

Pour couronner le tout, un roboratif massage du cuir chevelu est assorti d'un tambourinage de crâne et de l'application, sur les tempes et le front, d'un appareil électrique vibrant qui vous propulse dans un trip qui vous fait pousser des grognements de satisfaction. Le tout pour une centaine de roupies !

La mode actuelle, pour les plus coquets et fortunés, est de se faire appliquer un *facial* : longue série de masques de beauté, serviettes chaudes, crèmes, poudres... dont ils sortent rayonnants, quasi divinisés. Ce qui, par association d'idées, me fait souvenir que dans la représentation classique de *Shiva*, du chignon au sommet de son crâne jaillit un jet d'eau : le Gange.



COCHON D'INDE

(voir CEILLET. MARRON DINDE)

*Si l'on examine un cochon d'Inde, on s'aperçoit avec stupeur
que ce n'est pas un cochon et qu'il n'est pas d'Inde.
Seul le d' est authentique.*

François Cavanna *(Le saviez-vous ?)*

En fait, le cochon d'Inde est un petit rongeur d'Amérique du sud, connu pour servir de sujet d'expériences scientifiques sous le nom de cobaye. Comme pour Œillet, Marron et Dinde, la confusion est due à la méprise de Christophe Colomb.



CRICKET

(voir LAGAAN. KHAN. PHILOSOPHIE)

C'est LE sport national de Kolkata au Kerala, en passant par les ghâts de Varanasi... Sur le Maidan de Kolkata, les joueurs sont en blanc, pantalon et chemise, comme dans les films de James Ivory. Les pêcheurs du Kerala, c'est sur la plage, pieds nus. À Varanasi, entre les passants, du haut en bas des degrés d'un ghât. Partout les mêmes gestes rituels, les mêmes spectateurs passionnés.

Me passionner pour ce jeu dont l'action principale consiste à lancer une balle aussi fort que possible d'un grand mouvement circulaire du bras et à intercepter cette balle d'un coup de batte pour l'expédier aussi loin que possible de sorte que les joueurs de l'équipe du lanceur répartis sur le pourtour du terrain ne puissent l'attraper ? Impossible ! Certes l'action est simple, claire mais... de peu d'intérêt, Et l'histoire de ces deux petites pièces de bois qui ne doivent surtout pas tomber ! Et ces incompréhensibles comptage des points, affichage des scores...

Les Anglais ont exporté leur passion dans toutes leurs anciennes colonies avec un succès considérable. À quoi tient-il le succès viral de ce jeu provincial? À ce qu'il ne fait pas trop courir comme le football? À ce que son déroulement lent occupe les après-midis oisives? Au fait que les femmes n'y prennent pas part mais peuvent en être spectatrices et admirer adresse et force d'hommes en action, sans outrager la bienséance car ils ne portent ni short ni maillot? Ou tout bonnement, parce qu'une balle, deux équipes et quelques règles ont toujours suffit à divertir les hommes.

Les Indiens se sont appropriés le cricket et l'ont commercialisé à outrance. Adieu les gentlemen en tenues blanches, applaudis mollement par des ladies blasées et des *misses* virginales. Ils en ont fait un jeu de mercenaires macho qui arborent survêtements de couleurs vives, casques à grille (oui, car des joueurs ont été tués d'une balle en plein visage), protections diverses. Les meilleurs joueurs sont devenus des demi-dieux et n'ont pas la victoire modeste. Un match *India vs Pakistan* prend des allures de conflit international, semble devoir résoudre le conflit qui oppose les deux pays depuis des décennies. Le rythme même des parties a été modifié : sur les chaînes de télévision entièrement consacrées au cricket, les matches sont écourtés, hachés de coupures publicitaires. Le sport est devenu un show violent, saccadé, horripilant... *replays* et ralentis en boucle. Sponsors, paris, diffusions : ce n'est plus de la pelouse, mais des billets de banque qui tapissent le terrain.



CUISINE

(voir *QU'EST-CE QU'ON MANGE ?*)



CYBER CAFÉ

Les temps ont changé, la technologie évolué, les cyber cafés ont presque disparu. C'est donc au passé que je parlerai de ces officines Internet.

Il y avait deux sortes de locaux *Internet Browsing* : ceux à cabines fermées par une porte genre saloon, silencieux et presque cossus, mais il fallait patienter longuement pour qu'une cabine se libère, l'occupant étant plongé dans la consultation de sites extraterritoriaux que la censure réproouve - kleenex non fournis. Ceux à cabines ouvertes étaient souvent remplis du vacarme de l'*Ultimate Combat* que les ados du coin se livraient furieusement entre eux.

Dans le meilleur des cas, c'étaient des lieux calmes et frais où il faisait bon passer les heures chaudes. J'y tapais des récits de mes journées aux amis, ce qui était aussi un moyen de me souvenir que je parle français et non pas cet *hinglish* que je baragouine la plupart du temps.

Mais tous les *cyber* - qui n'avait de *cafés* que le nom car aucune boisson n'y était proposée - ne disposaient pas d'une climatisation apaisante. Le plus difficile n'était pas de s'acclimater à la chaleur brassée les pales de ces ventilateurs qui me font toujours penser au début d'*Apocalypse Now*, ni aux moustiques qui siestaient sous mon siège, non, le plus dur c'était d'en découdre avec ce clavier QWERTY qui défiait tous mes automatismes et ralentissait considérablement mon expression écrite - qui plus est inaccentuée. Il pouvait s'y produire pire encore : le texte que j'avais mis une bonne heure à taper sur un clavier dont la touche E restait enfoncée un coup sur deux, j'étais prêt à l'envoyer quand l'écran, le *café*, mes efforts, tout disparaît dans le silence infini du vide virtuel. Panne de courant !

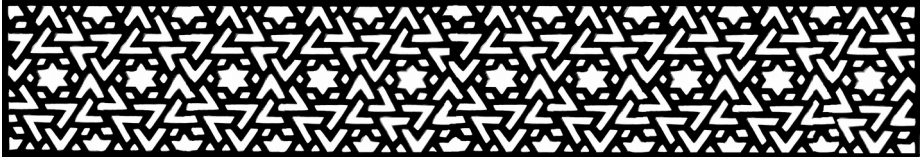
Déprimant.

On me dira le lendemain que j'aurais dû *Sauvegarder*, ou

que la coupure de *bijli* est due à des travaux sur le réseau, ou que le cordon du modem a été sectionné par un électricien incompétent, ou encore que, selon la presse, le câble Europe-Asie a été endommagé. *Whatever doesn't work...*

This is India !





D

DÉMONÉTISATION

Incredible India ! Inde Incroyable !

Le slogan touristique ne s'est jamais autant vérifié que le jour où le Premier Ministre, a décrété que les billets en cours n'avaient plus cours.

Imaginez quelle serait votre réaction si un matin un flash d'information vous annonçait que les billets de 20 et 50 € n'ont plus cours légal, que le Gouvernement en a décidé ainsi pour éradiquer la corruption, le marché noir, le main à la main, l'économie parallèle; qu'on élimine les grosses coupures pour couper l'herbe sous le pied aux trafiquants de tout poil - sans parler des faux monnayeurs -, pour assainir l'économie... Vous n'en croiriez pas vos oreilles. Quelle blague !... Ils ne savent plus quoi inventer ! C'est quoi aujourd'hui, le 1er Avril ?

Non, c'est le matin du 8 novembre 2016, en gare de Chennai, d'où je m'apprêtais à repartir pour une tournée des grands temples du pays Tamil. D'abord je n'y ai pas cru, ça paraissait trop énorme pour ne pas être un canular. Mais, renseignements pris ici et là, il a bien fallu se rendre la réalité du fait : depuis 0 heure les billets de 500 et 1000 roupies (l'argent de minuit !) ne seraient plus acceptés et des affichettes apparaissaient déjà sur les distributeurs, à l'entrée des commerces...

Panique : comme dans un roman dystopique, un mauvais rêve, une dictature... tu te trouves soudain plongé dans une situation kafkaïenne, arbitrairement, incompréhensiblement arrêté, privé de ta liberté de mouvement, de ton oxygène social.

Je fais le point : j'ai toujours ma Visa, mon passeport, sans quoi on n'est plus rien. Tout n'est pas perdu. Pondichéry n'est pas loin. Je connais: petite ville touristique, présence française, un consulat, ce sera rassurant et plus facile d'y trouver des moyens de s'en sortir. J'y trouve un petit hôtel tenu par une dame compréhensive qui accepte le paiement plastique. Ouf. Une chambre agréable pour attendre la suite des événements. Mais il faut aussi songer au quotidien, la bouffe, le transport. Comment faire sans monnaie ?

Et je fais quoi avec mes coupures en portefeuille ? Je les déchire, m'en sert comme PQ, les garde en souvenir ?

...

Les billets démonétisés pourront être échangés contre les nouvelles coupures, mais dans une certaine limite de quantité et de temps... Au delà d'un certain montant, les détenteurs d'argent sale risquent un redressement fiscal. Les journaux montrent des armoires pleines à craquer de billets ! Comme faire pour les vider tout en échappant à l'impôt ? Il suffira d'envoyer à la banque d'autres membres de la famille, de soudoyer des connaissances, des complices... si bien que la majorité de l'argent sale, au lieu de passer au broyeur, sera blanchi par les banques mêmes.

Des queues se forment devant les agences bancaires...quand les grilles d'accès s'entrebâillent, la foule s'agglutine... la police bastonne... émeute... les stocks de billets sont épuisés...la banque ferme...plusieurs jours passent... L'ancien Premier Ministre (l'Homme au Turban) dénonce l'impréparation, la Banque Centrale le secret de l'opération...

Alternative : changer le pécule d'euros que j'emporte toujours, au cas où, mais sans passer par les banques :il faudrait écumer la ville pour en trouver une ouverte, faire une queue interminable. Dans les officines de changeur, le cours officiel de 80 roupies pour 1€ tombe à 70 si j'accepte les inutilisables *Pink Gandhis*, et à 65 pour obtenir des billets de 20 et de 100, les seuls encore en circulation. Je me retrouve alors avec des liasses si énormes que je dois affréter un sac spécial pour les transporter. Jamais l'expression *roupies de sansonnet* n'a été

aussi appropriée.

Peu de jours après le début de la démonétisation - un mot que personne n'avait jamais entendu auparavant, mot trop long qui sonne colonial et ajoute de la misère à celle déjà existante - apparaît, comme par magie, un nouveau billet. Un seul ! De 2000 roupies ! Rose avec l'incontournable Gandhi dessus (les cendres de l'Apôtre de la Pauvreté n'ont dû faire qu'un tour !). Les rares porteurs le contemplant avec stupéfaction et incrédulité : est-ce du VRAI argent ?

Bien sûr il est impossible d'acheter quoi que ce soit avec puisque personne n'a de monnaie sauf si l'on ouvre un compte chez un commerçant et lui reste fidèle jusqu'à l'épuisement du crédit. Cet incroyable billet - qui représente quatre fois le salaire d'un journalier - est la seule mesure que le gouvernement a prise en attendant que la Banque Centrale mette en circulation des coupures de moindre importance. Est-il au moins disponible dans les distributeurs ? Non. Car le format du *Pink Gandhi* dépasse celui des billets annulés. Il va donc falloir reformater le système de distribution. Ce qui prendra du temps.

En attendant des jours meilleurs, payez donc par carte, suggère l'auteur de cette désastreuse Modification. Mais combien d'Indiens en possèdent une ? Combien de commerçants les acceptent sans rechigner à payer une surtaxe ? Certes on peut payer avec sa Visa dans les grandes surfaces, les zones touristiques, certains hôtels... mais ce n'est pas toujours possible : le système engorgé se bloque régulièrement. Et puis qui a les moyens de fréquenter ces lieux ? Pour l'Indien moyen, le travailleur journalier, le paysan, la majorité de la population qui travaille pour 500 roupies par jour (6€), la démonétisation est une véritable *démonisation* de leur quotidien. Misère sur misère.

Que sont les petits malheurs matériels d'un voyageur auprès de ceux de ces millions d'Indiens travailleurs journaliers, ouvriers, agriculteurs... payés uniquement en liquide, au jour le jour ? De ceux qui s'ameutaient tous les jours devant leur banque, au risque de se faire tabasser par la police, pour

pouvoir changer leurs maigres économies dépréciées ? Le *Maudit* Gouvernement se voulait rassurant, optimiste : ce serait *La Mère de toutes les Réformes*...l'économie serait assainie...plus d'évasion fiscale, de fraudes, de fausse monnaie, de corruption...on allait réaliser le rêve d'une économie *dé-ma-té-ria-li-sée* ! Vive le paiement électronique et sa traçabilité ! Au bout du compte et de longs mois de paralysie économique, 98% des transactions seront encore réalisées en liquide; les Indiens ne feront toujours que modérément confiance aux banques et encore moins aux distributeurs. À l'argent virtuel, ils préféreront comme toujours la tangibilité des liasses, la sécurité du dollar ou l'or en bijoux...



DÉVOTION

(voir INDIEN)

*Un seul saint convertirait des millions d'Hindous.
Il n'y a pas de race plus sensible à la sainteté.
...l'Hindou adore adorer. C'est plus fort que lui.
Henri Michaux. Un Barbare en Asie*

L'Hindou adore, adule, révère, vénère, idolâtre.

Tout lui est bon. De l'avatar en chair et en os jusqu'à un caillou.

Il est affamé de divinité.

Il veut voir des dieux partout.

Il a besoin de dévotions incessantes, de pèlerinages difficiles, d'épreuves purificatrices, de voyages éprouvants, de longues attentes, de cohue, au risque de mettre en danger sa vie même.

Et pour un peu que le pouvoir en place l'y encourage, sa dévotion deviendra bigoterie et pourra aller jusqu'au fanatisme

et à l'intolérance.

Si je prends un caillou quelconque, le pose au pied d'un arbre, au coin d'une rue passante, lui applique une touche de safran ou de vermillon, en moins de temps qu'il ne faut pour dire *Ya Ram*, des passants vont le remarquer, s'arrêter, s'incliner devant, le toucher du bout des doigts... C'est le sujet d'un court-métrage dont l'auteur voulait dénoncer les excès de la dévotion.



Au temple, l'Hindou touche à tout : effigies, statues, images, symboles... Il tourne autour en marmonnant des formules. Tout est dieu. On n'en finit pas. Et quand il ne peut pas toucher, il veut voir, avoir *darshan* - la vision - de l'idole. Même si elle à peine visible au fond du Saint des Saints, surchargée de colliers de fleurs, noyée dans les fumées d'encens.

Le Dalaï Lama lui-même n'échappe pas à cette idolâtrie , à tel point qu'avant de commencer une conférence, pour calmer les ovations interminables et délirantes de son public, il déclare : *Je ne suis pas un dieu.*



DHOTI

Le *dhoti* s'apparente aux pagnes, sarongs, paréos... Au Kerala, c'est le seul vêtement exigé des hommes pour pénétrer dans un temple. Fixé à la taille d'un geste simple, couvrant les chevilles, ce pan de tissu blanc contraste avec la peau foncée et met en valeur l'étroitesse des hanches, l'évasement des épaules. Immobile, le porteur de *dhoti* donne l'impression d'un buste posé sur son socle. Beau comme l'antique.

Mais dès qu'il s'agit de marcher, la chaleur s'accumule sous cette « jupe » longue qui entrave les pas. Le marcheur, éprouvant alors le besoin d'aérer, de libérer ses jambes, soulève les pans du tissu et les écarte devant lui comme ferait une marquise en crinoline sur le point de franchir un ruisseau. Mesure plus radicale encore : il retrousse le tissu et en noue lâchement les bords inférieurs sur son ventre, obtenant ainsi une sorte de minijupe peu seyante. Quitte à exhiber genoux et mollets autant vaudrait porter un short, mais les connotations coloniales s'y opposent.

Un jour, ayant décidé de m'habiller local, je m'achète le *dhoti* de base à 100 roupies. Je me l'enroule autour des reins, le fixe sur le côté d'un coup de poignet et le tour est joué. J'ai le sentiment de sortir du magasin en travesti mais le regard approbateur du vendeur me rassure : je fais vraiment couleur locale. Bien. Et je me lance dans cette ville dans l'intention d'en atteindre le cœur, dominé par un temple célèbre ceinturé d'un jardin et d'un boulevard circulaire, le Round.

La traversée du Round est une entreprise périlleuse de quelque côté qu'on l'aborde. Pas de passage piétons, pas de feux ni d'agents de circulation et un trafic incessant à vitesse illimitée. Pour plonger dans les vagues de ce flot ininterrompu, le piéton doit s'armer de témérité et prier que *Ganesh* l'aide à franchir cet obstacle.

Bras tendu et index dressé pour en imposer aux chauffards, je m'avance, je fais vite et, tout à coup quelque chose se passe et

je pile net. Je regarde autour de moi, et j'aperçois mon *dhoti* étalé sur la chaussée, et des autos passent dessus, et je suis en slip au milieu du boulevard, et sur le trottoir on me montre du doigt en s'esclaffant, et des femmes écarquillent les yeux en se cachant le nez et la bouche de la main.

Panique.

Demi-tour.

Gestes véhéments pour détourner les bolides qui foncent sur moi. Récupération du maudit *dhoti*. Renoué à la va-vite. Plongée à l'aveuglette vers le trottoir d'en face. Disparition dans la foule.

Ouf.

Depuis j'ai appris à nouer le *dhoti* selon les règles d'usage locales et, comme deux précautions valent mieux qu'une, à me serrer une ceinture par-dessus.



DIEU DES PETITES CHOSES (LE)

(voir CASTES)

Ahimsa, le principe de non-violence prêché par le Mahatma n'a pas plus cours devant les guichets de réservation qu'ailleurs. Les Indiens sont des impatientes : ils serrent, ils poussent, jouent des coudes, râlent quand s'insinue, invectivent la personne derrière le guichet... Bref quand mon tour arrive enfin de me baisser devant le judas, je suis dans les transes et la transpiration.

Or ce soir, après une promenade dans la vieille ville autour des temples, dans les parages de la gare, je repère une table isolée dans le coin d'une terrasse tranquille, îlot de paix au

milieu de l'ouragan de la circulation. On me sert une bière fraîche, des *peanuts* encore tièdes. Un temps de pause précieux.

De retour à l'hôtel en traversant la gare, je m'aperçois que le bureau des réservations est presque vide. Je me pointe à un guichet, demande un train pour *Gaya* le lendemain. - Demain OK. - Couchette a/c ? - OK aussi.

L'employé va jusqu'à remplir le formulaire à ma place. C'est trop beau ! - Passeport ?

- Aïe ! Je l'ai laissé à l'hôtel. Tout va tomber à l'eau. C'était trop beau ! J'envisage de donner un faux numéro, mais, dans une poche de mon sac je retrouve un reçu de change ! Sauvé ! Le billet est tiré, 640 roupies (soit 10 € pour 12 heures de voyage). Mince ! Ai-je assez d'argent sur moi ? Je n'aurais peut-être pas dû me payer cette bière. Mais je constate que j'ai juste assez avec un reliquat de 20 roupies. Sauvé une deuxième fois ! C'est dans une situation comme celle-là qu'on finirait pas croire à l'existence d'un Dieu des Petites Choses.

S'il existe vraiment, parmi ses quelques 36 000 avatars, lequel choisira d'intervenir pour faire comprendre aux petites gens qu'ils pourraient se faciliter la vie au lieu de se la rendre compliquée et pénible ?

- Les rames du batelier de Bénarès faites de deux planchettes mal taillées clouées sur de gros bambous, sont lourdes, peu maniables ;

- Le fer à repasser du *dhobbi* (blanchisseur) pèse au moins deux kilos, fonctionne au charbon de bois et sa poignée est énorme ;

- Les *jharus*, - balais - faits d'une poignée de nervures de feuilles de palmier n'ont pas de manche et obligent les femmes à se casser le dos des heures durant ;

- Des rickshaws la selle défoncée trop haute, les pédales sans caoutchouc, l'interminable chaîne qui entraîne un seul pignon soumettent les *wallahs* à la torture

Pourquoi ces humbles gens se rendent-ils la vie si dure alors que trois fois rien : un manche à balai, des rames plus légères,

un vélo mieux adapté, si peu de choses pourraient la faciliter ?

Les moyens leur manquent ? Ou l'idée ? On vous répondra que cela s'est toujours fait ainsi, alors... Dieu ! Est-il nécessaire à l'ordre social que ces gens des basses castes souffrent tant dans l'exercice de leurs petits métiers ?



DINDE

(voir *MARRONS. CEILLETS. COCHON*)

- *C'est, m'a-t-on dit, demanda Josépha, une femme du monde qui t'as mis dans cet état-là? Les farceuses s'entendent mieux que nous à la plumaison du dinde !*

- *Oh ! te voilà comme une carcasse abandonnée par les corbeaux... on voit le jour à travers !*

Honoré de Balzac. *La Cousine Bette*.

Les Européens la connaissent par les premiers colons espagnols qui l'appelaient « poule d'Inde » et les missionnaire jésuites qui la ramenèrent vers 1500 en Europe où elle se diffusa rapidement (contrairement à la néophobie envers les

aliments végétaux du Nouveau Monde tels que le maïs, la tomate, le cacao ou la pomme de terre) car cet oiseau était assimilé aux volailles de basse-cour (poulet et pintade). Les termes *coq d'Inde* et *poule d'Inde* sont abrégés en *dinde*, l'emploi de ce mot étant attesté en 1600 dans le *Traité d'Agriculture et Mesnage des Champs*, de l'agronome Olivier de Serres, qui parle de « l'importun piaulement des dindes », le nom étant à cette époque aussi bien masculin que féminin, usage qui perdure dans nombre de parlers populaires.

(source Wikipédia)



DIVINATION

(voir *SCIENCES OCCULTES*)

Chennai.

Marina Beach à la nuit tombée. À l'écart des stands de poisson grillé et des manèges, un espace sombre ponctué de lampes à kérosène espacées les unes des autres.

Dans chaque îlot de lumière, assis en tailleur sur un tapis, devant quelques livres, un jeu de cartes et une cage, un tireur d'horoscope, dignes, cheveux blancs, attend le client.

Si j'avais su le tamoul, par curiosité, je me serais bien fait tirer les cartes. La perruche à collier couleur d'espérance serait sortie de sa cage, de la patte ou du bec elle aurait désigné des cartes que l'astrologue aurait interprétées en ouvrant quelque opuscule à la bonne page, et mon sort eût été scellé.



DIWALI

(voir Bodh Gaya)

Diwali bien plus qu'une fête de la lumière est un festival de pétards. Autour de La Mecque du bouddhisme, ça fuse, ça pète, ça pétarade – comme si les Hindous voulaient bien marquer que silence et recueillement ne sont pas de mise ce soir. Malgré le tintamarre, au pied de l'arbre de la Bodhi, des Cinghalais imperturbables, récitent un sūtra et méditent.

D'un côté la fête, le bruit d'un carnaval, de l'autre le silence, l'immobilité. Deux façons d'échapper duretés de la vie de tous les jours, d'oublier souffrances et déceptions...

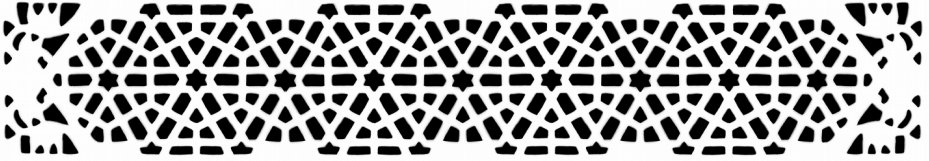
Autre contraste : dans un cybercafé de deux *bikkhus* du Myanmar. Ils se disent *Freedom Fighters* parce qu'ils ont quitté leur pays pour étudier la philosophie à l'Université de Bodh Gaya. Mais pour l'instant ils surfent sur un site de rencontres et dialoguent avec leur virtuelle *girl friend*.

- Je croyais que vous, les apprentis moines, vous deviez vous tenir à l'écart des filles.

À quoi ils rétorquent qu'ils ont besoin de compagnie, comme tout le monde !







E

ÉLÉPHANTS

Pas un jour sans que la presse ne relate une scène de panique causée par un éléphant qui *pète les plombs* et se rue sur la foule. Il faut dire que les pachydermes entretenus par les temples sont soumis à rudes épreuves pendant les processions religieuses et les fêtes de village. Lourdemment caparaçonnés, alignés les uns contre les autres pour la parade, immobilisés pendant les heures les plus chaudes de la journée, dans le vacarme assourdissant des trompes et des tambours, devant une foule surexcitée, on s'étonne de leur endurance.

Dans le rassemblement qui précède une procession, la proximité de congénères provoque parfois chez les mâles une poussée de libido qui se manifeste par une érection spectaculaire et tenace. Et ce grain de folie dans l'œil de l'animal en rut présage qu'il pourrait être pris d'une rage incontrôlable, devenir *amok*. Gare ! Pourtant la foule ne s'écarte pas de la procession, bien au contraire elle se presse, s'écrase, déborde, folle d'envie de toucher ces mastodontes sacrés si populaires que chacun porte un nom- tel que *Guruvayur Seshadri* ou *Mangalamkunnu Vijayan* - et que les images des plus colossaux se vendent en posters, à côté de ceux de Bruce Lee et de Krishna, sur les étals des marchés.

Des victimes de cette pachydermolâtrie, le *Kerala Elephants Lovers Association*) en aurait dénombré 26 en un mois à

Thrissur, ville célèbre pour son *puram*. Mais les *Amis des Éléphants* affirment qu'en 8 mois, au Kerala, 147 éléphants seraient morts de maltraitance parce que les mahouts sont pour la plupart alcooliques et insensibles au stress qu'ils infligent à leurs bêtes. Lesquelles se vengent : une quarantaine de mahouts auraient perdu la vie pendant la même période.



ÉLÉPHANT ET LA CLÉ (L')

Temple Rajarajeshvaram de Tanjavur (Tanjore)

Il se met à pleuvoir à seaux. Je décide d'écourter ma visite et vais récupérer ses sandales à l'entrée du temple. Au moment d'enfourcher mon vélo de location - horreur ! impossible de trouver la clé de la fermeture de sécurité intégrée à la bécane modèle anglo-néerlandais colonial. Je fouille mes poches, mon sac. Rien. Je tourne en rond fébrile, agite des pensées peu réjouissantes : rentrer sous la pluie, à pied, à l'hôtel, expliquer la situation au loueur de bécanes, avoir sans doute à m'acquitter d'une rançon, revenir avec une clé de rechange, récupérer l'engin... bref des emmerdes interminables.

Perdu dans mes pensées, je me trouve soudain nez à nez avec un éléphant ! Dont la trompe se soulève et me retombe mollement sur le crâne ! Puis, un homme s'avance vers moi, sort de son sac une clé et me la tend. Il n'attendait que moi pour rentrer chez lui, le gardien des vélos. Ma clé, elle avait dû sauter au dé clic de la fermeture du système de sûreté. Il l'avait aperçue par terre, l'avant-dernier vélo parti. Soulagé de mes tracas virtuels, je soulage aussi mon porte-monnaie de quelques roupies à la grande satisfaction de mon sauveur et du cornac. Mais c'est à l'éléphant que va toute ma reconnaissance.

Lequel, avant de m'endormir, me revient :

- Et si j'avais été victime d'un stratagème mis au point par le cornac et le gardien des vélos ?

Un touriste arrive à l'entrée du temple ; anticipant les délices culturelles et l'épanouissement spirituel qui l'attendent, il prête peu attention à ce qui se passe autour de lui. L'éléphant dressé intervient alors en tandem avec son cornac à la manière classique des pickpockets. Au moment précis de l'empochement de la clef de la bécane, l'animal, profitant d'un bref moment de distraction causé par son maître - un cri inattendu, une bousculade etc. - de sa trompe agile effleure la poche du touriste béat et aspire la clef. Quelques heures plus tard, le touriste remerciera l'éléphant et son gardien bienveillant pour le retour de la clef « perdue ».

Le Coup de l'Éléphant !



ENSEIGNEMENT

(voir *KARMA. BODH GAYA. GURU. VIPASSANA*)

Sur l'affichette à l'entrée du Mahabodhi le titre du stage : *Trésors cachés du bouddhisme dans un monde matérialiste*, avait retenu mon attention. N'était-ce pas ce que je venais chercher à Bodh Gaya : qu'un moine en robe safran, un sage m'instruise, éclaire ma lanterne, m'initie à des vérités cachées ? Décidé de faire mes premiers pas dans le Sentier Lumineux, je franchis la porte de l'ashram et je m'inscris.

...

L'enseignement, dispensé par une nonne suisse, causeuse infatigable mais fatigante à cause de son accent américain prononcé, ressemblait plus à du bavardage à bâtons rompus qu'à un exposé structuré. Excellent exercice de patience que de rester assis des heures, jambes croisées, à l'écouter.

...

À son auditoire avide et captif, elle commence par poser des questions personnelles sur le but de nos existences dont, quelque soit la réponse, elle laisse entendre avec condescendance que ce n'est pas vraiment la bonne. *Oui... pas mal... intéressant, mais...* Elle peut maintenant entreprendre de nous faire considérer le vide de nos existences sans finalité, la futilité de nos ambitions et de nos plaisirs, la souffrance liée à nos désirs et appétits sans fin. Puis pour nous remonter le moral, elle déclare que si nous sommes ici assis à ses pieds, c'est que nous avons un *bon karma*, ce qui nous confère le *privilège* (!) d'avancer vers l'Illumination.

...

Je tique sur les *italiques* qui précèdent. Je ne suis pas venu ici pour m'entendre dire que je suis un *élu* parce que je peux me payer ce stage. Ni que la seule option valable serait de changer de vie, d'abandonner le *monde matérialiste*, de *prendre refuge*, faire 3 ans 3 mois 3 jours de retraite, purifications, prières et rituels parce que c'est par là qu'il faut passer pour détruire l'ego et brûler ses impuretés. Prenez mon exemple, suggère la nonne radieuse : j'ai abandonné ma part d'héritage, je suis partie... Rien n'est plus simple, et regardez comme je rayonne maintenant, comme Buddha m'éclaire ! Et dans sa voix se décèle une irritante autosatisfaction, un sentiment de supériorité : Moi j'ai fait le bon choix, faites-en autant... Si vous en êtes capables.

...

Elle m'agace, la bonzesse suisse. Arrogante, bien-pensante. Son prosélytisme m'ennuie. Elle n'enseigne pas, elle cherche à con-ver-tir ! Et lorsqu'elle abat son dernier atout, le vieil argument pascalien (*Vous ne perdez rien à y croire*), j'ai failli sauter de mon coussin et lui rétorquer que selon moi les paris étaient plus l'affaire des bookmakers que des prédicateurs.

...

De ce stage au titre trompeur, je suis sorti fort mécontent : j'avais cru m'avancer sur le sentier de la sagesse et j'avais mis le

pied gauche dans une...religion ! On m'avait bourré le crâne d'un catéchisme encombré de dogmes, de *dieux*, de *démons*, d'*autres mondes* ! Mais j'étais surtout en colère contre moi-même : comme tant d'autres gogos crédules, j'étais tombé dans le piège des gourous tarifés. Dans la proximité de l'Arbre de la Bodddhi, j'avais eu une poussée de spiritualité et cru qu'il y en avait ici plus qu'ailleurs. J'avais oublié que les *trésors cachés* ne s'achètent au prix d'un stage.

...

Illusions perdues : l'Illumination n'est pas pour demain - ni même dans une autre improbable vie - et je n'ai plus à imaginer que je finirai mes vieux jours tondu, à me balader un chapelet aux pinces en égrenant des mantras, turbinant des moulins à prières, débitant des vœux pieux genre *Puissent tous les humains et créatures sensibles vivre heureux !*

...

Je me souviens de cet Américain qui, quand je lui ai demandé pourquoi il s'était fait moine, m'a répondu : *Parce que j'aime la robe.*



EUNUQUES

(voir *BIBLIOTHÈQUE. HIJRAS*)

Les eunuques sont aussi de deux ordres : il y en a de blancs qu'on a simplement taillés & il y en a de noirs à qui l'on a tout coupé à fleur de ventre. Les uns & les autres sont sévères, bizarres & ombrageux & traitent cruellement tous ceux qui sont sous leur charge...

Quelques uns de ceux à qui l'on n'a rien laissé quand ils veulent uriner, sont contraints de se servir d'une canule et de la porter au bas du ventre. Comme il n'en réchappe guère

d'une opération si dangereuse, cela les rend beaucoup plus chers que les autres & on les vend en Perse & en Turquie jusqu'à six cents écus...

... Grand commerce d'eunuques en plusieurs endroits de l'Asie et de l'Afrique, & et dans le seul royaume de Colconda où je me trouvai en 1659, on en fit cette même année jusqu'à vingt deux mille...Le royaume de Colconda dans la presqu'île au deçà du Gange, & ceux d'Assan, de Boutan, d'Arachan & de Pegu au delà, en fournissent un nombre prodigieux. Les eunuques noirs qui viennent d'Afrique en bien moindre quantité, sont, comme j'ai dit, beaucoup plus chers. Les plus difformes sont ceux qui coûtent le plus, leur extrême laideur leur tenant lieu de beauté dans leur espèce . Un nez plat, un regard affreux et une grande bouche, de grosses lèvres, des dents noires et écartées les unes des autres sont des avantages pour les marchands qui les vendent.. Les noirs sont destinés à la garde de l'appartement des femmes & envoyés la Cour par les Bachas du grand Caire. Ils sont tous coupés à fleur de ventre depuis Soliman second, qui voyant un jour à la campagne un cheval hongre qui saillait une jument, jugea de là que les eunuques qui gardaient les femmes pourraient de même amuser leurs passions ; à quoi il remédia d'abord en leur faisant tout couper & ses successeurs ont observé cette règle.*



EYE CAMP

(voir BODH GAYÂ. ENSEIGNEMENT. KARMA)

Voisin de l'ashram où je suis une initiation aux *trésors cachés* du bouddhisme, le monastère tibétain qui abrite d'ordinaire de calmes réfugiés, connaît aujourd'hui une activité inaccoutumée : devant l'entrée des gens de la campagne descendent d'autocars délabrés, des marchands forains

* Extrait de « *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier Qu'il a Fait En Turquie, En Perse Et Aux Indes* ».

proposent des nourritures, des haut-parleurs rugissent, des hommes en blouse bleue et masque de chirurgie circulent entre les bâtiments, beaucoup de monde, autant de poussière...

Un *Eye Camp* vient de s'y ouvrir : 10 jours durant l'on soignera gratuitement autant de personnes que possible de troubles de la vue. Ce camp, financé par quatre familles de diamantaires du Gujarat et de Bombay, s'installe ici deux fois par an, de Décembre et Mars, emploie plus d'une trentaine de chirurgiens pour opérer et soigner près de 35 000 patients. Le compte n'est pas difficile à faire : chirurgien opère au moins 100 interventions dans la même journée ! Des centaines de volontaires garçons et filles, pour la plupart lycéens et enseignants de Bodh Gayâ, secondent les équipes médicales et assurent le service d'ordre nécessaire car il faut aussi orienter, nourrir et héberger tous ces gens, parents, accompagnateurs, soutiens de famille compris. Et tout ceci dans un ordre et des critères d'hygiène qui ne sont pas les nôtres mais qui en sont tout de même.

Guidé par l'un d'eux, j'ai traversé les dortoirs remplis de lits de cordes, les salles de consultation, de soins post-op, les cuisines. Et une tente impressionnante où les patients, allongés sur le dos, serrés les uns contre les autres sur deux longues plateformes, la tête reposant sur le bord, attendent les yeux fermés que les volontaires masqués passent leur changer leur pansement. Et leur ouvrent les yeux, comme on fait aux images des divinités.

Quand, au bout de 5 jours, les femmes les plus démunies sortent du camp, on leur remet de l'argent pour le retour, un nécessaire avec collyre et lunettes de soleil, un sari, et un sac de riz.

De retour à l'ashram, je me suis dit qu'au lieu de suivre cette prétendue initiation aux notions de compassion et de respect de la vie, nous aurions mieux fait de les mettre en pratique en nous portant volontaires dans ce camp. Mais il n'était plus temps.







F

FILES & FILS

On connaît l'expression *en file indienne*, à *la file indienne*. Appliquée à l'Inde, l'expression prête à sourire : à moins qu'ils n'y soient vigoureusement contraints, les Indiens ne se rangent pas volontiers les uns derrière les autres. Ils ont plutôt tendance à s'agglutiner. Quel voyageur n'a pas le souvenir d'attentes pénibles à jouer des coudes pour monter dans un train, devant un guichet de poste, à un arrêt d'autobus ? Les Indiens sont des coupe-file experts.

Bien entendu, quand on parle de file indienne ce n'est pas à l'Inde qu'on pense mais au Nouveau Monde, aux *Indes Occidentales*, aux Peaux Rouges, aux Sioux sur le sentier de la guerre. Que, pour éviter la confusion de Christophe Colomb, on nomme Amérindiens.

Mais laissons de côté les files pour nous attacher aux fils électriques. En Inde, leurs raccordements est synonyme de désordre, embrouillamini et fait surgir des images de macramé bâclé et d'électriciens funambulesques.

Au vu de ces branchements incohérents, on peut se demander si l'Inde est vraiment autant à la pointe des Hautes Technologies qu'elle le prétend et si les multinationales ont raison d'y transférer leur télémarketing. Pour autant, internet et téléphonie mobile font partie du quotidien mais pour se connecter il faut d'abord se brancher et ce qui semble évident en Occident ne l'est plus dans le sous-continent où le *power*, le *courant* ne l'est pas autant que son nom le laisse croire.

Les récurrentes coupures sont soit régulières - une heure par

jour par mesure d'économie - soit, le plus souvent, imprévisibles : dommages causés par intempéries, singes, éléphants, arbres tombés. On n'est jamais à l'abri d'une surprise. Et les réparations ne se font pas en un jour...

Et puis il y a tous ces filous qui se raccordent sauvagement aux lignes existantes, un fil, un crochet et hop, ils sont au courant. Branchés. Et les fils s'emmêlent, s'embrouillent, on finit par perdre le fil. La vie nocturne ne tient plus qu'à un fil.



FINANCES

(voir *SCIENCES OCCULTES. DÉMONÉTISATION*)

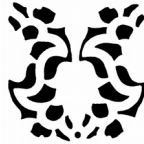
J'ai entendu dire qu'un de nos présidents - surnommé le Sphinx - ne prenait pas de décisions importantes sans consulter auparavant un praticien des sciences occultes. Un de ses successeurs qui s'était déclaré l'ennemi de la Finance et avait résolu de faire définitivement baisser la *courbe du chômage*, aurait peut-être bien fait de suivre l'exemple de son prédécesseur si l'on considère le peu de succès de ses tentatives.

En Inde, on considère qu'un investissement étant tout aussi risqué qu'un mariage ou une élection, les astrologues ont toutes les raisons de se lancer dans la finance. Et inversement. Ainsi dans *Le Monde* du 02 Septembre 2017, le fondateur de la société *Astro Guru International*, a pu affirmer que *l'astrologie financière réussit là où tout le monde échoue... J'ai comparé les mouvements des astres de ces cent dernières années avec ceux des cours de la Bourse pour affiner mes prédictions... Les investissements doivent se rapporter à votre signe. Si vous avez un signe de feu, investissez dans la sidérurgie ou l'industrie de l'armement...*

Et de conclure que *l'astrologie est une science !*

Un certain Rajiv C. Karekar aurait mis au point le logiciel *Astro Stock Forecast (Prévision astrale du marché boursier)* qui en s'appuyant sur d'excellentes connaissances de l'astrologie védique, des marchés, et, bien sûr, par la grâce de Dieu, a pu trouver l'algorithmique universel qui se cache derrière la marche des actions...

Mais - car il y a un mais - aucun résultat n'est garanti... !



FOUS DE DIEU

Chennai.

Chapelle San Tome. Le gisant censé représenter l'Apôtre incrédule - dont la tradition affirme qu'il serait venu convertir l'Inde et qu'il aurait été assassiné ici même - est l'objet d'une dévotion surprenante : les fidèles le prient à genoux à même le sol, les bras en croix, collent leurs lèvres à la châsse en chuchotant des prières et se relèvent pour baiser les pieds cloués du crucifix.

Kannur.

Au bout de la plage, rencontre de Subir, pêcheur de son état.

Jovial, il me serre la main et m'offre de son eau. En bon anglais, à brûle-pourpoint, il me demande si je crois en Dieu, puis me montre la paume de ses mains calleuses.

Est-ce que je ne remarque rien ?

C'est pourtant bien visible : il a reçu les stigmates !

Le ton de sa voix devient vibrant, grave :

Et est-ce que je ne crois pas comme lui que dans chaque

personne que l'on rencontre c'est Jésus qui se manifeste ?

Coimbatore.

La femme du pasteur, son mari étant absent, m'a aimablement fait visiter le temple. Sa fille se joint à nous et se met à me raconter sa rencontre avec le Christ, comment sa vie en avait été transformée... Peu à peu, sa voix devient vibrante d'émotion, les larmes lui montent aux yeux. Je n'aurais pas été surpris qu'elle m'invite à tomber à genoux et me joindre à elle dans une prière.

Les hindous, eux, s'ils ont du mal à comprendre que je puisse être athée, n'ont jamais cherché à me convertir.



FOUS DE L'INDE

*En Inde beaucoup de gens se perdent...
c'est un pays qui est fait exprès pour cela.
Antonio Tabucchi. Nocturne indien.*

L'Inde provoque chez les Occidentaux une émotion si intense qu'elle peut faire « basculer » certains voyageurs dans un délire qui régresse spontanément au retour dans le pays d'origine, précise Régis Airault qui analyse ce qu'il appelle le syndrome indien.

Certes j'ai rencontré des Occidentaux dont l'usage de l'Inde semblait avoir « dérangé » l'esprit, mais il m'a toujours semblé qu'ils avaient apporté ce dérangement dans leur sac à dos. Leur sentiment d'étrangeté, cette perte de réalité, ils auraient pu l'éprouver partout ailleurs. Non, l'Inde ne rend pas « fou », mais ceux qui ont en eux un « grain de folie » trouveront dans ce pays un terreau favorable pour le faire germer et s'épanouir.

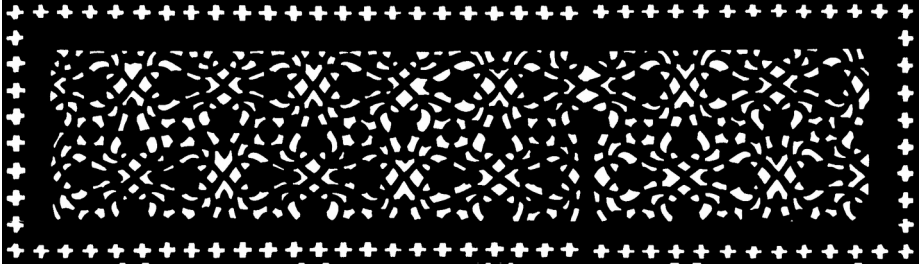
Mother India, l'Inde Aimante, aimante ceux et celles que travaille une crise mystique, une angoisse existentielle, un mal-être. Irrésistiblement. Les angoissés, les affamés de rituels rassurants ou d'ascèses sévères, font le voyage pensant retourner aux sources du savoir, à l'origine de la sagesse, dans le giron de la Mère des religions. Comme si l'Inde pouvait fournir des réponses à tous les questionnements. Comme si Dieu y était plus présent, plus palpable qu'ailleurs.

C'est un mythe qui hante la psyché occidentale : le voyage en Inde serait un parcours initiatique, une série d'épreuves auxquelles on se soumettrait pour apprendre à connaître ses limites, aller au bout de soi-même. On en ressortirait plus fort, éclairé. Ou l'on craquerait et se ferait rapatrier par le consulat le plus proche.

L'Inde serait donc faite pour provoquer des réactions excessives : les fous de l'Inde - comme on dit des fous (ou des folles) d'opéra - s'enthousiasment de tout et en reviennent rayonnants. À d'autres, hypersensibles (ou d'une sensiblerie extrême), elle fait horreur, il n'y voit que des choses innommables et, de retour, frémissent de dégoût.

Mythe et syndrome ne datent pas d'hier. Dans la seule lettre à son fils qui nous soit restée (*Pléiade II. lettre 757. 5 Août 1684*), Madame de Sévigné, dans le but de consoler son fils de n'avoir pu autrefois épouser une certaine Melle de ***, lui raconte son histoire. Cette demoiselle donne à fond dans la dévotion : « *Dieu : c'était son amant, c'était l'objet de son amour [...] elle a voulu profiter des bons exemples et des bonnes lectures de la vie des saints Pères du Désert, et des saintes pénitentes* »... Elle s'enfuit de chez elle, abandonnant fille, mari, famille, se fait conduire à Rouen, « *elle fait son marché de s'embarquer dans un vaisseau qui va aux Indes; c'est là que Dieu l'appelle, c'est où elle veut faire pénitence, c'est où elle a vu, sur la carte, les endroits qui l'invitent à finir sa vie sous le sac et sur la cendre [...] elle voit bien que c'est justement cela que Dieu demande d'elle.* »

Finalement elle est retrouvée à Rouen juste avant de s'embarquer et ramenée dans ses foyers.



G

GAIS GAYS, MARIONS-NOUS...

(voir *HIJRAS. MGR.*)

Au cours de ces sept dernières années, Shaju et moi avons voyagé par tout le pays pendant des mois et jamais le moindre ennui, regard suspicieux, allusion malveillante. Dans aucun hôtel le réceptionniste n'a trouvé d'objection à ce que nous partagions la même chambre et son grand lit.

Deux adultes voyageant ensemble, du moment qu'ils ont des papiers en règle et qu'ils paient cash... Leur différence d'âge et de nationalité ne pose pas problème.. Et qu'un voyageur étranger soit accompagné d'un guide-interprète pour régler les questions pratiques est considéré comme une bonne chose. Quant à ce qui se passe dans la chambre, tant que le code des bienséances est respecté, qui s'en soucie ?

Dans la culture indienne et la pratique sociale, il y avait toujours eu de la place pour des personnes d'orientation sexuelle et de genres différents. Tout n'allait peut-être pas pour le mieux dans le meilleur des mondes gay possible, mais une tolérance existait jusqu'à ce que l'Inde, au milieu du XIX^{ème} siècle, passe sous juridiction de la Couronne britannique et que les Victoriens puritains introduisent dans le Code Pénal Indien, une certaine Section 377 qui criminalisait *un rapport charnel contre nature*.

En dépit de la Constitution qui garantit *le droit pour chaque*

individu dans sa sphère privée, d'y entretenir les croyances, les pensées, les émotions et les sensations de son choix sans intrusion de l'État... entre 2014 et 2015, 58 Indiens furent arrêtés sous l'Article 377. Mais en 2018, la Cour Suprême abolit l'infâme article comme étant anticonstitutionnel.

Elle ne faisait que suivre l'exemple du Népal qui, l'année précédente, avait reconnu l'homosexualité comme un phénomène naturel. Et - premier pays en Asie du sud à le faire - approuvé le mariage gay.

L'Inde n'a pas suivi sur ce dernier point : « *Bien que l'homosexualité soit dépénalisée depuis 2018, le mariage entre personnes du même sexe n'est pas reconnu par la loi ni par aucune des religions principales.* Le Premier Ministre de l'époque ajouta : *Il n'y aurait pas beaucoup d'enthousiasme pour une telle loi en Inde* ».

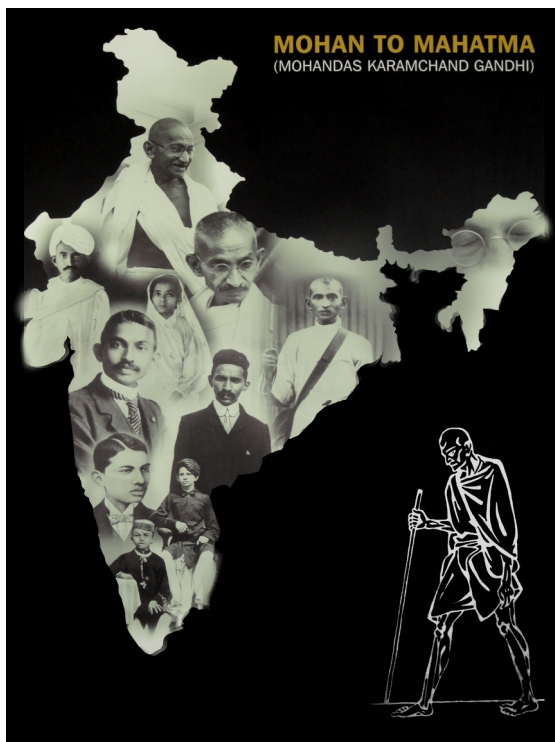
Domage !



GANDHI

(voir *CASTES. GURUS. HOMMES-DIEU*)

Gandhi Super Gourou est partout : en statue dans les centres-ville, les jardins publics, en marche, son bâton de pèlerin à la main, dans cet accoutrement que Churchill détestait; en effigie sur tout les billets de banque et même, pendant la démonétisation sur le nouveau billet de 2000 roupies rose.



Cette ubiquité du Père de la Nation, de l'Apôtre de la Non-violence, du Champion du Jeûne et ce Roi du Rouet, ne signifie pas que les Indiens sont moins matérialistes et ont une vie spirituelle plus intense que le reste de l'humanité. Arrivisme, corruption, intolérance, communautarisme remplissent quotidiennement la une des journaux. Aravind Adiga dénonce cet état de fait dans une satire violente dont le leitmotiv est : *What a fucking joke!* Quelle putain de farce !

Alexandra David-Neel n'était pas tendre avec la Grande Âme dont elle n'avait pas de scrupules à déboulonner la statue : *Le régime végétarien de Gandhi n'avait rien de particulièrement austère. Ses commensaux disaient même que ses menus étaient copieux, comprenant du lait en abondance, des fruits de choix, des légumes, etc... En somme, la pauvreté toute relative, affectée par Gandhi, ne différait en rien de celle de beaucoup de gourous indiens qui peuvent ne rien posséder personnellement mais sont libéralement pourvus par leurs disciples, non seulement de tout ce qui leur est nécessaire mais aussi du superflu qu'ils requièrent pour observer les règles, souvent fantaisistes, de « vie simple » qu'ils se sont tracées... Les intimes de Gandhi supportaient joyeusement la charge passablement lourde, avouaient-ils parfois, de sa pauvreté coûteuse...*

Elle n'appréciait pas non plus son dolorisme par lequel il assurait son emprise sur tout un peuple : *.. sous Gandhi l'habile politicien, existait un Gandhi imprégné de vieilles traditions indienne concernant l'efficacité de la souffrance que l'on s'inflige volontairement... considérée comme génératrice d'énergie... Un sympathisant de Gandhi le qualifiait déjà amicalement de « Bien-Aimé conducteur d'esclaves ».*

31 Janvier 2010 : 62ème anniversaire de l'assassinat de Gandhi. Ses cendres sont finalement jetées dans l'Océan Indien par une de ses descendantes à Dunbar (Afrique du Sud). Ce qui restait de ses idéaux et de ses principes ont sombré avec.



GHÂTS

(voir *SOIE. VARANASI*)

Les ghâts sont une promenade philosophique : absolument tous les aspects de la vie s'y offrent à la contemplation et si l'envie en vient, à la méditation. De la naissance à la mort.

Il y a les rêveurs et les baigneurs. Ceux qui travaillent et ceux qui les regardent. Les riches drapés de pashmina et les mendiants grelottant sous des loques. Des lavandiers et des marchands de soieries. Des gens qui prient et d'autres qui s'enfument au *chelum*. Des athlètes et des éclopés. Des vaches, des chiens, des oiseaux, des dauphins, des chèvres. Des déjections mêlées aux offrandes de fleurs.

Des palais aux mesures, le spectacle est ininterrompu, partout, à tout moment, que l'on marche ou glisse en barque. On peut aussi monter des marches, arriver sur des placettes abritées par des banyans ou des *pipals*, s'asseoir à l'abri de petits temples, siroter un thé au lait dans un minuscule godet de terre crue qu'on jette après usage, faire la conversation avec un monsieur qui a visité jadis l'Europe ou céder aux avances d'un rabatteur qui travaille pour les soyeux.



GOA

Tout en observant le coucher de soleil sur le large estuaire de la Mondovi, on peut imaginer l'euphorie qui saisit Vasco de Gama et les actions de grâce de son équipage lorsqu'ils découvrirent ce havre hospitalier.

C'est plus avant, à l'intérieur des terres, que les Portugais y fondèrent une ville qui devait être étonnante. Ils la voulurent

grandiose. Pour impressionner les populations autochtones et affirmer la primauté de la chrétienté sur les cultes locaux, les collines environnantes d'églises furent parsemées d'églises formant comme une couronne autour de la cathédrale imposante. La latérite locale fut recouverte de stuc éclatant et dans les nef, sur autels et retables, l'or fut dépensé à profusion.

Les Portugais apportaient les plans, les formes, la thématique. Ils avaient amené quelques artistes et architectes avec eux, mais le gros du travail, la décoration en particulier, revenait à des artistes et artisans locaux, lesquels, convertis ou non, faisaient de leur mieux pour copier et imiter les modèles proposés.

Il en résulte un style saisissant : la pompe de ces édifices est adoucie, simplifiée, par la fantaisie et le naturel de la touche indienne. Les saints rigides et naïfs retrouvent le charme des figures romanes, leurs grands yeux hallucinés rappellent les calvaires catalans.

Dans la Vieille Goa ne subsistent aujourd'hui que six églises toutes désaffectées à l'exception de la Sé. Mais plus que les dorures qui dégoulinent du chœur de cette cathédrale, ce qui attire les touristes Indiens, ce qui les fascine c'est, dans la Basilique du Bom Jesus, le mausolée de St. François-Xavier dont les reliques sont réputées incorruptibles et miraculeuses. Aussi les Indiens se pressent-ils devant ce saint trompe-la-mort : ils veulent voir, toucher le reliquaire car d'un saint homme dont, quelque que soit sa confession, un bienfait est toujours bon à prendre...

Il n'y a pas de race plus sensible à la sainteté. Henri Michaux



GOUROU

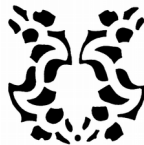
(voir HOMMES DE DIEU. ENSEIGNEMENT. VIPASSANA)

Et oui, comme tant d'autres avant moi, je suis allé passer ma

période mystique de la trentaine dans le seul pays - ah le vieux mythe ! - où il me semblait pouvoir trouver des réponses. Oui, je me suis accroupi aux pieds d'un *guru* pour m'abreuver de sa bonne parole. Oui, je me suis figé en méditation et en asanas; j'ai ruminé des mantras; me suis prêté à des dévotions et des rites dont je ne comprenais pas le sens. Oui, j'avais banni sexe, humour et raison pour m'embarquer dans l'exploration de la vie intérieure et la quête des vérités supérieures. Résultat : un siphonnage radical de mes fantasmes métaphysiques. Un grand ménage dans les méninges. J'ai fait le vide.

Certains soutiendront que le Vide est justement le but à atteindre après avoir consciencieusement vidangé sa tête du bazar des pensées profanes, païennes, érotiques, futiles... Mais le Vide n'est-il pas aussi ennuyeux qu'une toile monochrome dans une salle d'art contemporain ?

Les gourous auront eu le mérite de me délester de mes illusions et de me faire comprendre que la spiritualité n'est pas mon fort. Qu'au vide je préfère le plein de vie, au renoncement l'action, au détachement le désir, à l'équanimité les passions, à leur robe safran mes vêtements de toutes les couleurs.



GRÈVES

(voir *KERALA*)

Dans La Plus Grande Démocratie du Monde comme au Pays des Droits de l'Homme, les grèves générales sont un sport national. Mais en Inde *hartal* et *band* s'exercent avec une ampleur qui excède de beaucoup nos mouvements sociaux car Partis et Syndicats imposent du lever au coucher du soleil une paralysie totale de l'économie. Pas question d'ouvrir boutique, de faire rouler un bus ou un taxi, on risquerait de se faire caillasser la vitrine ou le pare-brise. Dans ce black-out total

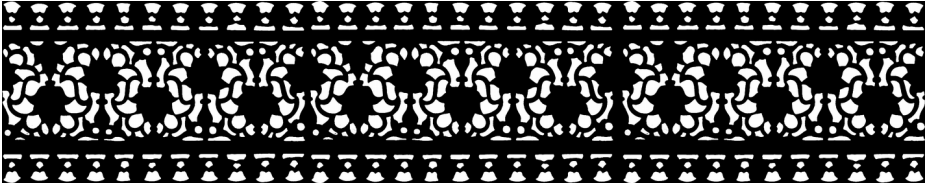
seules les pharmacies sont autorisées à ouvrir et il est vivement recommandé à chacun de rester chez soi : aux carrefours, des gros bras militants y veillent.

Ça fait un peu deuil national, pénitence collective. Mais, par bonheur, un étranger est libre de circuler à sa guise. Et c'est fait si rare que de parcourir une ville indienne vidée de sa population et de son trafic qu'il faut le savourer longuement, et pourquoi pas à vélo...

... Tandis que Mysore somnole dans des froissements de la soie et des senteurs de santal, je roule le long d'avenues ombragées de banians puissants et d'albizias dont les branches en cette saison se drapent d'un sari rose...

... Dans le Cantonnement de Kannur où s'abritent de la chaleur, au fond de jardins luxuriants, des villas des années 30 et 40, j'ai l'impression de faire des repérages pour un film de James Ivory qui raconterait une passion impossible entre une Anglaise nécessairement belle et désœuvrée, délaissée par un mari accablé de tâches administratives et de fièvre maligne, et un Indien – le jardinier ? - au regard intense et *dont le corps est mince et vigoureux*.





H

HAMPI

Un paysage verdoyant : cannes à sucre et bananiers. Puis des empilements de rochers aux formes étranges. Vestiges du chaos originel ? Une rivière les traverse dont la rive nord abrupte forme un rempart naturel. Vijayanagara, la Ville de la Victoire, s'établissait sur la rive opposée et pendant deux siècles, du 14 au 16ème, elle émerveilla les voyageurs étrangers. Comment avait pu surgir sur ce site apparemment si peu favorable, une cité aussi riche de temples, de bazars, de palais, de bassins et de canaux...s'étonna un voyageur arabe : *La ville est telle que la pupille de l'œil n'a jamais vu un endroit comme celui-là et l'oreille de l'intelligence n'a jamais été informée qu'il existât quelque chose de semblable dans le Monde.*

Aujourd'hui la capitale du dernier grand empire hindou n'est que ruines mais je partage le saisissement de ce voyageur en parcourant ce site dont l'ampleur, la diversité et la beauté des vestiges témoignent encore de la richesse et de l'intense activité commerciale, artistique, religieuse de cette ville, point culminant de la splendeur de l'Inde du Sud.

Vijayanagara était un carrefour commercial cosmopolite où s'échangeaient diamants et pierreries de Golconde, chevaux importés par les Portugais de Goa toute proche, soieries et cotonnades de l'Inde du Nord, ivoires et épices du Sud...Les relations commerciales s'étendaient jusqu'à la Perse, Ceylan, le Sud-est asiatique.

Les forums bordés de galeries couvertes qui s'ouvrent devant

des temples imposants étaient des *bazars* que je me représente peints de couleurs vives, abrités du soleil par des tentures, dont les étals offraient une surabondance de biens qui laissaient pantois les étrangers. Et quand, accablés de chaleur, ils voulaient se rafraîchir, ils allaient se détendre au bord des bassins à gradins tout proches, à l'ombre de leurs colonnades.

Lors de ma dernière visite, je ne me suis plus contenté de rêvasser sur la mélancolie des ruines : enflammé par les récits de ces écrivains voyageurs arabe, portugais, italien..., par leurs descriptions des richesses inconcevables de ce royaume et des événements dont ils avaient été témoins, j'ai imaginé un film, un superproduction historique genre Bollywood et Ceci B. De Mille à la fois qui redonnerait vie à la ville morte. Le scénario aurait peu d'importance mais devrait inclure tous les détails et anecdotes que les témoins anciens nous ont laissés.

On y verrait le roi qui renouvelait chaque jour son vêtement de soie impalpable, brodé de fleurs, sertie de bijoux. Son sérail qui abritait d'innombrables concubines. Des nobles offrant aux temples leur poids d'or. Des temples immenses vibrant de sonnailles et de conques. Les idoles Singe et Éléphant dont l'effigie sculptée dans un bloc colossal disparaît sous les colliers de fleurs et les fumées d'encens. Des palais dont les toits et les murs étaient recouverts de plaques d'or ou d'argent épaisses comme la lame d'un sabre. Des armées disposant tant de guerriers que le sol disparaissait sous eux. Une écurie vaste comme un palais pour les éléphants de combat - qu'on enivrait avant la bataille...

Une séquence évoquerait ces fêtes qui duraient neuf jours et neufs nuits. Un travelling suivrait des processions interminables d'éléphants, de chevaux, de musiciens et de danseurs que le roi et sa cour observeraient d'une plateforme dont chaque côté est orné de frises décrivant des scènes de batailles. Une autre séquence mettrait en scène les danseuses de temple habiles à rendre des services voluptueux aux étrangers de passage auxquels des eunuques glissaient discrètement des billets de rendez-vous. Pour mettre quelques ombres au tableau, quelques images montreraient les mauvais traitements réservés aux esclaves innombrables, des criminels

suspendus par le menton à des crochets de boucher, des veuves se sacrifiant sur le bûcher de leur époux...

Mais les richesses de ce royaume qui n'avait rien à envier à celles des Moghols de Delhi et d'Agra suscitèrent la convoitise des Princes non hindous voisins. Les civilisations sont mortelles et le film finit mal : au 16ème siècle Vijayanagara est vaincu par une confédération musulmane. Pillé. Dépecé. Oublié. L'image de fin pourrait être celle d'un anglais qui au milieu du 19ème siècle redécouvre le site et en photographie les ruines.



HIJRAS

(voir *EUNUQUES*)

À un feu rouge, dans un transport public, dans la rue, il arrive qu'une personne très maquillée, vêtue d'un sari voyant, s'arrête devant vous, tape énergiquement dans ses paumes, et tend la main. Ne feignez pas de l'ignorer sinon elle frappera plus fort dans ses mains aux doigts écartés jusqu'à ce que vous la regardiez et lui donniez ce qu'elle considère comme son dû. Un billet de dix roupies suffira pour échapper à cette sollicitation insistante et recevoir une tape sur la tête pour tout remerciement. Puis cette personne à l'aspect troublant passera alors au contributeur suivant ou ira rejoindre le groupe de ses semblables. Vous remarquerez leur déhanchement exagéré, leur voix cassée, leurs traits durs, leur maigreur souvent, parfois leur beauté.

Difficile pour parler de ces personnes de trouver les mots justes car elles ne sont ni ni. Elles sont *autres*. Différentes. Forment une caste à part : les *hijras*.

Certains les craignent à cause de leur *mauvais œil*, d'autres méprisent ces « eunuques » ou éprouvent une attirance équivoque pour leur « féminité ». En 2015 la Cour Suprême a

décidé de condamner toute forme de discrimination à l'égard de cette communauté et de reconnaître aux *transgenres* le droit à l'égalité. Sur tous les documents officiels, papiers d'identité, le choix proposé est désormais: *Male / Female / Third gender (TG)*.

Suite à la décision de la Cour Suprême, le Kerala - surnommé ironiquement par certains *Queerala* - a été le premier état de l'Union indienne à mettre en place une politique de non-discrimination : une partie de son budget a été consacré à des programmes d'apprentissage et à l'emploi de TG. À *Kochi*, pour l'ouverture de son métro, sur 530 employés recrutés, 23 sont TG.

De l'ambivalence des hijras, la mythologie indienne présente de nombreux exemples : dans le *Mahabharata*, Shikhandin, *né fille, se transforme en garçon et dirige une armée au service des Pandava*. Mohinî, *Celle qui trompe*, est la forme féminine assumée par Vishnu... *Shiva serait tombé amoureux de cette forme féminine et s'unit à elle afin de constituer la divinité ambisexuée Hari-Hara ou Ardhanari. (id.)*

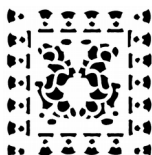
Ardhanarî ou Ardhanarishawara imagine Dieu comme étant mi-homme mi-femme : *Shiva et Parvati se trouvent confondus en une seule personne, symbolisant ainsi l'ambivalence de la nature divine à la fois active et passive. Vue de face son effigie a la côté droit de nature féminine et le côté gauche de nature masculine.(id.)*

Shashi Tharoor relate que cela a suggéré à N.T. Rama Rao, star de cinéma devenue Premier Ministre de l'Andhra Pradesh en 1980, de s'habiller en Ardhanareeshwara. Acte excentrique qui ne manqua pas de surprendre ses partisans, mais acceptable selon les traditions indiennes.

Arundhati Roy, dans la première partie de son roman *Le Ministère du Bonheur Suprême* (2018) explore longuement le thème de la misère et de la dignité des hijras et leur fait retrouver la place sacrée que la mythologie leur accordait :

-Tu sais pourquoi Dieu a créé les Hijras?... C'était une expérience. Il a décidé de créer quelque chose, une créature qui

soit incapable de bonheur. C'est pour ça qu'il nous a fait... Les Hijras étaient le peuple élu, aimé du Tout Puissant. Hijra...signifie un Corps habité d'une Âme Sainte.



HINDGLISH

(voir SOIRÉE ENTRE GENTLEMEN)

l'Inde est une Babel.

Quelques 860 langues recensées et 22 langues *régionales* officielles. Que transcrivent une douzaine d'alphabets différents. Comment s'entendre et se comprendre ? Une langue nationale semble nécessaire. Le hindi ? Delhi voudrait bien l'imposer à toute l'Union indienne. Mais les gens du Karnataka, du Tamil Nadu et du Kerala en particulier ne l'entendent pas de cette oreille. Ils sont viscéralement réfractaires à cette décision venue d'En-Haut.

La langue du Nord, de l'*Hindustan*, de la capitale, ils l'apprennent à l'école, l'entendent mais se refusent à l'utiliser dans la vie de tous les jours. Ils ont leur culture, leur langue, leur alphabet propres; ils en sont fiers et entendent les préserver. Et s'ils doivent sortir de leur champ linguistique, ils emploieront de préférence la langue des échanges internationaux ; une langue pour se faire entendre partout en Inde et du monde entier.

L'Inde indianise tout ce qu'elle touche. L'anglais n'y a pas coupé. Oubliés l'accent tonique, les diphtongues, les voyelles longues et courtes...Bye bye le *Queen's English*. L'*Hinglish* est l'anglais tel qui se parle en Inde.

Ce qui permet à un voyageur même médiocrement anglophone de s'en tirer à peu près partout. Si de plus il est capable d'imiter Peter Sellers dans *The Party*, d'écarter les

commissures en un sourire un peu niais, de ramener les mots sur le devant de la bouche, de faire exploser les dentales, il se fera comprendre sans difficulté.

Il est moins certain qu'il puisse saisir ce qu'on lui répondra, cependant. Une accoutumance est nécessaire. Exemples :

Si vous demandez

- Where is the Internet café ?

et que l'on vous réponde :

- *Opzit claktawa.*

Il faut comprendre : Opposite the clock tower.

Dans le Nord, film se prononce *filim*, lait *milik*, soie *silik*.

Correct devient *karrekt*.

Yes Sir... *Yessâhh !*

Tea se prononce *ti* comme dans » tic »

Cucumber (concombre) devient *Kukumber*.

En toute logique, à Varanasi, crémation devient *karmation*

Ici et là, une certaine difficulté à distinguer le p du f, fait qu'on pourra vous proposer un plat de *fraunze* qui sonne comme une mauvaise prononciation de « france » et se révélera être des *prawns* (scampi).

Dans un hôtel du Karnataka, le réceptionniste qui avait du mal à me comprendre m'a demandé :

- You Canada ?

À quoi j'ai répondu : No French.

Ce qui n'a pas résolu notre problème de communication.

- Me no english, kannada.

Et j'ai compris qu'il m'avait demandé si je parlais la langue du pays.

Dans le Sud, si vous voulez vous faire conduire à un

shopping mall, prononcez *maal / mahal* ; pour la gare de chemin de fer, *rélvé stéthane*

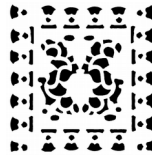
Meals, c'est un repas toujours avec du riz et toujours au pluriel.

L'absence de distinction entre voyelles courtes et longues oblige à se faire répéter certains nombres : tous ceux qui se terminent en *-teen* s'entendent comme s'ils se terminaient en *-ty*. Si vous achetez trois quotidiens et que le marchand vous demande *fifty* (50) roupies, et qu'un journal coûte 5 rps, il a voulu dire *fifteen* et vous demandez confirmation en disant *One-Five ? Yes ?*

On s'y fait, mais cela demande un peu de temps, comme pour déchiffrer cette enseigne :



Il s'agit d'un tailleur (tailors)... pour Femmes (ladies)... et Hommes... (gents).



HOMMES-DIEUX

(voir *GOUROUS. DÉVOTION*)

À l'entrée des villes, aux grands carrefours, des panneaux publicitaires géants exposent de superbes femmes mettant en valeur bijoux et saris rutilants, mais aussi parfois un homme nu-pieds, en robe orangée de religieux, au sourire bienveillant. Ou béat. Ou même franchement niais. C'est un *godman*. Un

homme de Dieu. Un homme-dieu.

Shashi Tharoor en donne une bonne définition : Ces *godmen* sont le *principal article d'exportation de l'Inde de ces deux dernières décennies.... Si la religion est l'opium du peuple indien, les hommes-dieux en sont les pipes divines.*

Certains sont des célébrités mondiales.

Dans les années 70, Osho, le créateur de la *méditation dynamique*, encourageait, dans son ashram de Pune, l'expression d'une sexualité que d'aucuns qualifiaient de « débridée ». Pour y avoir accès il fallait présenter un certificat médical de non séropositivité. À sa mort, en 1990, le *sex guru* laissa derrière lui une fortune considérable et une collection de 91 voitures - dont des Rolls Royce offertes par ses disciples.

Aujourd'hui, le plus populaire est sans conteste Ramdev. Juste vêtu d'un dhoti retroussé, ce yogi viril et velu, donne des cours de yoga à la télévision et sur YouTube. Plus décentement drapé de safran, il donne des conférences tranquillissantes aux âmes inquiètes. Son visage de barbu rayonnant sert aussi de logo à sa ligne de produits de beauté, savons, détergents, aliments bio Patanjali.

Et qui n'a entendu parler ou vu Amma, tout sourire et amour , ni souhaité se blottir dans ses bras le temps d'un câlin apaisant ?

Puis il y a tous les autres *profiteurs des sentiments religieux, les maîtres-parasites* (H.Michaux), qui sont légion. Mircea Éliade remarque que...*la majorité des fakirs et des sādhus que l'on rencontre sur les ghâts sont des charlatans, des paresseux, des mendiants ordinaire que nul ne respecte et que chacun secourt en raison de la sainteté des lieux.* Alexandra David-Neel ne disait pas autre chose :

Un saint professionnel est un homme dont l'unique profession, son gagne-pain, est d'être soit un ascète, un mystique contemplatif, un philosophe cynique, un pèlerin perpétuel, ou de s'en donner les apparences...

... 90% de ces... « saints » sont de véritables chenapans , des

imposteurs ou des fainéants qui ont choisi ce genre de « profession » pour se faire nourrir sans travailler. Il faut leur ajouter les individus épris de vagabondage à qui le costumes des ascètes permet d'errer à travers le pays sans qu'il leur en coûte rien, dormant dans les temples et recevant les aumônes des bonnes gens.

Il y a plus d'un point commun entre ces *godmen* et *godwomen* et les télévangélistes états-uniens : l'utilisation des média et réseaux sociaux, le don de vendre du vent et d'abuser de la crédulité de leurs ouailles. Ils prêchent le renoncement aux biens de ce monde mais semblent surtout soucieux d'en acquérir. Leur immense popularité n'a d'égal que leur goût pour l'argent et les berlines importées dernier modèle.

Ce qui finit, pour certains d'entre eux, par causer leur perte. Ils avaient beau se proclamer avatars, se targuer de dons de dématérialisations, d'ubiquité, de faiseurs de miracles...cela ne les a pas empêchés de se trouver empêtrés dans des scandales sexuels, d'avoir des démêlés avec la justice et le fisc...

Gare aux gourous !





I

INDIALOG

(voir *MISÈRE. SLUMMING*)

India-Log - jeu de mots sur l'anglais *dialog* et *log*, carnet de route. Mais *log*, en hindi, signifie « les gens ». Donc dialogue avec l'Inde.

Dialogue que j'ai renoué régulièrement à divers âges de ma vie parce qu'il m'était essentiel. L'Inde, comme l'Italie et le Maroc, sont des lieux où, d'emblée, les choses m'arrivent *comme par miracle*. Exactement comme je désire qu'elles se produisent : sous l'impulsion d'un désir profond qui trouve là à s'épanouir.

Le voyage en Inde est propice à développer *l'usage du monde*, à accroître les vertus de patience, sobriété, entregent, débrouillardise, tolérance... En voyageant on se parcourt soi-même et on se découvre.

Pourquoi l'Inde éveillerait-elle les sens et l'esprit plus qu'un autre pays ? Parce qu'elle n'est pas une mais infiniment plurielle. C'est un pays-monde, déroutant car l'abject et l'admirable, le grandiose et le sordide, le déconcertant et le familier, l'exaspérant et le cool s'y côtoient. Si impressionnante est la largeur du spectre des contrastes et des contradictions qu'elle me donne l'impression d'être un poisson en bocal qui se retrouve jeté en plein océan.

Certes souvent elle me fatigue, cette Inde débordante d'énergies, fébrile, bruyante, bordélique. Elle m'attriste, m'énerve, me désespère parfois mais, au bout du compte, j'y trouve toujours quelque chose qui m'étourdit et m'éblouit, qui rachète ma journée, me fait résister à l'envie de partir et qui me donnera l'envie de revenir.

INDIEN (COMMENT L'ÊTRE ?)

(voir DÉVOTION. DHOTI)

L'esclavage spirituel ne déplaît point aux indiens, la majorité d'entre eux s'y soumet même avec joie.

Alexandra David-Neel

Quand un Occidental voit une montagne, il veut en atteindre le sommet, un Indien pensera d'abord à tourner autour.

ooo

Il est bien que les Indiens ne soient pas capables de regarder leur pays en face, car la détresse qu'ils pourraient voir les rendrait fous... Ils se retranchent dans l'imaginaire et le fatalisme, croient en l'influence des étoiles...

ooo

Être Indien c'est savoir passer avant les autres, accaparer un vendeur, un guichetier, d'un éclat de voix, d'un geste comminatoire, afin que, distrait, il laisse en plan le client dont il s'occupait. C'est en vain que ce dernier protestera contre cet ordre de choses s'il ne peut donner de la voix.

ooo

Un Indien à qui on demande un renseignement et qui n'en connaît pas la réponse, ne l'admettra pas. Il dira *Turn right* quand c'est à gauche qu'il faut tourner, mais *left* ne lui est pas venu en mémoire. *Go backside*, désignera un endroit vague, *là-bas, derrière...*

ooo

Il s'agit de modifier un billet d'avion. La solution la plus simple me semble être de m'adresser à une agence de voyage. Après une demi-heure d'attente, un examen suspicieux du billet et des conciliabules à mi-voix entre les deux employés, la réponse est nient.

- *Sorry Sir*, l'agence Lufthansa est à Bangalore, Karnataka. Au Kerala Luft n'est pas présent.

- D'un coup de téléphone, d'un clic d'ordi, vous ne pouvez pas faire quelque chose ?

- *Sorry Sir.*

- Alors comment je fais ?

- Allez à Bangalore.

Ce qui signifie passer deux nuits en train et affronter une métropole polluée. Merci bien !

Toujours *very sorry* l'agent me tend tout de même le numéro de téléphone de Lufthansa, Bangalore, Karnataka. J'entre dans la première cabine téléphonique en vue. Et trois choses surprenantes se succèdent : le téléphone fonctionne, la personne qui me répond parle un anglais parfaitement compréhensible et le changement de date s'opère en un clic ! Il aura fallu moins de 5 minutes et 25 roupies.

Quand je pense que l'agent aurait pu me demander 300 roupies pour le service sans que je sourcille...

ooo

Mangalore.

Concert de musique karnatique.

Le vocaliste dialogue avec le violon que soutient un joueur de tabla dont le visage ovale, les paupières lourdes et bistres, le regard blasé, la moustache tombante, me donnent l'impression de déjà vu. Mais bien sûr ! Tout craché ! Réincarné ! C'est le portrait même de Proust ! Marcel !. Et ce vocaliste qui lui lance de temps en temps des œillades de connivence, ressemble tellement à cet acteur américain qui fait de la publicité pour *Nespresso*.

En reconnaissant ces visages je me demande : Comment ne peut-on pas être Indien ? Il suffirait d'atténuer leur pigmentation sépia plus ou moins foncée pour qu'il soit impossible de distinguer ces personnes de vous et moi.

Inversement il suffirait de nous teindre les cheveux et de nous appliquer un fond de teint... pour que nous devenions

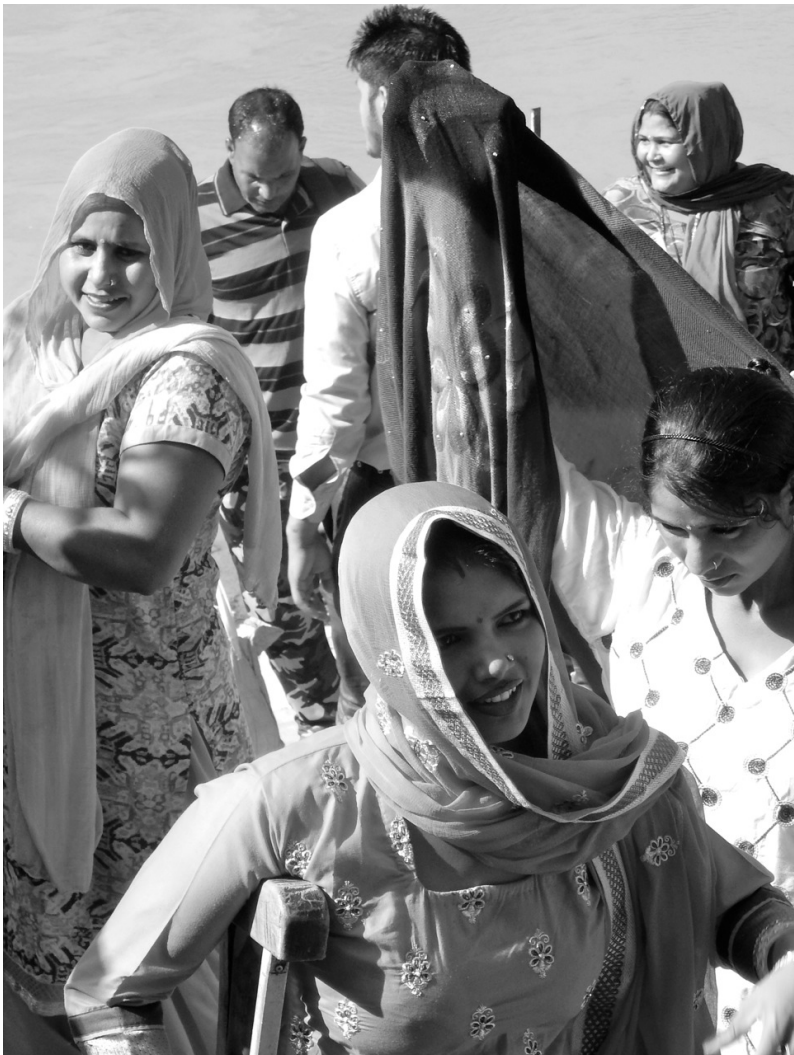
indiens. Ce que Peter Sellers réussit très bien dans *The Party*.
Seule différence : les hommes seraient un peu plus moustachus.
Et il y aurait moins de blonds et de blondes. Mais les femmes
n'en seraient pas moins belles.

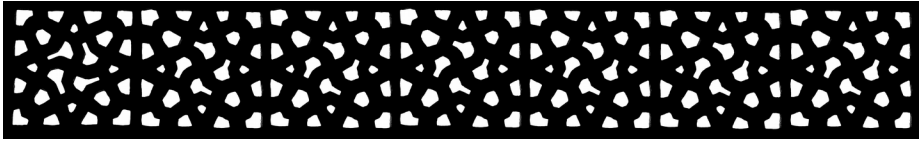


INDIENNES

(voir VALENTINE)

Où il s'agira des femmes et non pas de ces étoffes légères, gaies et colorées qui furent, aux 17 et 18^{ème} siècles un véritable phénomène de mode qui concernait toutes les classes sociales et qui devaient leur nom au fait qu'elles étaient initialement importées des comptoirs des **Indes**.





K

KAHN

(voir *BOLLYWOOD. CINÉMA. CRICKET. LAGAAN*)

Trois Khans règnent en superstars sur Bollywood : le Grand Khan est Shah Ruck (SRK) indétrônable séducteur, incomparable atout publicitaire. Salman K. le macho, toujours prêt pour la castagne, affecte de cacher son regard bovin derrière des lunettes de soleil. Amir K. - mon préféré - n'est pas seulement un excellent acteur de composition, mais aussi producteur, réalisateur, scénariste de films qui se démarquent des conventionnelles comédies *made in Mumbai*.

Il réalise et produit en 2007, *Taare Zameen Par (Des Étoiles sur la Terre)* qui traite avec tendresse des problèmes d'apprentissage d'un enfant espiègle et imaginaire mais dyslexique. Incompris de ses parents et professeurs, *il se renferme sur lui-même jusqu'au jour où un jeune enseignant (Amir Khan) découvre la cause de ses difficultés scolaires et ses talents de peintre*. Ce film optimiste qui se termine sur un feu d'artifice de couleurs et de rires a battu tous les records du box-office et sensibilisé le public sur un problème méconnu.

Deux ans plus tard sort *Three Idiots*, autre blockbuster. AK n'en est pas le réalisateur mais il en accepte le rôle principal car ce film aborde aussi le thème de l'éducation sous un angle original. *Three Idiots* est une critique du système d'éducation hyper compétitif qui sévit dans les écoles d'ingénieurs et les instituts de technologie. Les pressions qui s'exercent sur trois étudiants (les *Idiots*) sont extrêmes : pression des familles qui se saignent pour permettre à leur fils de poursuivre des

formations de prestige, plus plus pour satisfaire leur vanité que pour répondre aux vœux ou aux capacités du jeune homme. À quoi s'ajoute la pression des enseignants dont les exigences extrêmes et le manque de compréhension ont des conséquences désastreuses, parfois fatales.

Anxieux de ne pas décevoir, ces *Idiots* apprennent leurs cours par cœur, flagornent les autorités, se portent des coups bas et l'un d'entre eux, souffrant de voir sa vocation artistique méprisée, hanté par la peur se suicidera. Dans une société inégalitaire où l'enseignement supérieur se paie cher, les moins fortunés doivent ruser pour se faire une place. *L'idiot* joué par AK, fils du jardinier d'une famille aisée, obtiendra un diplôme, mais sous un faux nom : celui du fils de cette famille. Puis il devra disparaître. Lorsqu'il réapparaît à la fin du film, il est devenu un inventeur génial et a fondé une école modèle au Ladakh, la dernière frontière.



KARMA

(voir *ENSEIGNEMENT. BODH GAYA. EYE CAMP. VALENTINE*)

*Tout ce qui nous arrive a un sens caché.
À quoi bon intervenir dans les actions d'autrui ?
Le karma est une doctrine réconfortante et confortable...
(Mircea Eliade. L'Inde.)*

Si je venais de caresser la bosse d'un zébu, de donner 10 roupies de pourboire à un rickshaw-wallah, on me disait parfois, plaisanterie ou remerciement : *C'est bon pour ton karma*. Je n'accordais pas plus d'importance à cette formule qui, à mon sens, équivalait à *un bienfait n'est jamais perdu, ou le ciel te le rendra...*

De l'état de mon *karma*, notion vaguement identifiée à

destin, je ne me suis jamais vraiment soucié. Du moment que j'avais la *conscience* tranquille.

Je me souviens qu'à mon premier stage de yoga, le gourou nous avait accueillis en nous disant que si nous étions assis là devant lui, c'est que nous avons un *bon karma* et que nous n'étions qu'à ça (geste de rapprocher son pouce de son index) de la libération finale. J'avais trouvé ces mots suspects : qu'est-ce qu'il nous faisait miroiter ? Le Nirvana à l'issue du stage ? Puis il a été question d'entretien de l'ashram et de répartition des tâches domestiques. Dans ses mots : de *karma yoga*. Et je me suis retrouvé équipé d'une brosse, d'un seau et de détergent pour nettoyer les latrines. Tâche à laquelle, dans la tradition, sont cantonnés les Intouchables.

Pour une leçon d'humilité, j'étais servi !. Mais après tout j'étais là pour ça. Casser l'égo. Me purifier en purifiant. Ce serait bon pour mon karma. Lequel a dû se bonifier dans l'exercice car dix jours plus tard, je passais à la pluche de légumes.

Vers la fin d'un autre stage, la possible venue du Grand Gourou, le boss de cette école de yoga est annoncée. On le sait fragilisé, malade, se déplaçant difficilement. Ce serait un événement. L'ashram est en émoi : viendra ? viendra pas ? Il vient. Il est arrivé. Mais reste trois jours sans se faire voir. Puis on apprend qu'il donnera une seule conférence dont le thème sera le Karma.

Cette conférence tant attendue tomba sur nous comme une douche froide. Glaçante même. Le vieil homme, sentant sans doute sa fin prochaine, ne parla que de mort, de mauvais karma et de réincarnations épouvantables. Il illustra son propos de projections d'handicapés, de dégénérés, de fœtus en bocaux genre musée Dupuytren. Voilà ce qui peut arriver : si tu voles ton prochain, tu renaîtras sans bras; si tu trompes ton mari, son enfant sera mort-né... Et si tu fais pire encore, tu renaîtras porc, chien galeux, vermine, démon.... L'assistance est consternée. Une jeune femme enceinte épouvantée quitte la salle en pleurant.

Pourquoi cette leçon de morale qui me rappelait le catéchisme du péché et de l'enfer ? Pourquoi cherchait-il tant à nous faire peur ? Parce qu'il redoutait de plonger bientôt dans le cycle des réincarnations ? Résultat de ce questionnement : j'ai compris que je n'irais jamais beaucoup plus loin dans la métaphysique du yoga.

La spiritualité n'est pas mon fort mais j'ai tout de même cherché à en savoir un peu plus. Un ami m'a répondu que *le Karma c'est la vie actuelle que nous vivons en fonctions de nos actes des vies antérieures, toutes nos pensées & actions déterminent notre Karma. Mais c'est aussi la place qui nous est assignée dans la société, et c'est notre devoir social & religieux est d'accepter notre Karma sans broncher.*

Vies antérieures. Déterminisme. Place assignée (castes ?) Accepter sans broncher ? Cela fait beaucoup de dogmes à digérer. Presque autant qu'au catéchisme catholique romain. Et les dogmes, est-ce qu'ils éclairent l'esprit, ou l'obscurcissent ?

Dans quelques livres, je saisis que le système de pensée karma- samsara une des quatre « idées-forces » de la spiritualité indienne. Que nos actes produisent leurs effets dans cette vie et ont une incidence sur nos conditions de vie future. Que la loi de la causalité universelle solidarise l'homme avec le Cosmos et qu'un bon exemple des conséquences à long terme de nos actions seraient les changements climatiques actuels. Et que oui, cela implique une éthique de la responsabilité codifiant la conduite morale des individus.

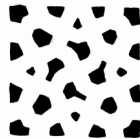
Bon, jusque là je suis. Et serais même prêt à être du même avis de ceux qui affirment que cette philosophie est l'explication la plus puissante et cohérente de l'ordre du monde qui ait été jamais conçue. Système solidement structuré, fondé sur des évidences, générateur d'une morale, globalisant, cosmique...

Mais avec le Samsara on entre dans la métaphysique. Pourquoi être *condamné à transmigrer indéfiniment* ? Et si ce cycle des réincarnations n'a pas de fin, pourquoi faire miroiter qu'une délivrance finale de l'âme individuelle est réalisable ? L'union avec le Brahman ? La réalisation du plus haut état de

conscience ? Nirvana...Pour mon esprit terre à terre, ces concepts flous, *toutes ces histoires*, me semblent les fumeuses considérations d'une imagination délirante, mais qui ont le mérite d'être deux choses : des machines à faire espérer et des instruments de pouvoir.

Machine à espérer: Plus tu fais du bien plus tu allèges ta charge karmique, plus tu as de chances de te réincarner en un être meilleur et éventuellement de ne plus renaître du tout. Ça vaut la peine, non? Mais il faudra être patient, faire beaucoup d'efforts et être très optimiste sur les possibilités de la *nature humaine*...

Instrument de pouvoir :en cette période d'hindouïsation de la société indienne, je vois que la notion de karma est utilisée par les religieux conservateurs, *les gourous-garous*, pour instaurer un ordre moral, asseoir leur pouvoir et terroriser les esprits crédules et bigots. Et dans ce qui suit, pour normaliser la misogynie : *Si les femmes font la cuisine pendant qu'elles ont leur règles, dans leur prochaine existence, elles renaîtront en chiennes. Et si vous mangez de la nourriture préparée par une femme ayant ses règles, vous pouvez être certain de renaître en bœuf.*



KERALA

(voir *HIJRAS. MANDU.THEYYAM. MASSAGES*)

Lorsque l'on a parcouru le nord et le centre de l'Inde de long en large, comment ne pas trouver le Kerala enchanteur. Toute cette végétation luxuriante, ces lagunes, ces plantations, ces forêts ! Si reposantes ! Et ces masseurs ayurvédiques tout disposés à vous aider à décompresser si besoin est encore ! Et ces sourires charmeurs sur les visages ! Il y a dans ce pays-là une douceur de vivre qu'on ne trouve pas ailleurs. Comment

ne pas en tomber amoureux ?



Et si l'on s'y rend entre Décembre et Avril, pendant la *Festive Season*, la période des fêtes de temple, des spectacles de kathakali, des danseurs de theyyam, des processions d'éléphants, le Kerala peut donner l'impression d'être une fête sans fin. *Il semble même que la fête soit l'occupation première des habitants, la plus importante, la plus sérieuse...* écrit Jean-Claude Carrière.

Entre 1981 et 84, en compagnie de Peter Brook, il partait à la recherche des *expressions indiennes du Mahabharata* pour préparer un spectacle sur la grande épopée. Et c'est surtout au Kerala qu'ils vont trouver des formes, des idées de mise en scène. En particulier dans le kathakali.

Car le Kerala - cette *Inde à part* - langue de terre à l'extrême sud du sous-continent, coupée du reste de l'Inde par la barrière des Ghats Occidentaux mais ouverte sur la mer d'Arabie, a su *conserver les traditions les plus précises* et maintenir *intacte* sa culture originale. Carrière tombe donc sous le charme et comment ne pas être amoureux du Kerala quand on ne fait qu'y passer quelques semaines, à la bonne saison, pendant les fêtes, à se balader de temples en temples, de festival en festival et qu'on y trouve ce que l'on cherche au-delà même de ses espérances ?

Cependant lorsque l'auteur du *Dictionnaire Amoureux* prend quelques jours de repos dans un centre de médecine ayurvédique *réputé le meilleur de l'Inde*, et est invité à dîner par le *fil* du fondateur dans une grande maison qui paraît *fourmiller d'esclaves*, il ne s'étonne de rien. Se faire servir par des esclaves surveillés par le *maître des esclaves*, loin de l'indigner, lui évoque *une maison patricienne de la Rome antique, avec réception hiérarchisée de la clientèle et sans doute, quelque part, derrière la maison, un troupeau de pauvres en attente.*

Étonnant ! Ces esclaves qui fourmillent, ce troupeau de pauvres affamés...ne suscitent chez lui aucune compassion, aucune réflexion sur la société. Mais on lui pardonne : il est amoureux, les étoiles qu'il a dans les yeux l'empêchent de voir clair.

William Dalrymple, grand connaisseur de la chose indienne, a une vision plus critique. Dans le chapitre *Le Danseur de Theyyam* qui raconte l'existence de Hari Das, intouchable et gardien de prison qui est vénéré comme un dieu trois mois par an, quand il s'adonne à la danse rituelle du theyvam - il fait remarquer que *(le Kerala) semble le pays le plus agréable, hospitalier et généreux qui se puisse imaginer. cependant, en réalité, le Kerala a toujours été une des sociétés les plus conservatrices, répressives et rigidement hiérarchisées de l'Inde...**

Alors qu'en est-il aujourd'hui ?

Le Kerala ayant toutes les apparences du lieu de repos terminal donné en récompense aux bons Fidèles du Prophète, le Ministère du tourisme, pour faire la promotion de ses beautés à l'international, a choisi le slogan : *Kerala / God's own country*, le Pays de Dieu. Rien de moins. Goa c'est fini. Le Kerala c'est le Paradis. Autrement dit, le reste de l'Inde c'est l'enfer.

Le paradis sur terre vraiment ?

* *Les exemples qu'il donne de la domination abusive des castes supérieures datent de l'époque coloniale : Ainsi un Naïr (de la caste des guerriers) considérerait avoir le droit de décapiter un homme de caste inférieure si ce dernier osait apparaître en même temps que lui dans la même rue.*

Pour quelqu'un qui comme moi vient y passer tous les hivers depuis une dizaine d'années, c'est très approchant. Cette Côte Malabar où Européens et Arabes venaient se fournir en poivre et en épices a conservé une tradition d'accueil et d'ouverture aux autres. Échanges commerciaux et tolérance religieuse. Pluralité. Tolérance aussi pour les homos et les trans...Fierté pour sa culture et sa langue... « esclavage », « misère » ne sont certainement pas les premiers mots qui me viendraient en parlant du Kérala. Je n'irais pas jusqu'à parler d'opulence, mais d'aisance oui;d'une qualité de vie qui distingue nettement cet État du reste de l'Union indienne.

Les Malous - ainsi que les Kéralais aiment à se désigner - seraient-ils d'accord avec moi ? Ils ne manqueront pas de souligner que leur état a la particularité, unique en Inde, d'avoir eu plusieurs gouvernements communistes successifs depuis 1957 jusqu'à aujourd'hui et qu'il ne s'en porte pas plus mal puisqu'il obtient le meilleur *indice de développement* de tous les États indiens. Que le Kérala tient la première place au tableau d'honneur pour le taux d'alphabétisation, le niveau d'éducation des filles comme des garçons, l'espérance de vie la qualité du système de santé.

Ce qui signifierait que les Malous se la coulent douce ? Non. Leur occupation première n'est pas de faire la fête mais de trouver à s'employer. Imaginer : 35 millions d'habitants dans un état 14 fois plus petit que la France ! Alors, poussés par nécessité ils émigrent. Principalement vers les Émirats et Arabie Saoudite* Deux millions. Hommes et femmes, ces dernières soignantes très appréciées. Ce qui implique que leurs revenus, la construction de leur maison, le niveau de vie de leur famille dépendent dramatiquement des aléas du cours du pétrole. Et que ceux qui restent au pays vivent dans l'attente et l'incertitude.

Comment éviter alors que la nouvelle classe moyenne, dans sa précaire aisance, ne soit conservatrice ? Qui ne comprendrait que les Malous soient soucieux de préserver leur culture ? Que pour défendre leur originalité ils rejettent tout ce que Delhi

* *Jusqu'au milieu des années 2000, les Kéralais représentaient entre 40 % et 50 % des migrants indiens dans le Golfe.*

essaie de leur imposer, à commencer par le hindi. Qu'ils lui préfère leur malayalam palindromique à l'alphabet vermiculaire - langue qui bruisse comme un torrent sur un lit de cailloux - qu'aucun étranger, affirment-ils avec fierté, ne serait capable de maîtriser (ce qui est faux). Qu'ils fassent de *hartal* (la grève) un usage abusif pour résoudre les conflits sociaux et politiques, ce n'est pas un Français qui aurait l'audace de le leur reprocher.

Moins défendables par contre, les relents de caste et de racisme qui se font sentir quand un jeune homme déplore que personne ne le trouvera jamais beau et aimable à cause de sa peau trop foncée; ou encore ces mauvaises odeurs de machisme quand une jeune femme raconte qu'elle ne sort jamais seule à la nuit tombée de crainte de se faire insulter ou pire encore... Et que dire quand grondent les passions bigotes soulevées par le pèlerinage de Shabarimala, quand des femmes ont réclamé le droit d'avoir accès au temple qui attire des foules jusqu'alors uniquement masculines.

Alors, non, le Kerala n'est pas le paradis. Mais l'Inde n'est pas l'enfer non plus. Et si je les aime autant l'un que l'autre c'est qu'au bout du compte, on n'aime pas à cause de mais en dépit de...



KOLKATA

(voir *CRICKET. MISÈRE*)

Oh Calcutta que je frémissais d'avance à devoir affronter, sera-t-elle cool ? cata ?

Cool certainement pas : la vague de chaleur qui a déferlé sur le Golfe de Bengale annonce le commencement de l'été et l'été indien n'est pas du tout ce que nous entendons par là. Il commence en mars et signifie du 40°C à l'ombre et 90%

d'humidité au moins. À peine 50 mètres de marche à l'ombre, je suis déjà trempé comme une soupe et dois partir à la recherche d'un magasin climatisé-*cum-toilet*, pour essorer mon tee-shirt, m'éponger avec ma *gamsha* - cette serviette de coton mince que les paysans portent toujours à l'épaule et qui peut faire office de turban comme de dhoti -, me frotter de talc pour apaiser l'éruption de bourbouille sur la nuque et derrière les oreilles et enfiler une des deux maillots de rechange que je tiens en réserve dans mon sac. Les Calcuttais ne semblent pas subir ces désagréments, chemises et saris restent impeccables mais j'en remarque pourtant plus d'un se passer un coup de mouchoir rapide sur le visage.

Cata ? certainement pas non plus.

Comme n'importe quel Occidental j'avais l'imagination truffée de préjugés et d'images catastrophiques de cette ville ? Média et littérature avaient puissamment contribué à me fournir les images et fantasmes d'un Calcutta sordide, surpeuplé, misérable : Mère Térésa et son mouiroir, les tireurs de rickshaws de *Cité de la Joie*, le film de Louis Malle, les souvenirs de Pasolini, Paul Theroux qui écrit que *la ville ressemblait à un cadavre sur lequel les Indiens grouillaient comme des mouches... qu'elle était plus Dickensienne que Londres ne l'avait jamais été*. Et Michaux le *Barbare* qui commence son récit de voyage par *Calcutta, la ville la plus pleine de l'Univers... Ville emplie incroyablement, de piétons, toujours de piétons, où l'on à peine à se frayer un passage même dans les rues les plus larges...*

Et bien, j'ai été détrompé.

La gare d'Howrah n'est pas plus bordélique que d'autres. Le pont sur la Hooghly et les taxis jaunes m'ont fait penser à New York. Le chauffeur m'a modestement arnaqué dans un anglais correct et je me suis retrouvé dans un centre-ville propre et plutôt calme ! Pas de camions ni bus déments, aucun rickshaw ni vélo non plus que de vaches bloquant les carrefours mais beaucoup d'arbres, des trottoirs larges pas trop défoncés mais encombrés de vendeurs à la sauvette, des feux de circulation respectés, des agents de circulation en uniforme blanc et qui

font le job.



Bloqué pendant 10 bonnes minutes dans un embouteillage monstre sur Park Avenue, la principale artère du centre, j'ai assisté à cette scène incroyable : pas un seul geste d'impatience de la part de mon chauffeur ni des autres conducteurs. Aucun klaxon. Silence complet. Étais-je bien toujours en Inde ?

Pourquoi l'embouteillage ? Les trois derniers étages de *Stephen's Court*, immeuble colonial ressemblant à un grand magasin d'Oxford Street à Londres, avaient brûlé l'avant-veille, faisant une trentaine de victimes. Des badauds attroupés devant l'immeuble expliquent que les installations électriques sauvages de cette surélévation illégale étaient cause du sinistre. Qu'ils sont, eux les Calcuttais, fiers et soucieux de préserver leur héritage patrimonial de la fin 19^{ème} siècle, quand Kolkata était encore la capitale du Raj.

On retrouve en effet du Londres victorien dans Kolkata : la cathédrale néo-gothique est consacrée à St Paul. *Choringhee*, le centre administratif concentre un répertoire éclectique de toutes les architectures du temps de l'Empire, depuis le néo-palladien jusqu'au néo-gothique en passant par l'indo-islamique. Une énorme colonne semble n'attendre que son Nelson. Évoquant Hyde Park, un vaste espace vert autour de quoi la ville s'est édifiée, le *Maidan*, se remplit le dimanche d'équipes de

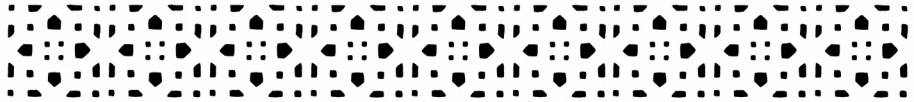
cricket, les balles ne sont plus en cuir mais les joueurs sont toujours en blanc.

De l'autre côté du parc, le mastoc *Victoria Memorial Hall*, super pâtisserie de marbre blanc inspirée du Taj Mahal, est précédé, comme Buckingham Palace, d'une colossale effigie de l'Impératrice des Indes, engoncée dans ses crinolines, sa petite tête assez semblable à celle d'une taupe.

Le métro : une seule ligne, 16 stations, construit par les Russes. Propre et ventilé, pas bondé, aux accès aussi contrôlés que ceux d'un aéroport, mène jusqu'au terminus *Dum Dum* – où se fabriquaient les fameuses munitions - et dans l'autre sens, au temple de Kali, la déesse noire et morbide que vénèrent les Bengalais. À côté se tient l'hospice de Mère Teresa que les Calcuttais réfractaires comme tous les hindous à toute tentative de conversion, ne tiennent pas en grande estime : selon eux, elle n'aurait pas tant voulu soulager les miséreux qu'à les aider à mourir en chrétiens. Parce qu'un soir, préférant rentrer à mon hôtel à pied en suivant Bose Road sur indications de Google Maps, j'ai longé des vitrines qui m'ont fait penser à Lourdes, mais Térésa y remplaçait Marie. Un car de touriste stationné là déversait des touristes devant un immeuble banal. Je les ai suivis et me suis retrouvé dans une salle de recueillement devant un gros parallépipède blanc, la tombe de la sainte.

J'avais trouvé beaucoup plus émouvante, sur le *Dakshineswar Ghat* au bord du Gange, la chambre de Ramakrishna devant laquelle les pèlerins drapés de rouge, se recueillent et offrent des fleurs d'hibiscus.





L

LAGAAN*

(voir *CINÉMA. CRICKET. KAHN. RAJ*)

Chaque année, Champaner, un village du centre de l'Inde doit s'acquitter du *lagaan*, un impôt frappant la récolte des céréales. Mais cette année les récoltes sont maigres et la mousson est attendue avec impatience. C'est le moment que choisit le cruel chef de la garnison britannique locale pour doubler cet impôt afin de mortifier en plus ces villageois au bord de la famine.

Contre cette injuste décision, le jeune et beau Bhuvan (Aamir Khan) mène une révolte que l'arrogant capitaine tente d'étouffer en lui proposant un terrible marché : si les villageois battent les Britanniques au cours d'un match de cricket, ils seront exonérés du *lagaan* pendant trois ans. En revanche, s'ils perdent, ils devront s'acquitter de cet impôt mais triplé. Sachant que ces rustres n'ont aucune notion de ce sport de gentlemen et qu'il ne leur accorde que de trois mois pour former leur équipe, c'est un vilain traquenard qu'il leur tend là.

Bhuvan relève cependant le défi, entreprend de former son équipe de volontaires, quelles que soient leur religion, leur caste ou leur condition physique - l'union sacrée ! - mais l'équipe se compose surtout de *bras cassés* bien incapables tenir une batte ou lancer une balle correctement.

Par bonheur, pour que l'affrontement *India vs. Raj* - Inde rurale traditionnelle contre British Empire odieux - se termine sur la difficile mais inévitable victoire des premiers sur les

* *Produit et réalisé par Ashutosh Gowariker, sorti en 2001, ce film est l'un des plus grands succès du cinéma indien. Troisième film indien nommé aux Oscars, il a été vu en France, par près de 60 000 spectateurs en salles.*

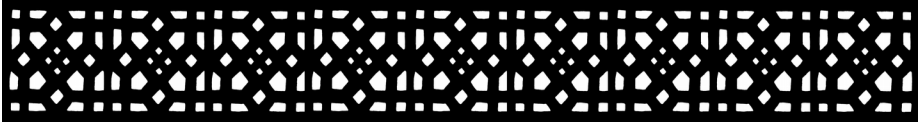
seconds, il ne faut rien moins que l'amour d'une Anglaise, la sœur de l'officier anglais, choquée par l'iniquité du traitement infligé aux villageois et sensible aux charmes du jeune Indien.

La traîtresse va enseigner à Bhuvan les techniques et règles de base du jeu, lui permettant ainsi, à l'issue d'une séquence au suspense quasi hitchcockien, de gagner la partie. Il n'aura pas la belle mais il marquera le *match point* décisif.

Feel good movie, les spectateurs aimeront que cette Inde brave, naïve et totalement idéalisée remporte la victoire sur l'injustice et l'oppression. Bien fait pour les Brits ! Ils croyaient pouvoir piéger l'Inde par le cricket. Double ratage : ils devront quitter l'Inde la queue basse et - double humiliation - le cricket deviendra même sport national, une passion indienne.

De plus, un spectateur qui ne saurait rien du cricket, finira tout de même par se prendre au jeu et en apprendra aussi quelques principes - un peu comme dans un Manuel pour les Nuls.





M

MANDU

De Dhar à Mandu, 45 km de route mal en point en un peu moins de deux heures, en bus local. Mauvaise idée de s'installer sur la banquette du fond avec son bagage. Hommes à turban rose et moustaches en croc, paysannes en sari nylon multicolore, écoliers vifs et bavards, s'entassent un peu plus à chaque arrêt et s'agrippent où et comme ils peuvent.

Voici des collines, des murailles, des portes en ruine, un tout petit village perché sur un plateau à 600 m d'altitude.

Pas un bruit de moteur, quelques saluts de villageois souriants et une invitation à un repas de fête le soir même... Quelques garnements perchés sur les créneaux de la Porte de Delhi me lancent des cailloux en ricanant et s'éparpillent comme des moineaux... Un fada me talonne en bafouillant un laïus touristique que je récompense promptement par 10 roupies... Un vent chaud balaie les voûtes d'un immense palais vide.

Une campagne sèche et brune comme dans un tableau de Piero della Francesca, des sentiers de berger parmi les ruines de temples, tombeaux, palais, des murailles percées de portes sévères qui ouvrent sur l'infini brumeux de la plaine de la Narmada. Jean-Claude Carrière avait raison : comment ne pas tomber sous le charme de Mandu ?

Un obscur mais romantique sultan eut la fantaisie de se faire construire sur ce plateau perdu - durant l'âge d'or de Florence et des Moghols - une capitale sévère et élégante, toute de pierre noire et marbre blanc. Et ce sultan aimait une

certaine Rupmati, dont la beauté et les dons poétiques sont encore célèbres. Il voulut, pour plaire à sa bien-aimée, lui offrir des plaisirs inimaginables dans ce lieu aride : toute l'eau du ciel et des sources serait captée dans des bassins, rejaillirait dans des fontaines, clapoterait dans des rigoles, traverserait ses jardins où, c'était son rêve, pousserait le gazon en toutes saisons. Et son palais aurait la forme d'un bateau qui flotterait sur les eaux des deux vastes bassins-réservoirs qui l'entourent. Ce qu'en saison de mousson, on doit pouvoir croire effectivement.

Au *Lal Mahal* (le Palais Rouge), le silence du site est brisé seulement par le craquement mat des feuilles mortes poussées par la brise sur les terrasses et le pépiement énervé d'un écureuil.

Vers l'ouest, à l'heure du couchant, s'aperçoivent les coupoles de la mosquée. Lorsque s'ajoutaient à elles les deux coupoles de la madrasa et sa tour maintenant effondrée, l'effet visuel devait être celui d'une nichée de dômes vernissés de faïences jaune, blanc, turquoise qui resplendissaient au soleil comme un bourgeonnement de boutons de lotus.

Les ruines sont superbes mais le torchis des maisons basses ouvertes aux poules et aux chèvres, les hameaux épars au milieu de champs de lentilles et d'orge maigrichonne, ramènent à la réalité du lieu. Un paysan, dhoti passé entre les jambes, sandales usées, revient du village : d'une main il tient un poulet vivant, de l'autre il maintient l'équilibre du sac de grains qui écrase son turban. Il rentre chez lui, rapporte le dîner. Calme, droit. Son horizon se limite sans doute à ce plateau.

Ici les enfants saluent l'étranger d'un geste de la main en criant *bye-bye*, au lieu du *hello* habituel ailleurs. Ils savent que les visiteurs ne restent pas longtemps ici aussi leur disent-ils au revoir dès qu'ils les aperçoivent.



MARIAGES

(voir *SCIENCES OCCULTES*)

Bénarès.

Impossible de trouver le sommeil à cause des flonflons bollywoodiens à fond la sono qui inondent tout le quartier. Je suis prévenu : la fête va durer toute la nuit et l'hôtel est situé au centre du quartier des *venues*, ces halls loués pour la célébration des mariages. De la terrasse, je repère leurs façades recouvertes de guirlandes électriques multicolores. Mais pourquoi tous ces mariages en même temps ?

Parce que les astrologues ont déterminé que les *Navagraha*, les 9 Planètes, Demeures des Dieux, sont dans une conjonction propice aux unions. Ces divinités étant en harmonie dans leurs « maisons », aujourd'hui est un jour *auspicious* pour se mettre en accord avec le Grand Ordre Cosmique et prendre les grandes décisions : les sacrifices seront acceptés, les vœux exaucés, les mariages heureux et féconds.

Auspicious (favorable, propice) : mot-clé de la vie indienne.

Les destinées des nations et des hommes sont suspendues au mouvement des planètes : qui les respecte deviendra pur, irréprochable. Sa vie connaîtra la plénitude. Jamais la nourriture ne lui manquera. Une femme sera en droit de refuser l'amour à son mari si la nuit n'est pas propice mais aujourd'hui c'est hors de question : les dieux planétaires prêtent bon œil aux unions. Alors la ville est en fièvre : cent mariages se célèbrent à la fois.



MARRON D'INDE

(voir COCHON. CEILLET. DINDE)

Le marronnier, l'arbre que Paris a préféré à tout autre pour verdier ses alignements urbains, serait vraiment d'Inde au contraire des œillets, cochons et dindes.. Les Anglais affirment que l'*Indian horse chestnut tree* (*Aesculus hippocastanum* L.) est originaire de l'Himalaya. Mais c'est depuis les Balkans qu'il se répand en Europe au XVIIème s. Il tire son nom de la ressemblance de ses graines - les marrons - avec les grosses châtaignes (italien : *marrone*. Penser aux fameux marrons glacés de Turin !)

L'extrait de marron d'Inde est connu pour son effet tonique sur les tissus veineux congestionné, ceci pour le grand soulagement des personnes affligées d'hémorroïdes.



MASSAGE

(voir KERALA. AYURVEDIC)

Pour soulager un mal de dos, on me conseille un *foot-massage* (ce serait donc plutôt un *passage*) par un maître de *kalaripayat*, l'art martial kéralais. Rendez-vous pris, je frémis d'avance en me souvenant de cette paysanne thaïlandaise d'âge canonique qui me travailla les muscles de son talon calleux comme si elle avait l'intention de les réduire en pulpe.

On me noue un *langoti* autour des reins, - cache-sexe minimal et traditionnel d'une simplicité védique qui a l'avantage de donner champ libre à des frictions de l'épaule à la cheville -; on m'enduit d'huile et le masseur, suspendu à deux cordes qui descendent du plafond, entreprend de me piétiner le bas du dos tandis que son assistant figole mains, orteils, oreilles.

Chaque centimètre carré de mon corps ayant été laborieusement pétri, on me présente un petit bol d'huile *pour masser ce qui reste*.

- Ce qui reste ?

Encore tout à l'abandon au douloureux bien-être procuré par l'expert, j'en avais oublié ce que dissimule assez mal la bande de tissu huileux nouée autour de mes reins : les *parties* que le masseur avait soigneusement détournées et que j'oins maintenant consciencieusement

Sourire approbateur du masseur :

- *Self massage !*

Ce qui est une bonne définition de la masturbation.

Les spiritualistes auront beau dire, ce que l'on a de plus profond, c'est la peau.



MASSEUR & MASSÉ

Avant le massage *Abhyenga*, le patient, allongé sur une table de teck, est passé à l'huile, - ce qui ne veut pas dire frit. Seulement que cette médecine est friande d'huiles.

Il n'est peut-être pas du goût de tout le monde d'être ainsi *oint* du haut jusques en bas, mais il est certain qu'après cette lubrification, les mains masseuses glissent sur toute la longueur du corps comme la vague d'une longue caresse dont on ne voudrait jamais sentir cesser le va et vient. Si les deux masseurs debout de chaque côté du patient, sont bien synchrones, les sensations deviennent extrêmement satisfaisantes.

La suite de ce massage est dite *Podikizhy* et consiste à tamponner tout le corps du patient alanguï à petits coups rapides avec des sacs de tissu fin remplis d'un mélange de

râpures de blanc de noix de coco et de sel. Ces petits sacs sont mis brièvement à chauffer dans de l'huile tiède dont la température est vérifiée - comme faisaient nos grands-mères avec leur fer à repasser - sur le dos de la main.

C'est plaisamment revigorant alors que l'huileux Abyenga a plutôt tendance à endormir. Un peu de poudre se dépose sur la peau ce qui la purifie par abrasion délicate. À l'issue de ce massage, on est bon pour une bonne sudation dans une boîte à vapeur d'où l'on ressort étincelant comme un sou neuf et avec un appétit de vivre vorace.

Réconcilié avec son corps, serein, le massé veut devenir masseur. Ce qu'il a reçu il veut le donner à son tour. Il éprouve le besoin de toucher après avoir été touché. De faire du bien, soulager des douleurs. Passage d'énergie.

Le simple fait d'utiliser ses mains et d'investir son attention sur une autre personne que soi-même [crée] une fierté et une tendresse qui n'ont absolument aucun rapport avec la réponse de l'objet à nos soins - tout comme l'amour de l'artisan pour son travail n'est en rien diminué par le fait que cet amour n'est pas réciproque. C'est Amitav Ghosh qui l'affirme.

Masser est un travail manuel, un artisanat ouvert à tous et toutes - un art diront certains - dans l'exercice duquel le massé se charge de la force que le masseur lui applique. C'est aussi la perpétuation d'une tradition ancestrale aussi. Le dos cassé du paysan qui vient de repiquer du riz toute la journée a bien besoin qu'on le décontracte ; le pêcheur qui revient du marché en pagayant sur des kilomètres de *backwaters* a les épaules et les reins endoloris ; quant aux lutteurs et guerriers de jadis leur séance d'entraînement se terminait toujours par un massage complet.

Masser est un don désintéressé, une transmission d'énergie dont on n'attend nulle récompense. Et Amitav Ghosh d'ajouter : *Toi et ton patient êtes les deux faces d'un seul et même processus.... Le masseur et le massé sont depuis toujours unis dans l'Art du massage... et forment une entité intemporelle et indivisible à dimension « spirituelle ».*

MÉDITATION

(voir *VIPASSANA. ZEN*)



MGR IN TOLLYWOOD

(voir *CINÉMA*)

Je le voyais partout : sur des affiches de cinéma, en médaillon sur les affiches électorales veillant sur le candidat comme une divinité tutélaire, je retrouvais aussi sur le petit écran dans des films en noir et blanc des années cinquante que les Tamouls ne se lassent pas de revoir...

Omniprésent en pays Tamil, ce personnage qui tient à la fois de Rudolf Valentino et de Tino Rossi mais en plus ambigu, quasi androgyne, cet acteur maquillé comme un mime, rondouillard et empoté, qui est-il ?

On me dit plusieurs fois son nom mais je n'arrivais pas à le retenir. Parce que ce n'est pas un nom mais un acronyme :

- MGR.

- MGR ? Je croyais que les acronymes étaient l'apanage des hommes politiques, genre JFK... pas des acteurs.

- Et SRK ? (voir *KHAN*)

- OK !

- Et MGR a été un grand homme politique. Et plus encore...

Marudhur Gopalamenon Ramachandiran , plus connu sous le nom de M.G.R , né en 1917 à Kandy et mort en 1987 à Chennai, est un acteur, homme politique, producteur et réalisateur indien, originaire du Kerala.



En creusant cette notice de Google, j'apprends que MGR a tourné plus d'une centaine de films, qu'il en a produit quatre, qu'il a été *Chief-Minister* autrement dit Gouverneur du Tamil Nadu pendant dix ans, qu'il a été le premier acteur indien à occuper cette haute fonction. Moi qui m'obstinais à trouver MGR ridicule, engoncé sous son bonnet et dans son col de fourrure, avec ses lunettes noires à la Oum Khalthoum, je dus reconnaître que j'avais tort. Il est une icône culturelle.

Et plus encore...

Lorsqu'en 1968 on tenta de l'assassiner, qu'une balle dans le cou abîma sa voix, 50 000 fans se rassemblèrent en pleurant devant l'hôpital où il resta 6 semaines. Il renonce alors à sa carrière d'acteur, se lance en politique et fonde son propre parti en se servant de son énorme popularité pour rassembler autour de lui une large base populaire.

Pendant les trente années où il avait dominé Tollywood (le cinéma tamoul) il n'avait jamais joué des rôles de méchant, il incarnait toujours le Bien, dispensant amour et affection aux opprimés. Si bien que son public allait voir ses films *comme s'il se rendait au temple... Il avait vaincu les forces de l'injustice et du mal dans tant de films que les masses le supplient de prendre la direction du gouvernement provincial et de remettre tout en ordre...*

MGR politicien poursuit l'action de MGR acteur mythique : il prend des mesures en faveur des opprimés, des femmes et des paysans, préserve le patrimoine culturel de l'État, en accroît l'importance dans l'Union indienne,... Ce qui lui valut d'être surnommé le *Roi du Peuple*. Et plus encore...

Car, aux yeux d'un peuple affamé de dieux vivants, d'avatars attestant de la présence divine parmi eux , le héros de cinéma et le politicien - visibles sur grand et petit écran - se confondent en une figure mythologique : une réincarnation de Khrishna.

Sa mort déclenche une frénésie de pillages et d'émeutes dans tout le Tamil Nadu. Boutiques, cinémas, autobus et bâtiments publics sont livrés à une violence déchaînée. La police tire à vue. Écoles et lycées restent fermés jusqu'à ce que la situation soit sous contrôle. Pendant ses funérailles, plus d'un million de personnes suivirent son cortège, une trentaine de personnes se suicidèrent et de nombreuses femmes se rasèrent la tête en signe de deuil.

Aujourd'hui, au Tamil Nadu, MGR est vénéré à l'égal de Gandhi, sinon plus. Des gares ferroviaires et routières, des rues, des écoles ont été rebaptisées en son nom.. Le Gouvernement Central a édité un timbre à son effigie et des pièces de 100 et de 5 roupies pour marquer les célébrations du centenaire de sa mort le 17 Janvier 2017. À Chennai un Mémorial lui a été consacré sur Marina Beach, en 1988.



MISÈRE DE MISÈRE

(voir *SLUMMING. SLUMDOG MILLIONAIRE*)

Quand, de retour d'un séjour, je retrouve mes amis et tente de leur faire partager mes découvertes, mes émotions et le plaisir que l'Inde m'a procuré, presque infailliblement le premier mot qui leur vient à la bouche est « misère ».

- Tout cela est bien beau, me répliquent-ils, mais la misère... Tu n'as rien vu de la misère ?

Et cela m'irrite. J'ai envie de les provoquer, de soutenir que de la misère je n'en ai pas vu. Du moins pas plus qu'ailleurs. Que ce qui m'a le plus frappé là-bas, c'est l'énergie, la vitalité de gens qui mènent des vies dures sans se lamenter, qui savent garder le sourire alors que, comme le remarquait l'un d'eux, nous avons tout pour être heureux et pourtant nous avons des visages si tristes. Mais je me contente de répondre que bien sûr je l'ai vue cette misère, criante, dramatique, mais que je n'y peux rien et n'ai pas en moi la vocation des bonnes âmes. Que je ne peux que voir et témoigner.

En un sens je comprends leur préjugé : eux qui n'ont jamais mis les pieds dans ce pays et ne connaissent l'Inde que par des récits, des reportages, des films... comment pourraient-ils en avoir une vision autre que misérabiliste ? Car les media donnent-ils jamais du sous-continent une image autre que déprimante ? Et ces films, de *Cité de la Joie...* jusqu'à *Slumdog Millionaire...* ?

Cette image repoussante colle à la peau de l'Inde. Comme si elle était faite exprès pour avoir le désolant privilège de rassembler toute la misère du monde, La Mère la Misère. Notion si profondément enracinée que si je me lance à la combattre, les amis ne me croient pas.

Alors je contre-attaque : Toute cette « misère du monde » (que nous n'aurions, paraît-il, pas la vocation d'accueillir), non l'Inde n'en a pas l'apanage. Pourquoi la repoussons-nous au loin si ce n'est pour éviter de voir ce qui est à notre porte mais caché aux regards, honteux, hypocritement voilé sous des



éléments de langage comme seuil de pauvreté, situations précaires, Restaurants du Cœur, épicerie sociale, logements insalubres... sans parler des sans-abri, des campements de migrants éradiqués au bulldozer... ?



MOUSTIQUES

(voir KARMA)

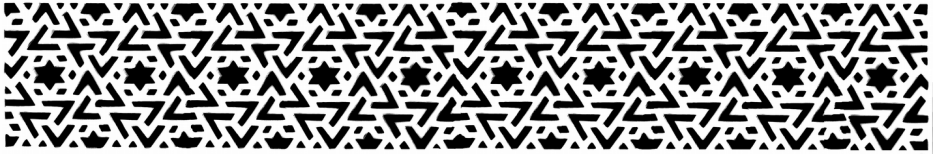
*Aux Indes, si vous ne priez pas, vous avez perdu votre voyage.
C'est du temps donné aux moustiques.
Henri Michaux.*

Question : Pourquoi est-ce que Shiva a 4 bras et danse tout le temps ? Réponse : En Inde, rien de plus divin que de n'être pas importuné par les moustiques.

En tuant délibérément un moustique vous produisez un acte karmique, et pire encore vous tuez votre mère car par la loi des causes et des effets, il a été elle à un moment ou l'autre du passé .

Ô Swami ! Laisse ma mère reposer en paix et ne sais-tu pas que les moustiques tuent ? Et si ta maison était envahie par les termites, les rats, les cafards, vas-tu rester sans rien faire ?





N

NO COUNTRY FOR OLD MEN

(voir aussi ARRIVÉE. FOUS DE L'INDE. SLEEPER)

Vijayawada.

Le premier jour, en sortant de l'hôtel, je suis pris d'une nausée ! Pas à cause de la chaleur, de la lumière aveuglante. Non : je me sens perdu. Je n'ose m'avancer dans cette ville inconnue où je n'ai aucun repère, aucune connaissance. Même pas de plan. Qu'est-ce ce que je fous là ?

Crise d'angoisse. Comme si j'avais oublié qui je suis et pourquoi je suis là. Est-ce que je perds la boule ? Et mon passeport ? Ma Visa ? Fébrile, je vérifie le contenu de mon sac. Ils y sont. Soulagement : tout n'est pas perdu. Mais je me dis que si je me retrouvais sans identité ni argent, je ne serais plus qu'une particule élémentaire insignifiante dans un accélérateur qui en comporte plus d'un milliard. Vertige du voyageur solitaire devant l'immensité, la multitude. L'Inde parfois c'est dur à affronter. Elle se mérite. Et si ça ne va pas bien dans la tête, gare ! elle peut rendre fou.

Pour dissiper cette sensation d'irréalité je marche au hasard dans cette ville sans charme, bruyante à l'excès, *qui ne mérite pas le détour*, choisie pour cette raison même. Je finis par repérer les deux grands axes de la ville: KM Road et MG Road (pour Mahatma Gandhi et Karl Marx), la gare, le bus stand, les horaires, car pas question de faire long feu ici.

Pourtant même à cette ville de prime abord difficile à apprivoiser, je finis par m'attacher. Deux ou trois jours

suffisent pour me familiariser avec le quartier, sympathiser avec le réceptionniste, échanger des bonjours avec le marchand d'eau minérale, le type du cybercafé, le laitier du coin qui confectionne *lassis* et *badam doodhs* (lait aux amandes) sublimes. Je serai même presque triste de la quitter parce que, le seuil de l'hôtel franchi une dernière fois, ce sera de nouveau l'angoisse - mais plus légère et contrôlée - d'aller dans l'inconnu.

Un Allemand me demanda un jour ce que je trouvais de si extraordinaire en Inde. Lui, il était révolté par la malpropreté, la pollution, le manque de sens civique qu'il constatait partout.

Et je dus reconnaître qu'il n'avait pas tort.

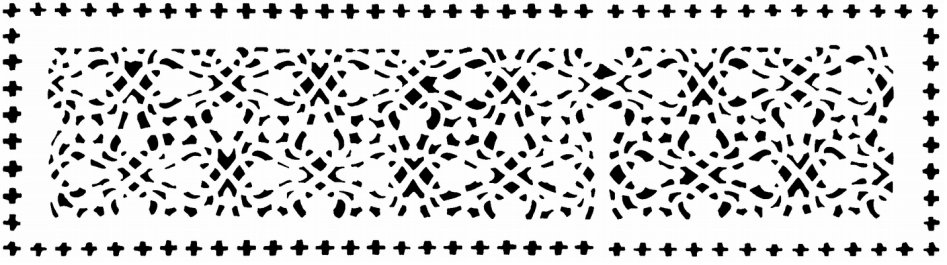
Parfois je me demande pourquoi diable je me suis encore embarqué dans ce pays chaotique, absolument pas écologique. Comme ce jour où pour me rendre à Tiruvanamalai, après 11 heures de voyage pour 300 Kms, presque arrivé à destination, je me trouve, pris dans un embouteillage monstre. Les klaxons déchaînés couvrent le son de la vidéo qui a diffusé en boucle pendant tout le trajet les chansons d'une vedette gominée et grassouillette des années 60. Nuisance sur nuisance.

Un autre jour, au musée de Thanjavur, dans la salle du Mémorial du Rajah, devant un capharnaüm poussiéreux de curiosités kitsch dont on ne donnerait pas grand-chose dans un vide-grenier de province, je me dis : mais quel foutoir ! J'aurai fait tout ce chemin pour voir ça !

Oui il y a des moments comme ceux-là où je trouve l'Inde saturante, excessivement bruyante, malsaine. Usante. *Too much.*

C'est flippant mais pas dramatique. Comme on peut lire au fronton des camions : *No condition is permanent.*





O

ŒILLET D'INDE

(voir COCHON. MARRON. DINDE)

Non plus que le cochon ni le marron dits d'Inde cette fleur (*Tagetes patula*) n'en est originaire. La confusion remonte au fameux découvreur génois qui croyait avoir trouvé la route occidentale vers le Pays des Merveilles. Cet œillet que les Anglais appellent *marigold* provient du Mexique et des Antilles et l'on sait que les civilisations précolombiennes en utilisaient les nombreuses vertus médicinales.

Ce sont les Portugais qui ont introduit l'œillet en Inde où sa vive couleur - plus que ses propriétés curatives - a séduit les Indiens et ils ont associé cette fleur orangé aux célébrations religieuses, aux fêtes, à la parure... car elle se marie avec safran et curcuma, couleurs de la robe des hommes, bouddhistes ou hindous, qui consacrent leur vie à une divinité.

Sa couleur mais aussi sa forme de pompon et sa robustesse font que cette fleur se prête bien à la confection de *mâlâ*,* guirlandes qui ornent les lieux de culte, l'autel domestique des ancêtres, la photographie du père fondateur d'un commerce... Mais aussi colliers offerts à l'hôte d'honneur, aux jeunes mariés pour symboliser le commencement d'une nouvelle existence.

* Ces *mâlâ* sont fabriqués par des artisans qualifiés, l'art de tresser les guirlandes étant l'un des 64 arts traditionnels (L. Frédéric).

Ou son terme, car les *mâlâ* - tels nos couronnes - apparaissent dans les cérémonies funéraires, sur les bûchers.



OÙ SE LOGER ?

Qui veut voyager longtemps ménage ses notes d'hôtel. Cellules d'ashram, paillotes de plage, dortoirs de gare, *lodges*, *home-stays*, *guest houses*, bungalows coloniaux, palais princiers reconvertis, Airbnb...: l'embarras du choix. Du bon et du moins bon partout. Il faut fureter, y aller au flair, ne pas se fier exclusivement aux guides (les rickshaw-wallahs sont parfois de meilleurs conseillers). Et se rappeler que n'est pas forcément dans les plus beaux décors que se jouent les meilleures pièces.

Quelques souvenirs :

Ujjain

Chambre aux murs vert marigot, tube de néon bleuâtre, *vasistas* qui ne laisse pas entrer l'air. Sur le palier, la porte de l'ascenseur se referme en déclenchant un signal sonore horripilant. Nécessaire onction à d'anti-moustiques Odomos. Rêves glauques. 300 roupies.

Vijayawada (Vizak)

Lakshmi villas permet une plongée rétro dans les années 40. De la réception aux équipements électriques et sanitaires en passant par le *fan*, tout est détérioré, désuet, fané. Le « garçon » d'étage est de la même génération mais assure encore le service en chambre. Je dîne d'un demi poulet tandoori et d'une bières Foster's. Vite rassasié, je laisse un morceau de blanc dans

l'assiette. Au matin, réveil ahuri au sortir d'un cauchemar d'hécatombe : la fumée du tortillon anti moustiques n'est pas nocive qu'aux bestioles. Et l'assiette de tandoori est vide. Nettoyée. Même pas un os. Mais sur le lavabo, je trouverai un fragment de blanc... 200 roupies la nuitée.

Hyderabad.

Arrivée à deux heures du matin. Seule disponibilité la *Suite Super DeLuxe (sic)*. Payable d'avance. 2000 roupies ! La grandeur de la chambre justifie le *DeLuxe*. Mais rien de *Super* : tube de néon blafard, matelas cabossé, placard infesté, lavabo sans tuyau d'écoulement : je me lave les pieds en même temps que les mains. Les boules Quiès n'arriveront pas à neutraliser le vrombissement du climatiseur.

Sirsi

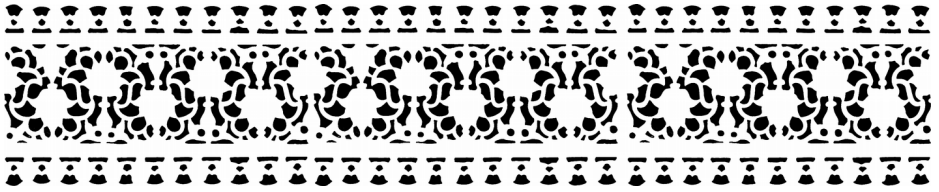
C'est dans cette petite ville du Karnataka que j'ai trouvée La Chambre Idéale. Rien de suspect : ni traînées sanglantes de bétel au bas des murs ni objets entomologiques alarmants. Climatiseur insonore. Salle de bain irréprochable - même pas besoin de passer un coup d'éponge sur le miroir, eau chaude en abondance etc... Et - luxe suprême - une télé écran plat multi chaînes sur laquelle j'ai suivi les événements de *Charlie Hebdo* !1200 roupies (15€)

Varanasi

Je ne me suis jamais trouvé aussi bien que dans le « pigeonier » de Vishnou Guest House dont le petit balcon donnait directement sur Dobbhi Ghat et le fleuve. J'étais réveillé dès l'aube par les dobhis (blanchisseurs) qui balançaient vigoureusement saris et dhotis sur des dalles. Dans la soirée, les enfants se livraient à des combats de cerfs-volants sur les terrasses. Je saluais le soleil couchant dans l'encadrement de la fenêtre. Le soir, quand la chaleur montait des murs, je les aspergeais de seaux d'eau à la volée et j'en faisais autant pour

moi. Mais comme rien n'est parfait, pour arriver à la guest house, il fallait passer par des ruelles insalubres hantées par des chiens errants et hargneux. Et si j'oubliais du linge mis à sécher ou un bout de biscuit, les singes venaient me les chiper.





P

PAPIERS

Papier-monnaie : plus il monte en valeur plus il est craquant, moins il a de marques et de plis. Les commerçants soupçonneux mirent les billets de plus de 500 roupies avec circonspection pour s'assurer qu'ils ne sortent pas d'une polycopieuse ! Par contre quand on descend vers les basses castes de la monnaie, c'est sans délicatesse qu'on vous balance sur le comptoir ces billets 10 et 5 roupies mous et crasseux comme de vieux mouchoirs. Cependant il faut veiller à ne pas les déchirer aussi peu que ce soit, car ils seraient refusés.

Du journal du matin le papier est d'une qualité semblable à celle de nos quotidiens mais si le prix en est très inférieur, le temps nécessaire à le lire l'est aussi. Du matin aussi, le *PQ* tend à se diffuser ailleurs que dans les supermarchés, il se vend au rouleau et le rouleau coûte le prix d'un repas végétarien.

Les administrations friandes de formulaires en multiples exemplaires, de registres épais et de listings interminables, sont de grandes consommatrices de papier. Amateurs de vieux papiers jaunis à l'encre pâlie, allez jeter un œil du côté des Cours de Justice et des cabinets d'avocats attenants : leurs rayonnages croulent sous des empilements d'archives ficelées qui évoquent Kafka et son *Procès* vu par Orson Welles.

Pour délivrer les gélules qui reconstitueront une flore intestinale, le pharmacien les glissera dans une pochette collée main faite d'une page d'un cahier d'écolier. Et le blanchisseur enveloppera les dhotis repassés au fer à charbon de bois dans

du papier journal récupéré.

Papier glacé pour les posters mis en vente sur les trottoirs les plus fréquentés : Baby Krishna y côtoie Bruce Lee, un éléphant de temple deux chatons mignons, Schwarzenegger Hanuman bodybuildé. Les images de divinités sont les plus nombreuses car il n'est pas une bonne maison hindoue qui n'ait son petit autel familial et ses déités de prédilection. Les musulmans, bien sûr, se contentent de versets calligraphiés.

Ce qui se fait de plus beau en papier ce sont les faire-part de mariage, énormes, m'as-tu-vu, avec effets de relief, de dorure, car pour cet événement suprême rien n'est trop beau, n'est-ce pas ?



PÈLERINAGE

(voir *BODH GAYA. DÉVOTION. KARMA*)

Il n'y a pas plus de spiritualité et de mystique en Inde qu'ailleurs.

Mais du religieux si. Tout fait dieu. Mais il y a des lieux où les dieux sont plus présents, puis puissants qu'ailleurs. Il faut donc aller à leur rencontre. En dépit des distances et des difficultés. Ou pour ces raisons même. Parce que c'est loin, difficile, éprouvant, les efforts du pèlerin en seront plus grandement récompensés. Ce sera meilleur pour son karma.

On peut comprendre qu'un paysan, pris en étau entre gadoue de rizière et poussière des chemins, chapatis et galettes de bouses, éprouve un jour le désir violent de laisser derrière lui son village et de partir en pèlerinage vers quelque temple lointain pour se changer les idées.

Mais sortir de son village, de son État, c'est partir dans l'inconnu, à l'étranger. Et cette expédition n'est pas sans

danger. Certains temples sont si populaires qu'il faut s'attendre faire des queues interminables avant d'entrer et même risquer de se faire piétiner dans un mouvement de foule paniquée.

Et tous ces efforts pour avoir *darshan*, voir la divinité. Car le pèlerin veut voir de ses yeux (ne serait que sur un écran vidéo) l'Image de son dieu. Que, le plus souvent, il ne fera qu'entrevoir, de loin, au fond du Saint des Saints, derrière des voiles de fumées d'encens, enfouie sous les offrandes de fleurs. Et peut-être même qu'il n'en verra rien. Mais cela n'a pas d'importance, puisque ce qui compte c'est qu'il aura déposé son offrande d'argent et de fleurs, que le *pujari* aura posé sur son front la touche de vermillon et dans ses mains le riz consacré, et qu'il rentrera au village, tout chargé d'énergie nouvelle, son karma amélioré.

Alexandra David-Neel explique bien ce qui se passe durant *darshan* : *L'existence réelle ou non de la déité représentée n'a aucune importance, ce qui agit c'est l'accumulation des forces psychiques contenues dans son effigie... Telle idole qui a été adorée depuis des siècles, par des millions de dévots, est maintenant « chargée » d'une somme considérable d'énergie due à la répétition d'innombrables actes de dévotion pendant lesquels la foi, l'imagination, les aspirations, les désirs de ces nombreuses foules de fidèles ont convergé vers l'image du dieu. Ainsi cette image s'est-elle vue douée d'une puissance d'ordre psychique - qui dépasse de beaucoup la pouvoir individuel de chaque fidèle en particulier.*



PHILOSOPHIE DU CRICKET

(voir aussi LAGAAN)

Selon un sociologue « le cricket est un jeu indien que les Anglais ont découvert accidentellement. »

Cependant le cricket est bien arrivé en Inde avec de respectables gentlemen dont c'était le loisir favori. Ces messieurs - qui se voyaient alors comme les maîtres du monde - pensait que ce sport, plus que tous les autres, apporterait ordre et civilisation à un Orient turbulent en lui imposant des règles de jeu précises. Cricket et missionnaires : même fonction civilisatrice !

Ils ne se doutaient pas à quel point ce sport conviendrait au caractère national indien par sa riche complexité, ses possibilités et variations infinies. Car comme la musique classique de l'Inde, il se joue à partir de règles de base sur lesquelles il est possible d'improviser librement...

En outre, un pays où la majorité de la population consulte des astrologues et croit en l'influence capricieuse des planètes, peut apprécier à sa juste valeur un sport dans lequel le passage inopiné d'un nuage, un terrain mal préparé, un rayon de soleil frappant l'œil d'un joueur, peuvent modifier l'issue du match.

Ces incertitudes du jeu font écho à la pensée indienne fataliste qui comprend d'instinct que le cricket est un passe-temps au cours duquel la *Bhagavad Gita* se joue sous l'apparence d'une comédie morale victorienne.

Car enfin un match qui peut durer cinq jours et se terminer par un match nul semble dériver la philosophie indienne qui accepte que dans la vie le voyage soit plus important que la destination.

Et ce qui devait arriver arriva : si l'Empire était un terrain de jeu, alors pour les colonisés, apprendre les règles et essayer de battre les maîtres à leur propre jeu devenait inévitablement l'expression de leur sentiment national. Et, paradoxalement, dans ce pays que divisent les castes, les croyances, les cultures, la couleur de peau et la cuisine, les coutumes et les costumes, le cricket allait devenir le grand rassembleur des populations du sous-continent.

Les messieurs victoriens avaient donc contribué, à l'insu de leur plein gré, à forger l'unité de l'Inde et à amener leur perte du Joyau de la Couronne. Et comment auraient-ils pu imaginer

qu'un jour ils seraient battus à leur propre jeu et qu'un metteur en scène indien serait nommé aux Oscars pour un film (*Lagaan* 2003) racontant la victoire improbable d'une équipe de villageois illettrés et patauds sur leur maîtres coloniaux à la fin du 19ème siècle.



PLANS / GUIDES

(voir *UJJAÏN. NO COUNTRY FOR OLD MEN*)

Ne suivez pas le guide. Voyagez léger sans vous encombrer de ces guides volumineux qui prescrivent Comment arriver ? Où loger ? Où manger ? Comment partir ? La plupart des étrangers en sont munis et en suivent prescriptions et itinéraires à la lettre - comme les fondamentalistes leur Bible. Mais un séjour ainsi balisé et banalisé n'est-ce pas déjà un *voyage organisé* ? Peut-on « faire » l'Inde en un mois ? Est-ce nécessairement des *sites à ne pas manquer* que l'on rapporte les meilleurs souvenirs.

Et que sait-on vraiment de ceux qui ont rédigé ces avis ? D'un *guide* français que j'avais suivi au début, les conseils de prudence, les préjugés petits-bourgeois, les évaluations sommaires et surtout le ton condescendant de quelqu'un à *qui on ne la fait pas*, avaient fini par m'exaspérer.

Je n'appréciais pas non plus ces hébergements *cool* où des compatriotes, contents de se retrouver entre eux se racontaient leurs « aventures », leurs « plans »...

La goutte d'eau fut atteinte à Ujjaïn, ville de pèlerinage truffée de temples curieux, où d'emblée je me sentis bien. Le guide, lui, l'avait trouvée sans intérêt : *Passé ton chemin. Rien à voir*. C'est là que j'ai décidé de jeter mon guide au panier.

Je voyage pour me laisser mener par mon désir et mon plaisir. Où le vent et mon intuition me poussent. Et parfois je me plante, mais cela fait partie du *This is India* ! Comme la lenteur. L'Inde est lente et le voyager plan-plan.

Quant aux plans de ville – quand on en trouve - ils sont dépourvus d'échelle et trop simplifiés. Si, sur un plan, j'estime que je peux marcher jusqu'à l'endroit que je cherche, quand je crois toucher au but, la réalité me détrompe. Si je me renseigne, on me répond que c'est *là-bas* (geste vague) au bout de l'avenue, à x kms. Quand je suis à bout de forces et que mon ticheurte est à tordre, j'ai appris que la plupart des Indiens connaissent mal leur ville, n'aiment pas marcher (sous le cagnard cela se comprend) et évaluent très approximativement les distances. Alors ? *Ask Google Maps* ? Mais pas de réseau...

Mieux vaut donc sauter dans un rickshaw.



POOJA

Mangalore.Ganapathi Temple.

Comme chaque fidèle, je signale mon arrivée en faisant sonner une cloche suspendue au linteau de la porte d'entrée. Coup d'œil aux panneaux qui affichent le prix des rituels et « services » disponibles : *donations* de 5 à 500 roupies. On paie au guichet et le caissier sort le reçu de l'imprimante.

Ce soir un trio de saxophones et une percussion accompagnent la *pooja*. Musique spirituelle jazzy. Beaucoup plus plaisante à l'oreille que la machine à percussion, sorte de boîte à musique qui produit un tintamarre répétitif de sonnailles et tambour.

Dans un angle, un brahmane joue à faire la dinette avec tout un fourbi d'ustensiles rituels disposé autour de lui : des

pots, des plats, des récipients, des tas de fleurs et de poudres de couleur, des noix de coco et des bananes, de l'huile pour les lampes, du *ghee* (beurre clarifié). Tout en marmonnant, il verse, il asperge, il essuie, tronçonne une guirlande, jette des fleurs devant lui, décore l'idole, regarnit une lampe, donne un ordre à son assistant parce qu'il vient de recevoir un appel sur son portable !

De l'eau, du feu, des fleurs, des fumées d'encens, des cloches aussi. Les couleurs, les ors et les argents, les marbres. Les images, les idoles, le désir de les voir au plus près, de les toucher, de leur faire des offrandes... Rien de très différent dans une église. Sinon la croix, des bancs et la gémissement.



PRIORITÉS

*Nous n'avons pas d'eau potable au robinet et vous,
les gens de Delhi, qu'est-ce que vous nous donnez ?*

Des portables.

Est-ce qu'on peut boire un téléphone quand on a soif ?

Aravind Adiga

Il était grand temps : à la suite de ces priorités absolues que sont la possession d'un arsenal atomique, la recherche spatiale, la construction d'automobiles les moins chères du monde (mais invendables), la téléphonie mobile, le Premier Ministre entend enfin relever un immense défi : construire 100 millions de toilettes privées et 500 000 publiques d'ici à 2020.

La campagne sanitaire *Swachh Bharat* !, « Inde propre » est placée sous l'égide de Gandhi et son logo représente les lunettes du Père de la Nation. Souhaitons le succès de cette vaste entreprise qui devrait permettre de n'avoir plus à se pincer le nez et faire semblant de ne rien voir.

Le PM devrait aussi songer à réactiver les campagnes d'instruction civique, car les enfants ont beau apprendre à déclamer des litanies écolo vertueuses, la protection de

l'environnement laisse encore fort à désirer. Contrairement à ce que l'on recommande aux grimpeurs de l'Himalaya, tout ce que les Indiens emportent avec eux - qu'ils fassent une sortie scolaire, un pique-nique en famille, un pèlerinage, dieu sait quoi en dehors de chez eux - ils ne le remportent pas. C'est en toute indifférence qu'ils laissent des traces déplaisantes de leur passage sur le gazon d'un parc, dans un coin de forêt, sur une plage dont d'autres promeneurs, pique-niqueurs auraient aussi bien aimé profiter...

Dans un pays où se côtoient le sublime et l'abject, les parfums et les puanteurs, l'abominable et l'admirable, la réponse indienne à ces contradictions, c'est d'apprendre à s'en accommoder le mieux possible. Trouver le meilleur moyen de vivre avec. La propreté c'est sur et chez soi. Dans les espaces publics on la néglige trop souvent. C'est l'esthétique nationale.



PURI, Orissa

Au cœur de Puri, l'énorme temple de Jagannath (Shiva Maître de l'Univers) attire des foules considérables mais dans ce sanctuaire l'hindouisme y est pur et dur : les non-hindous ne sont pas admis. Heureusement ce fondamentalisme ne pourrait pas l'ambiance de cette ville traditionnelle et attrayante.

Une avenue d'un bon *mile* de long, large comme une esplanade, mène au temple et rassemble l'essentiel de l'activité commerciale de la ville. Entre les temples mineurs, les *dharmshalas* qui accueillent les pèlerins venus des campagnes et les boutiques, les rangées d'échoppes et les étals de fruits et légumes, les parkings sauvages et les vaches en rumination, il reste encore assez de place pour que rickshaws, vélos et véhicules puissent circuler en tous sens sans se gêner ni avoir à klaxonner frénétiquement. Le piéton peut même connaître le

bonheur de flâner sans avoir à faire attention où il met les pieds. Cela repose du chaos d'autres centre-villes.

Dans les ruelles qui entourent le temple, on retrouve l'Inde des petites villes où les paysans, le dhoti remonté entre les jambes, vendent leurs légumes accroupis par terre et les défendent féroce­ment des vaches maraudeuses qui reçoivent de grandes claques sur la croupe parce que tout de même, tout sacré qu'elles soient, faut pas pousser.

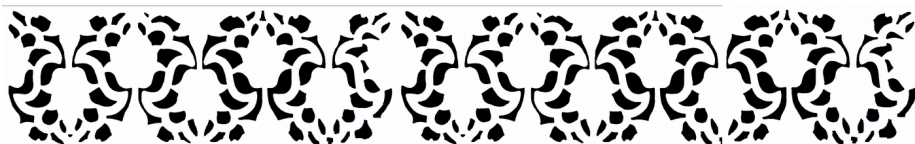
L'Inde des rituels familiers du matin, du brossage de dents sur le pas de sa porte, des offrandes devant le temple du quartier, des prosternations face à une idole imprécise au coin de la rue, des cris des laitiers et des marchands de légumes ambulants, des odeurs de bouse bien préférables à celles des gaz d'échappement.

Mais Puri est aussi une station balnéaire, villégiature de prédilection des Calcuttais qui y débarquent en masse pour se détendre et changer d'air avant les intenables chaleurs d'avril mai.

Dès 17 h, sur les balcons de leurs hôtels du bord de mer, ils prennent le frais. Ou ils pataugent sur le rivage - ils ont peur des vagues et bien peu savent nager - tout habillés, sans que les effets de saris et de pantalons mouillés ne semblent choquer leur pruderie. Ou ils jouent à s'enterrer dans le sable et à se photographier. Enfin il y a ceux qui préfèrent s'asseoir sur une des chaises en location disposées en lignes devant l'horizon et attendre que les vendeurs à la sauvette leur proposent des colliers de perles, des bracelets de corail, des boîtes en coquillages, du thé et des *chats* (snacks) ou des barbes à papa, petits plumeaux roses sous sachet plastique piqués sur une planchette au bout d'un manche, comme les poils d'un balai.

Les plus audacieux peuvent faire un tour à dos de chameau, ce qui ne manquerait pas de faire plaisir à Henri Michaux qui déplorait qu'Honfleur en manquât.





Q

QU'EST-CE QU'ON MANGE ?

(voir *TURISTA*)

... à l'étranger, je me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses.
Montaigne

Comme lui, chaque jour, je me jetais aux tables en formica de restaurants non répertoriés, de gargotes de quartiers populaires...Seuls critères : propreté, lumière, beaucoup de passage, et j'ai eu de bonnes surprises. Et de moins bonnes, forcément.

Manger indien où comment devenir végétarien sans peine. Ce qui ne veut pas dire que l'on va perdre son surpoids pour autant car tout est cuit à l'huile ou frit. Et tous les menus - quand il y en a - se ressemblent. Les premiers jours tout va bien, nouvelles saveurs, nouvelles textures et puis, comme de toutes les bonnes choses, à la longue on se lasse. Des incidents type *Delhi Belly* peuvent survenir et conduire à un rejet total de l'huileux, de l'épicé. Auquel cas il vaut mieux utile son billet retour et se donner les moyens de cuisiner soi-même.

Je ne parlerai donc ici pas gastronomie mais nourritures communes.

En Inde du sud, ce n'est pas la variété qui manque pour petit-déjeuner. Le mot-clé est *idli wada* : petit gâteau de riz moelleux, beignet croustillant façon donut. Ils vont par pair, sont bourratifs et fades et s'accompagnent donc de deux godets de sauces épicées, toujours les mêmes : *chutney et sambar*.

Dosa, une fine crêpe croustillante, servie enroulée sur elle-

même ou dressée en chapeau chinois, fourrée de pommes de terre ou pas, est une alternative. Rien n'empêche de l'accompagner de *curd*, caillé proche du yogourt, si les sauces habituelles indisposent. Mais les Indiens qui, à la table voisine, trempent leurs *puri* - petites galettes soufflées - dans une mijotée de pois chiches, trouveront cela bien étrange.

Si l'on a le bonheur de se voir proposé *puttu*, un rouleau de noix de coco râpée cuit à la vapeur, agrémenté de lait et de tranches de bananes, il faut sauter sur l'occasion de se régaler. Ne pas manquer non plus les *banana fry*, beignets de petites bananes savoureuses.

Si l'on délaisse le *pure vegetarian* pour commander une omelette on risque d'être déçu : jamais baveuse, toujours trop cuite, elle incorporera tomates et oignons. Si l'on veut des œufs sur le plat, spécifier *bull's eyes*, sinon chaque œuf sera servi séparément.

Pour déjeuner, deux valeurs sûres : *thali et dahl*. Le thali est un plateau de métal rond avec cinq ou six godets sur le pourtour contenant un assortiment de curries de légumes, une sauce *sambar*, du yaourt, et au milieu une pelletée de riz coiffée de deux *chapattis*. En complément, piments verts, rondelles d'oignon cru, pickles & chutney, parfois une petite banane. Et on peut demander du rab de légumes et de riz.

On n'ira pas jusqu'à perdre son âme pour un plat de lentilles mais on peut absolument se régaler d'un plat de *dahl*. Conseil pour juger de la qualité d'un restaurant : commencer par tester ce que le chef sait faire de cette modeste légumineuse.

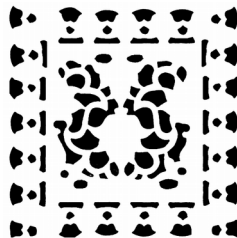
Autre test : la *tomato soup*. Héritée des Britanniques à l'instar du cricket. Elle est de tous les menus et, si elle ne sort pas d'une boîte, on peut apprécier la présence ou non de croûtons, d'une pointe de crème et surtout le goût velouté du fait maison. La plus *yummy* à ma connaissance se déguste un soir frisquet d'automne, à Simla, dans un coin de Scandal Point.

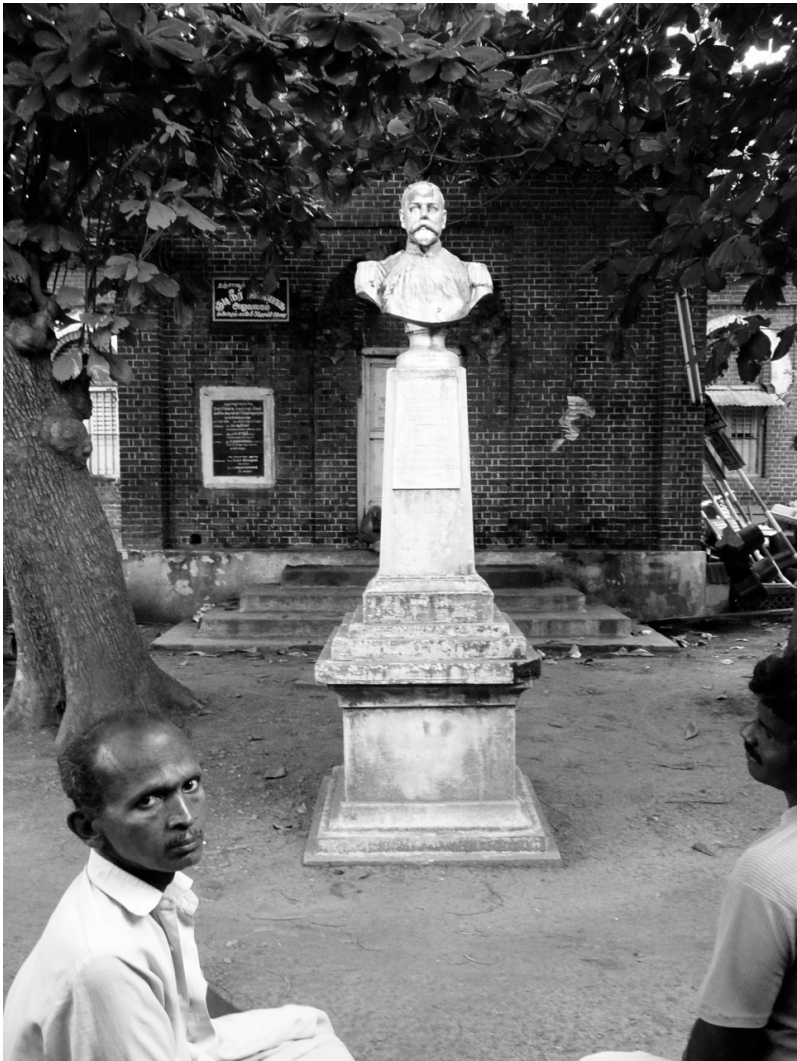
Si l'on n'est ni *pure veg* ni *veg* tout court, le classique de la Côte Malabar est le *fish curry rice*. On est hindou mais on mange du poisson quand même. Du poulet aussi. L'aile ou la

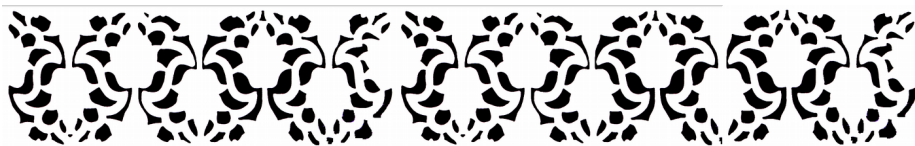
cuisse ? Même pas en rêve. Si le poisson est servi entier, par contre le *chicken* l'est en petits morceaux découpés à la diable au hachoir. L'exiger *boneless*, sans os, sinon gare aux esquilles. De même pour le *chicken 65 (Sixty-Five)*, mariné dans yaourt, épice rouge, frit et garni de rondelles d'oignon. Servi dans les bars, ce snack descend bien accompagné d'une bière Kingfisher blue. Ne pas oublier à la fin d'une commande de toujours bien spécifier *no chillies* à moins d'aimer avoir la bouche en feu, une suée de tous les diables et des brûlures d'estomac.

Et pour apaiser le palais, les fruits : les pastèques de Mysore, les grenades du Karnataka, les bananes du Kerala - dans une foire exposition j'en ai compté jusqu'à 17 variétés - dont les plus petites sont les plus savoureuses. Chikoo, la sapotille aux allures de pomme de terre. Certains sont friands du jacquier et de la papaye, moi pas tellement. Mais les mangues, ah les mangues ! À un ami qui voulait savoir ce qu'est le french kiss, j'ai suggéré de faire comme s'il savourait une mangue. Il a tout de suite compris.

La coutume veut que l'on prenne la nourriture de la main droite (la gauche étant réservée à la phase terminale du processus digestif), du bout des doigts, délicatement. Si l'on demande des couverts, on obtiendra rarement un couteau puisqu'il n'y a rien à découper, seulement des sauces à éponger. Ne pas manifester de surprise en voyant certaines personnes triturer longuement le riz pour mélanger divers ingrédients de leur thali. Ne pas s'étonner non plus de voir l'avant-bras gauche d'un mangeur tenu en l'air, coude sur la table, et la main tenir un portable allumé. Et se souvenir avec l'auteur des Essais que Chaque usage a sa raison.







R

RAJ

(voir *BARABAR CAVES. LAGAAN*)

Un an après les célébrations du 70^{ème} anniversaire de l'indépendance de l'Union indienne (2017), le romancier et ex-diplomate Shashi Tharoor, analysait ce que le *British Raj* avait fait à l'Inde et démontrait que le bilan de l'Empire n'était pas aussi glorieux que voudraient le laisser croire des films et des séries qui glorifient son passé colonial et évoquent avec nostalgie le temps où l'Angleterre dominait le monde.

Dès les premiers temps de la présence britannique, l'Inde fut considérée comme une vache à lait. Les Britanniques ne s'embarquaient pour les Indes que dans le seul but d'y faire rapidement fortune. Mais quel ne dut pas être l'étonnement de ces « migrants » soudain plongés dans une civilisation si riche et si différente de la leur ! Leur sentiment de supériorité en prit un coup quand ils entrèrent en relation avec des princes fastueux, des négociants de produits précieux, des femmes au charme ensorcelant...

Confrontés à une culture à laquelle la plupart ne comprenaient rien, certains cependant ne purent s'empêcher de la trouver digne d'intérêt. Et même fascinante. C'est un fait : *L'Inde a toujours exercé un étrange pouvoir sur ses conquérants. Même dans la défaite, elle les attire, puis, lentement, les séduit, les assimile et les transforme* (William Dalrymple).

L'Inde fascine, l'Inde indianise. Les colonisateurs, loin de leur petit royaume brumeux, voient leur horizon et leurs

perspectives d'avenir s'élargir démesurément : possibilités de trafics en tous genres, qualité de vie supérieure (en dépit de la chaleur). Au contact des richesses d'une civilisation millénaire, écrivains, linguistes, savants, artistes... découvrent de nouveaux champs d'études. Des militaires, pour s'enrichir plus rapidement, se mettent au service des princes locaux comme mercenaires. Les excentriques « se lâchent », adoptent un mode de vie à l'indienne et certains vont même jusqu'à se convertir à l'Islam pour épouser la princesse de leur cœur. De ce métissage naîtra la communauté des Anglo-Indians...

Ces *Moghols blancs* réalisent aussi que les Indiens des castes supérieures, bien que leur peau soit foncée, ne sont pas des « sauvages ». Qu'il y a parmi eux des personnes courtoises et raffinées, des personnalités fortes et cultivées et que *faire la connaissance d'un Indien donne du plaisir à rencontrer une personne en tant que personne (V.S.Naipaul)*. Et qu'ils partagent avec eux le goût des uniformes, du décorum, des parades militaires, des courses de chevaux, des banquets et des grosses moustaches. Sans omettre le mépris des classes inférieures. En somme rien n'empêchait qu'ils ne deviennent amis, ou du moins complices.

Mais, en 1857, cette relative entente se brise. Les Cipayes, soldats indiens employés dans les forces britanniques, se révoltent. Delhi est pillé, des Anglais sont massacrés. La riposte est brutale. Changement radical d'ambiance. L'Angleterre victorienne humiliée expédie missionnaires et les juristes pour imposer au Joyau de la Couronne des lois répressives. L'hypocrisie, ce travers si anglais*, va s'ajouter à la brutalité pour justifier le dépouillement de l'Inde : *Quand nous (les Britanniques) tuons des gens, nous nous sentons obligés de prétendre que c'est pour une cause plus haute. Une vertu prétendue...*(Amitav Gosh).

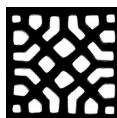
* G.B. Shaw observait déjà que quand un Anglais veut quelque chose, il n'admet jamais publiquement qu'il la veut; il préfère exprimer son désir sous la forme d'une vive conviction qu'il est de son devoir moral et religieux de soumettre ceux qui possèdent la chose qu'il veut.

Les Indiens sont désormais considérés comme des *wogs* (personne à la peau sombre) qu'il faut civiliser et christianiser. Et taxer à outrance. Plus question d'entente, encore moins d'amitié : un gentleman indien occidentalisé ne parviendra jamais à être admis au club de ses « maîtres ». C'est que qu'expriment les dernières lignes de *La Route des Indes* :

- Pourquoi ne pouvons-nous pas être amis ?

... Rien ne le voulait et tous disaient de leurs cent voix : « Non pas encore ! », et le ciel disait « Non pas ici ! ».

Lorsque les Britanniques se retirent du sous-continent la part de l'Inde dans l'économie mondiale qui, début du 18^{ème} siècle, était aussi importante que celle de l'Europe occidentale, cette part est devenue insignifiante. Le Raj avait systématiquement détruit les florissantes industries manufacturières indiennes au profit des siennes et tant pressuré sa colonie qu'elle était devenue la plus grande source de ses revenus. On peut donc dire que les Indiens avaient littéralement payé pour le privilège d'être conquis par les Britanniques.



RENCONTRES

(voir TOURISTES. VARANASI. SOIRÉE ENTRE GENTLEMEN. TRAINS 3. VIPASSANA JOUR 10)

Retrouvé Bénarès avec joie : tellement plus vivante, plus dynamique, plus stimulante que Katmandu. On s'y prépare à célébrer *Holi*, la fête des couleurs et aux carrefours, branchages et vieux meubles s'amoncellent en prévision de feux de joie. On vend des poudres multicolores et des fusils à eau importés de Chine, ces derniers ressemblant, pour la forme et le fonctionnement, aux seringues à clystères des médecins de Molière.

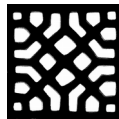
Au restaurant tout de marbre rose de l'Hôtel Buddha, je fais la connaissance d'Alcira, Argentine septuagénaire, bouddhiste de fraîche date et de Vadim, un Russe qui a dix lustres de moins qu'elle. À eux deux ils n'ont pas 100 mots d'anglais, ce qui ne les empêche pas d'être ravis de leur voyage, elle sur les pas de Bouddha, lui à l'aventure. Et des aventures Vadim en a à raconter car sa tignasse mi-rasta mi-saddhu, son regard rêveur, sa haute taille et sa peau très blanche font briller les yeux des filles comme ceux des garçons.

Dans la soirée, pendant qu'Alcira se repose de sa visite de Sarnath, Vadim voudrait faire un tour. Je l'emmène voir les *must*, mais aussi la *Government Bhang Shop* car bien sûr il est amateur -, et l'échoppe où se dégustent des crêpes à la banane et au miel. Arrivés au carrefour de Godowlia, il me dit brusquement au revoir et s'enfonce dans la foule.

Le lendemain soir, Vadim veut me voir. C'est urgent, précise le réceptionniste. Le jeune homme est catastrophé, ses explications sont confuses, j'ai le pressentiment qu'il veut me taper. Mais peu à peu des mots j'arrive à relier Western Union, code à 10 chiffres, bureau introuvable, la journée passée à chercher. Ce code, tu l'as ? Oui, sur un bout de papier. Le réceptionniste très compréhensif passe deux coups de fil et obtient de son collègue dans la Ville Nouvelle de rouvrir son bureau.

Course en rickshaw jusqu'au *Cantonment* où je n'avais jamais mis les pieds. Bureau trouvé, accueil aimable, un clic de souris et 4000 roupies passent dans la poche de Vadim. Reconnaisant, il m'invite à dîner. Je lui fais remarquer que la veille, avec moi, il avait changé 150\$. Déjà partis ? Geste évasif : Tu sais ça va ça vient.

Ou ça part en fumette. Heureuse insouciance.



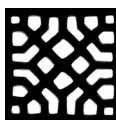
RICKSHAW

(voir *VARANASI*)

Varanasi a gardé de l'ancien temps toute une caste de *rickshaw-wallahs* qui emplissent les rues du cliquetis cristallin de leurs sonnettes à roulette. Ils sont encore le moyen de locomotion préféré des Varanasiens qui du haut de ce perchoir dominant le spectacle de la rue, font du lèche-vitrine et subissent un peu moins les gaz et la poussière que dans un *tuktuk* d'où on ne voit rien et qui coûte plus cher.

Pourtant les clients de ces forçats de la pédale ne les traitent pas bien : ils mégotent sur le prix de la course, s'entassent parfois à trois sur l'étroite banquette, affectent de ne rien voir des efforts insensés que font les wallahs pour mettre en branle leur engin ou le pousser dans des montées.

Les *wallahs* sont de basse caste mais ils ont leur fierté professionnelle et si, d'aventure, la rue est dégagée, ils poussent une pointe de vitesse. Mais cet effort est vite brisé : une vache en travers de la rue, une auto qui déboule sans considération de priorité, et tout est à refaire. Redémarrer la bécane, se déhancher sur les pédales, les reins cassés, les mollets noués. S'éponger le visage d'un rapide coup de serviette. Quelle galère ! Mais ils ont roulé. Prouvé qu'il y avait encore du ressort en eux. Et si vous ajoutez 5 roupies au prix convenu, ils vous adresseront un *anjali* souriant : les mains jointes appuyées sur le front, le billet entre les doigts, dodelinement de la tête. Cinq roupies, trois fois rien ce billet épuisé d'absorber la fatigue et la sueur des millions de mains par lesquelles il est passé, trois fois rien, mais pour eux, beaucoup.





S

SCIENCES OCCULTES

(voir *CASTES. DIVINATION. MARIAGES*)

À la lecture des annonces matrimoniales dans le journal du dimanche, j'avais été souvent intrigué par le sigle final : *required with BHP...ou Send B/H.*

Décryptage : B pour Biodata (données biographiques), H pour Horoscope, P pour photo. Car pas de mariage sans auparavant vérifier la compatibilité astrologique des futurs époux. Ce qui se règle par une consultation chez le spécialiste. Ou par l'envoi des dates de naissance sur un site dédié, aucune proximité physique n'étant nécessaire entre l'astrologue et son client.

L'astrologie est le langage du destin : pas de décisions d'importance qui ne doivent se prendre, de grandes étapes de la vie à franchir, sans consulter auparavant un astrologue. Car lui seul possède les connaissances et les diplômes nécessaires pour mettre en rapport un consultant avec l'Ordre du Monde.

Au contraire de la pensée occidentale qui a rejeté l'astrologie au rang de croyance aberrante, superstition, en Inde elle s'intègre complètement à la vie sociale. Elle est considérée comme une science fiable : rares sont les Indiens qui contestent que l'impact des planètes, leur influence positive ou néfaste, puissent être calculés et évalués de façon objective.

Cette science s'étudie à l'Université de Bénarès. Le cursus comprend l'astronomie, l'étude des horoscopes, almanachs, moments *auspicious*; la lecture des présages, chiromancie, oniromancie, la science des sites et des bâtiments; des notions

de gemmologie, numérologie...

À l'issue de quatre ans d'études, l'étudiant ès *pensée magique* muni de sa Maîtrise peut faire profession d'astrologue et faire commerce de son savoir.

Pour qui a une vision globalisante de l'ordre du monde, croit que tout est dans tout, que le physique, le physiologique, le psychique s'interpénètrent, que les divers aspects de la vie sociale forme un ensemble solidaire dont les diverses parties ne peuvent se comprendre que par le tout qui leur donne leur signification, consulter un astrologue est une assurance contre le risque de prendre la mauvaise décision.

Illustration :

Février 2011. L'Association Rationaliste Indienne du Karnataka a été choquée d'apprendre que le *Chief Ministre* de pratique des « salutations au soleil », nu, dans le but de se protéger des forces du mal. Les rationalistes ont demandé à avoir des preuves de l'efficacité de telles pratiques : *Nous constatons avec regret que le Ministre devient chaque jour plus superstitieux*. Comme il aurait gagné sa position au moyen de pouvoirs occultes, il accuse maintenant d'autres personnes d'utiliser les mêmes moyens pour prendre sa place. *Cette obsession a atteint un tel niveau que le ministre redoute désormais les jours de nouvelle lune*.

Mais nous autres Occidentaux rationalistes qui avons repoussé la pensée magique, les sciences occultes dans les oubliettes de l'obscurantisme, ne nous arrive-t-il d'y avoir recours en pensant qu'elles détiennent peut-être, sait-on jamais, une part de vérité ?



SHOOTING

(voir *BOLLYWOOD. CINÉMA*)

Vous rêviez de faire du cinéma sans avoir jamais osé vous présenter à un casting ? Un séjour en Inde peut vous permettre de réaliser votre rêve car il n'est pas rare qu'un metteur en scène recrute au pied levé des touristes comme figurants quand son scénario requiert la présence de *Blancs*.

C'est ainsi que j'ai été engagé par un metteur en scène qui avait besoin d'un visage pâle pour incarner un certain Colonel *Whatshisname* qui, vers la fin du XIX^{ème} siècle, au cours de son exploration des Ghâts Occidentaux, découvre du haut d'une colline une vallée verdoyante au vu de laquelle il décide d'y établir sa future plantation de thé. Toutes conditions favorables réunies, c'est décidé, il arrête ses recherches, descend de cheval, se fume une pipe en contemplant d'un air satisfait le panorama de sa future propriété.

Je n'ai pas vraiment le type british mais un peu de maquillage, des rouflaquettes postiches, un pantalon kaki très large, des rangers trop grands, une veste noire et un casque colonial m'aideraient à entrer dans la peau du gentleman explorateur - et un air vaguement chaplinesque.

Devenu Colonel, on me demanda pendant le couple d'heures que durèrent les prises de vue - entre lesquelles le maquilleur et le ravitailleur venaient me rafraîchir - de balayer d'un regard extasié un très beau paysage de montagnes sur lequel le soleil se levait, tout en tenant fermement votre cheval par la bride et en exprimant, par la gravité de mon expression, que j'avais la ferme intention de l'économie de modifier radicalement l'économie de la région. C'était un rôle de composition.

À la fin du tournage, on me ramena à mon hôtel et me remit mon cachet : quatre mille roupies, soit 40€. Ce docu fiction de 30 minutes servirait de présentation de la région aux visiteurs du musée du thé de Munnar. Dès que l'occasion s'est présentée, j'ai voulu voir mes débuts au cinéma. Déception : j'apparais à

peine trente secondes au tout début, gravissant avec mon cheval un sentier ombragé puis contemplant le paysage, pipe au bec, de profil trois-quarts, méconnaissable.



SLEEPER

(à suivre dans *CLINIQUE*)

Si l'on doit passer la nuit dans un autocar, il peut sembler judicieux de choisir l'option *sleeper* - couchettes - de préférence à une place assise. Mais en fait c'est un mauvais plan. Car c'est sans compter sur 1) l'état de la route et 2) l'entretien du bus.

Les routes étant ce qu'elles sont, plus on est haut perché allongé, plus les aléas de la chaussée se répercutent dans le corps. Donc, chaque nid de poule, chaque virage, chaque portion de route en travaux - les premiers nombreux, les derniers interminables - vont garantir une nuit plus qu'agitée. Ce qui n'est rien en comparaison des *speed breakers* - ralentisseurs - dont les ondulations barrent l'entrée et la sortie de la moindre agglomération. On comprend alors pourquoi les Mexicains les appellent des *vibradores*.

Au cours de la nuit, j'ai commencé à trouver les moustiques particulièrement voraces. Même *Odomos*, le répulsif local, tartiné abondamment, ne les dissuadait pas. Par contre, si je laissais entrer la lumière du couloir, leur attaque cessait. J'étais donc couché sur un repaire de punaises particulièrement friandes de mon sang exotique ! Voilà qui manquait à ma collection entomologique !

Leur festin a duré jusqu'au bout de la nuit, qu'il a bien fallu que j'endure en toute équanimité comme diraient les bouddhistes. Dommage que je ne me sois pas rappelé à temps la parole du Maître zen : « Si des bêtes dangereuses s'approchent, ordonne-leur de s'enfuir ».

À l'arrivée à Mangalore, mon dos en éruption brûlait d'enfer. Heureusement, un pharmacien, effaré par la vue des dégâts, m'a indiqué une clinique proche.



SLUM DOG MILLIONAIRE

(voir *BOLLYWOOD. CASTES. CINÉMA. MISÈRE. SLUMMING*)

Du roman de Vikas Swarup la quatrième de couverture de l'édition 10/18 résume ainsi le *pitch*:

Quand le jeune Ram Mohammad Thomas devient le grand vainqueur de « Qui veut gagner des milliards de roupies? », la production soupçonne immédiatement une tricherie. Comment un serveur de 18 ans, pauvre et inculte, serait-il assez malin pour répondre à 13 questions pernicieuses? Accusé d'escroquerie, sommé de s'expliquer, Thomas replonge alors dans l'histoire de sa vie...Car ces réponses, il ne les a pas apprises dans les livres, mais au hasard de ses aventures mouvementées! Du prêtre louche qui laisse volontiers venir à lui les petits enfants à la capricieuse diva de Bollywood, des jeunes mendiants des bidonvilles de Bombay aux touristes fortunés du Taj Mahal, au fil de ses rencontres, le jeune homme va apprendre que la fortune sourit aux audacieux...

Adapté au cinéma par le metteur en scène anglais Ruddy Doyle, sous le titre *Slumdog Millionaire*, le film a connu un succès international et récolté 8 Oscars. Pour plaire à un large public, il avait les bons ingrédients : un jeu télévisé populaire, un conte de fées à la Bollywood - *poor boy becomes rich and gets girl* - assorti d'un happy end chanté et dansé et une exploration, à la Ken Loach, des aspects les moins reluisants et les plus violents de la société indienne actuelle auxquels le public occidental s'attendait.

En Inde le film a fait parler de lui, mais malgré tout le buzz,

il n'a pas fait un tabac dans le grand public qui en général ne va pas au cinéma pour se faire jeter au visage les réalités sordides de son quotidien. La critique dénonça la mauvaise image que ce film donnait du pays : celle d'une société où il ne fait pas bon vivre : cruelle, violente, corrompue, injuste et pauvre. De quoi se mêlait ce réalisateur étranger ?

Si la salle de Bangalore où j'ai vu le film était loin d'être comble, le public de jeunes urbains vibrait et applaudissait à la scène où le gamin, *chien de bidonville*, enfermé dans une latrine, décide de plonger dans la fosse à merde pour obtenir à tout prix un autographe de son acteur préféré. Ils se reconnaissent dans ce jeune homme qui avait su tirer profit des situations épouvantables qu'il avait connues pour déjouer les machinations, gagner le jeu et le cœur de sa belle. Le film leur disait qu'avec détermination, énergie et un peu de chance, ils pourraient *s'en sortir*.



SLUMMING

(voir *MISÈRE.TOURISTES*)

Certains touristes auraient l'impression de n'avoir pas « fait » l'Inde s'ils n'en rapportaient des images du Taj Mahal et d'un bidonville. *Splendeur et Misère de l'Inde d'aujourd'hui*, c'est ainsi qu'ils imaginent déjà intituler leur vidéo ou leur album.

Avant de s'aventurer dans les bas-fonds, ils auraient pris la précaution de se munir de stylos à bille premier prix et de menue monnaie pour se dédouaner auprès des pauvres gamins qui ne manqueraient pas de les harceler. C'est le prix à payer pour satisfaire leur curiosité louche et faire leurs images.

Bien entendu les meilleures prises de vue se feraient de préférence à Calcutta qui a la réputation bien établie d'offrir ce qu'il y a de pire en la matière. Et aussi parce que Kolkata rime avec Mother Teresa, sur la tombe de laquelle, après leur

plongée dans le *slum*, ces bonnes âmes iraient se recueillir pour apaiser leur âme troublée. Les Anglo-Saxons ont un mot pour ce voyeurisme de la pauvreté : *slumming*.

Sur la question des *slums*, Sanjeev Sanyal, un jeune économiste et environnementaliste indien, présente un point de vue différent.

Il rappelle d'abord que New York et Londres au 19^e et au début du 20^e siècle, Paris dans les années 60-70 ont eu leurs bidonvilles et que la situation est similaire en Inde où aujourd'hui le déplacement des campagnes vers les villes est massif.

Il soutient que les migrants ne voient pas leur existence dans le bidonville comme statique et irrémédiablement misérable, qu'ils débordent d'énergie et d'esprit d'entreprise et qu'ils voient leur *slum* comme un lieu de transit vers l'économie urbaine moderne, pas comme une destination finale. Ce qui ne veut pas dire que tout va pour le mieux dans le meilleurs des mondes et que les migrants n'ont pas besoin d'aide dans leur apprentissage de la ville à laquelle ils fournissent la main-d'œuvre dont elle a besoin...

Selon lui les bidonvilles ne seraient pas une faillite urbaine à déplorer, ni des lieux de désespérance irrémédiable tels que représentés dans *Slumdog Millionaire*.

Mais encore moins des lieux à visiter par curiosité malsaine.



SOIE

(suite de GHATS)

Saris, étoles, foulard, brocarts, soies sauvages, crêpes nuageux, mousselines aériennes, chatoient, ruissent, s'amoncellent autour de moi, ondoient en flots ininterrompus, caressent mes genoux et mes mains, s'enroulent autour de mes

épaules. Me submergent...

Du premier coup d'œil, ce marchand a su que je serai le client parfait : celui qui n'y connaît absolument rien en ces matières somptueuses, mais est tout près à céder à leur séduction.

Mon rabatteur ne s'y était pas trompé non plus, qui m'avait racolé – quasiment dragué – sur Dashashvamedh Ghât et invité à venir prendre le thé chez lui. Sautant sur l'occasion d'entrer dans une maison de la vieille ville, je lui avais emboîté le pas à travers un dédale de ruelles et m'étais retrouvé dans une grande salle vide et blanche dont le sol était recouvert d'un tatami.

Au bout un assez long moment, le jeune homme, escorté d'un vieux monsieur qui portait une boîte en bois sous le bras, était apparu avec un verre de thé. Le jeune homme est ressorti mais le vieil homme est allé s'accroupir dans un angle de la pièce. De la boîte déposée devant lui il a tiré des objets qu'il a disposés sur le rabattant. Puis le jeune homme est revenu et a entrepris d'ouvrir les placards qui garnissaient entièrement la pièce. En voyant leur contenu j'ai commencé à comprendre que je m'étais fait piéger...

Le marchand s'y entend à flatter ma vanité : il s'adresse à moi comme à un riche étranger aux pieds duquel l'Orient déploie ses fastueux trésors. Son commis, sans discontinuer, déroule machinalement des mètres et des mètres de tissus que le marchand, à la volée, envoie cascader dans ma direction. Un rafraîchissement glacé remplace la *cupotee* et tandis que je sirote, le marchand s'étonne que Bénarès attire tant les étrangers : C'est tellement sale, ici... Et vous venez d'où ? *Ah Pariss !* Il connaît. Pour preuve il me montre des factures de grandes maisons de couture. Puis il se fait plus pressant : Vous avez des amis, de la famille, des cadeaux à faire. Regardez ça. Qu'est-ce que vous en pensez ? Et il lance en l'air une écharpe de mousseline qui se déploie comme une vapeur et retombe mollement sur mes genoux.

Comment résister à tant de tentations ! Alors bon, je me

lance à faire des choix, me hasarde à demander un prix... Le marchand, doucereux : Prenez votre temps. N'achetez que ce qui vous plaît. Vous n'êtes pas obligé. Puis vient imperceptiblement le moment de mettre le point sur le « i » de *roupées* et pour la calculatrice du vieux caissier d'entrer en action.

Je sais qu'il faudrait marchander vigoureusement, tenir bon, mais je me sens si bien dans le rôle du personnage princier qu'il me fait jouer que je n'ai ni la patience ni l'envie de le faire. Quitte à être grand seigneur, soyons-le à fond ! Je paie donc roupies sur l'ongle à la satisfaction évidente de tout le monde : Revenez demain. Je vous montrerai d'autres choses. Et cette fois je vous ferai un bon prix. Pas un prix pour touristes.



Comme vous voyez, j'ai plein d'autre *silik* dans ma *shof*.



SOIRÉE ENTRE GENTLEMEN

(voir *RENCONTRES*)

Hier mes hôtes ont reçu un ami du Kerala qui vient d'épouser une jeune diplômée du Pendjab avec laquelle il communique en anglais et *hinglish*. Mariage non conventionnel puisqu'ils se sont rencontrés sur Internet et ont communiqué par e-mails, sans se voir jamais, pendant 5 ans, avant de se décider à franchir le pas. D'un commun accord ils ont refusé la dispendieuse cérémonie traditionnelle, ce que les parents de l'épousée n'ont pas apprécié, bien qu'ils aient fait l'économie d'une dot. Les temps changent.

Anil, l'heureux époux, a 59 ans. Massif, jovial, intensément causant, il fume cigarette sur cigarette et fait du diabète. Il dit passer 12 heures par jour devant l'écran de son ordinateur, dont 5 à boursicoter avec succès en surfant sur la Nouvelle Économie Libérale dont il ne se lasse pas de vanter les mérites.

Sa femme a bien 20 ans de moins que lui, forte taille, traits un peu lourds mais un beau sourire et un Doctorat de Sciences de l'Éducation qui lui assure des revenus enviabes. Réservée, elle semble se prêter de bonne grâce au désir de son mari de la présenter à tous ses amis kéralais dont il a entrepris de faire la tournée.

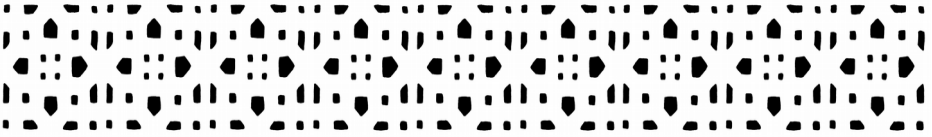
Mais elle ne se joindra pas aux messieurs pendant le dîner ni même l'après-dîner que nous passerons, entre gentlemen, sur la terrasse, devant une bouteille de rhum indien coupé de soda à ras bord des grands verres. Tout en sirotant leur *long drink* et en fumant, ces messieurs qui ont tout deux été ingénieurs pendant de longues années dans les Émirats, refont le Tiers-Monde en cette langue si particulière, chamboulée par le *malayalam*. Ceci avec la délicate intention que je puisse me joindre à leur conversation dont je comprends à peu près 60%.

À l'issue de cette longue soirée - que mon hôte écourte, soit qu'il ait parfois oublié d'ajouter du soda à son rhum, soit qu'il trouve le débit ininterrompu de son ami saoulant, soit la conjugaison des deux facteurs - je sais à peu près tout ce qu'il faut savoir sur la politique indienne, les ravages de la

corruption, l'astrologie, les jours bénéfiques et les lignées matrilinéaires au Kerala.

Domage que le lendemain matin, ma mémoire refuse de me restituer tout ce savoir précieux.





T

THEYYAM

(à suivre : *TAMBOURS*)

Le voilà. Il fait peur. Il est tout rouge.

Surnaturel. Effrayant. Fabuleux. Monstrueux comme un démon. Beau comme un dieu. Il vient des Autres Mondes se manifester parmi nous.

On dirait que ses yeux, du fond de leurs cernes noirs, lui sortent de la tête.

Il porte un casque si volumineux, si haut, chargé de tant d'ornements qu'on dirait qu'il ne peut plus bouger. Et pourtant il trépigne et on entend les sonnailles attachées à ses chevilles. Il tourne sur lui-même. C'est sa danse.

Il virevolte autour d'une marmite qui chauffe sous le feu. Tout à coup il se précipite dans la foule. On crie, on recule, on a peur. Parfois il fait semblant de s'échapper et une meute d'enfants se précipite à sa poursuite et le ramène. Tout ça pour rire bien sûr.

Maintenant il plonge sa main dans la marmite bouillante. On s'exclame, il va se brûler ! Mais non : une à une, il en retire des boulettes de riz et de pois chiches et va les déposer devant les 9 endroits du temple consacrés à la Déesse.

Alors femmes et enfants se jettent sur lui pour la distribution du restant des boulettes. Comme ils sont contents ceux qui ont reçu de la main du danseur le don du *prasad* brûlant que l'on se partage en famille et avale à petites bouchées. Tout cela très bon enfant.

...

Le danseur en sueur va s'asseoir à l'écart. Il souffle, mais on ne lui laisse pas le temps de reprendre haleine : il est possédé par les dieux, ils vont parler par sa voix, on attend leur oracle. Des femmes s'approchent de lui l'une après l'autre, lui chuchotent quelques mots à l'oreille. Il répond par des paroles très simples, du genre Sois une bonne épouse, Apporte du bonheur dans ta maison, Veille sur tes enfants...

De temps en temps il roule des yeux terribles et pousse une sorte de râle - *ha-ha-ha* - du fond de la gorge.. Cet « intermittent du spectacle » que les autorités du temple ont fait venir de l'extérieur et rémunèrent chichement pour sa prestation se moque-t-il du rôle qu'on lui fait jouer ? Expire-t-il d'épuisement à la fin de sa performance sous ce costume étouffant ? Ou exprime-t-il sa satisfaction, lui qui dans la vie ordinaire est sans doute peu considéré, d'avoir, le temps d'une représentation, été vénéré comme un dieu ?



TAMBOURS

(suite de *THEYYAM*)

La danse terminée, la foule se détourne du temple pour assister à une parade foraine: dans les flonflons d'une fanfare tonitruante se succèdent la Danse des Paons, les caracolades de deux cavaliers à grosses bacchantes, les virevoltes de deux géants de carnaval raides comme des balais, un duo comique de travestis et le défilé de gros champignons piqués de bouquets de fleurs couleur plastique.

Pendant ce temps, les joueurs de *chenda* - volumineux tambour suspendu à l'épaule gauche - qui ont rythmé la danse du masque, continuent de faire rouler leurs baguettes courbes. Visiblement pour le plaisir. Avec des accès de frénésie. Comme s'ils rivalisaient entre eux de vigueur et d'endurance. Une

battle en somme.

Si tout l'accoutrement des danseurs, leur jupons ballonnés, leur maquillage en font des entités au sexe indéterminé, les joueurs de tambour, eux, sont la part virile de la fête. Jeunes pour la plupart, vigoureux, le dos évasé perlé de transpiration, un dhoti blanc pour tout vêtement, tendus dans l'effort, perdus dans leur transe, grisés par le volume sonore qu'ils produisent, ils sont le nerf de la fête.

Par groupe de 7, accompagnés de cymbales de bronze et parfois d'un *shennai*, le visage grave et attentif, les tambourinaires donnent au *theyyam* sa pulsation qui monte parfois jusqu'à la frénésie quand le chef du groupe en donne le signal. Ils se penchent alors sur leur instrument et accélèrent le mouvement des baguettes et doigts jusqu'à obtenir un grondement de tonnerre qui prend au ventre.

Les amateurs de ces explosions d'énergie assourdissantes s'approchent au plus près des *chennas* dans ces moments-là. Les Indiens comme leurs dieux aiment le fracas.



TEMPLE FESTIVAL

(voir *THEYYAM*)

Ernaculam

L'enceinte du Shiva Temple est constellée de guirlandes électriques multicolores qui se reflètent dans les ribambelles en papier d'aluminium qui pavoisent les rues adjacentes. À l'entrée un panneau interdit de ramasser le crottin des éléphants (*Holy Shit ?*), qui, en attendant la procession, décortiquent placidement des feuilles et des troncs de bananiers.

Dans l'enceinte une foule dense circule lentement, comme dans une foire exposition, le long de stands où un étal de jouets

côteie celui d'une banque, un vendeur de barbes à papa celui de filtres à eau, des livres de spiritualité, des casseroles à induction.

Avant d'entrer dans le temple, il faut confier sandales et sac à la garde d'une vieille dame pour 5 roupies, se draper d'un *dhoti* blanc et franchir le seuil du pied droit.

La foule m'entraîne vers l'endroit d'où vient la musique, dans une assemblée de gens assis par terre, serrés les uns contre les autres, attentifs, immobiles sinon pour battre la mesure du dos de la main sur leur genou. Ils écoutent avec ferveur le violoniste accroupi sur le devant de la scène, que sept instrumentistes accompagnent dont un joueur de guimbarde. Est-ce la voix de la divinité du lieu que cette foule écoute religieusement ? Ou seulement l'interprète virtuose d'un raga dont chaque variation improvisée soulève des applaudissements. Mais, à la fin du concert, personne ne tape dans ses mains.

Le monsieur à qui je demandes le nom du violoniste me sourit et, sans dire un mot, prend mon crayon et mon carnet, hésite avant d'écrire *voline Kunnamkudi Srinivasa Iyer*. Puis il accompagne un dernier sourire du familier dodelinement pendulaire de la tête.

Après le concert, les éléphants caparaçonnés et leurs *mahouts*, les éventails ronds, les chasse-mouches, les ombrelles - attributs royaux - entrent en action, accompagnés des tambours et des buccins à la romaine. Les oreilles en prennent un coup. Mais le plus fort reste à venir : mille et un pétards disposées en longues rangées explosent les uns après les autres. Suivis d'un feu d'artifice à tout casser.



TIMBRES POSTE

Saison des vœux de fin d'année. Faire signe aux amis. Trouver des cartes simples de caractère indien parmi les extravagantes cartes de vœux dépliantes qui font fureur n'est pas facile. Écumer le souk des papetiers pendant toute une matinée. Enfin trouvées, les écrire et adresser puis partir à la recherche de scotch car les enveloppes ne sont pas gommées. Mais où trouver des timbres qui sortent de l'ordinaire ? Au bureau philatélique. Au bout d'un dédale de couloirs.

La préposée avait de quoi faire mon bonheur mais – chose courante - elle n'avait pas de monnaie. Ressortir pour aller en faire. Entreprise malaisée à partir d'un billet de mille roupies : il circule tant de fausse monnaie. Presque au bout de mes peines, il ne me reste plus qu'à lécher le verso d'une vingtaine de rectangles de papier et à poster le tout. Mais deux lettres restent à affranchir. Retour au guichet, achat de deux timbres, ordinaires cette fois, que je m'apprête à enduire de salive quand la préposée, d'un geste, m'indique une table au fond de la salle et me dit : *Glue is there*. La colle est là-bas.

Dans un godet croupit une pâte blanchâtre visqueuse, à appliquer avec le doigt . Consterné je réalise que les timbres ne sont pas plus gommés que les enveloppes et donc que le courrier que je viens de poster risque de finir au rebut par manque d'affranchissement. Certes, la *Bhagavad-Gita* nous enseigne que nous devons agir selon notre conscience sans espérer profiter du fruit de nos actions. Cependant je n'aurais pas trouvé désagréable que mes vœux parviennent à ceux à qui je les destinais.

Quelques jours plus tard, je perds mon sang-froid : expédier trois grandes enveloppes, c'est beaucoup à la fois pour un employé à énergie basse et lunettes inadaptées. La pesée faite, le barème consulté, le montant des affranchissements tapé sur une calculatrice aux piles faiblardes, l'employé se déclare *Sorry* : il n'a que des timbres à 20 roupies à me proposer. Et je vais me retrouver à tapisser le verso de mes enveloppes de

tablettes de timbres qu'il faudra bien sûr encoller. Le vase déborde quand l'employé se lève péniblement pour aller faire de la monnaie sur mon billet...

Derrière moi, on s'était fort impatienté. On s'était collé à moi, on avait tendu bras et mains par-dessus mes épaules. On avait glissé des courriers dans le guichet pour attirer l'attention de l'employé. On râlait. Alors, excédé, au risque de passer pour un arrogant étranger, j'ai sorti le mot « queue », *Q in english*, et montré ma chemise trempée pour leur signifier : N'en rajoutez pas !



TRAINS 1

Un peu d'histoire :

Les colonisateurs britanniques entreprirent de construire un réseau de chemin de fer dans le seul but d'exploiter au maximum les richesses du pays et d'en assurer le contrôle militaire. Ils n'imaginaient certainement pas qu'en transformant radicalement l'économie et le paysage du pays, ils contribueraient à l'unifier. Le train rapprochait les grandes métropoles, des populations de langue différente, des États très éloignés... *Les Indes* devenues l'Inde tout court roulait vers son indépendance. Gandhi était un grand marcheur mais il se déplaça beaucoup par le train.

Quelques chiffres :

65 000 km de réseau (3e du monde après USA et Chine). 7500 gares. 17000 trains - du *Maharaja Express* au teuf-teuf local. 23 millions d'usagers par jour. 1,4 million d'employés. 10 Classes - de la Première A/C (climatisée) à la *General* où l'on s'entasse sur des banquettes en bois et même dans les porte-bagages.

Indian Railways (IR) pourrait entrer dans *Le Guinness des Records* pour la modicité de ses tarifs et la lenteur de ses trains. Autrement dit on en a pour son argent : c'est pas cher et ça dure longtemps. Sans compter les retards, arrêts prolongés, travaux... on va de Calcutta à Bombay en 30 heures, et d'*Amritsar* au nord à *Cape Cormorin* tout au sud en 3 jours complets. Mais on peut se ravitailler en chemin.



TRAINS 2

Le Grand Bazar Des Chemins De Fer. Paul Theroux, pour son récit de voyage à travers le sous-continent, a trouvé le titre approprié car, dans les années 70 - qui sont celles où je commençais à voyager en Inde - prendre le train, faire une réservation, trouver son compartiment, y accéder... était tout un bazar.

J'ai des souvenirs de queues compactes aux guichets, de resquilleurs effrontés, d'employés inscrivant à la main les réservations sur de grands registres jaunis, du guichet réservé aux touristes mais qui n'était jamais ouvert. Les halls et les quais submergés de groupes assis en rond pour manger, de dormeurs enroulés de la tête aux pieds dans une couverture, qu'il fallait enjamber. De rares néons glauques aggravaient ces scènes d'exode de réfugiés. C'était une équipée. Lugubre.

Sans oublier qu'il valait mieux prendre ses précautions avant de monter à bord car les toilettes (Ah les toilettes..!) que l'on choisisse les *Western* (cuvette) ou les côté *Indian* (à la turque), c'était toujours, comment dire? *Délicat* ?

Mais à cette époque, les passagers d'un même compartiment faisaient connaissance, partageaient des nourritures,

bavardaient pour passer le temps. Puis l'électronique vint. Et les gens ne parlent plus qu'à leur portable ou restent le nez plongé dans un appareil. En contrepartie les réservations se font en quelques clics et la signalétique des gares est devenue lisible et audible. Et le carrelage est apparu. Partout. Les gares sont devenues propres, les toilettes acceptables. Prendre le train n'est plus une aventure.

On n'a plus qu'à se couler dans sa couchette, sucer un Xanax, s'enfoncer des boules Quiès dans les oreilles et attendre que le sommeil vienne et dure jusqu'à destination.



TRAINS 3

(voir *RENCONTRES*)

Train Gaya - Delhi (1037 km. 11heures 30 minutes) :

Un jeune papa, sa fille et la grand-mère. La petite est capricieuse et sa mémé lui passe tout, alors elle en profite la gamine. Jusqu'à ce que la patience de l'aïeule s'épuise et que ça finisse par une colère et des larmes. Le papa prend alors le relais et la môme dans ses bras, qu'il balade dans le couloir pour la calmer.

Au milieu de la nuit - précisons que nous sommes le 24 Décembre - la gamine chouine, elle veut son cadeau, le père refuse, la mémé cède et du paquet-cadeau sort - devinez quoi - un Papa Noël mécanique qui gesticule au son d'une sélection de rengaines genre *Mon beau sapin...* La boîte à musique, la môme, ça l'a calmée, mais pas les nerfs des autres passagers.

Si on ne peut même plus échapper à ces niaiseries au pays de Shiva !!!

Train Bangalore - Mysore (157km. 2 heures 30)

Tout dans ce compartiment climatisé évoque le passé

colonial : le respectable gentleman, tweedé et cravaté qui me fait face et que rien ne distingue d'un occidental sinon la nuance sépia de sa carnation ; le bol de *tomato soup* qui est servi à chaque passager accompagné de deux gressins et d'une tasse de thé; le contrôleur en veste noire et pantalon blanc, très digne, conscient de son importance. Il paraît que Sikhs, Parsis et Anglo-indiens sont recrutés de préférence, pour leur peau plus blanche.

Train Mangalore-Bhopal (2314 km. 29 heures)

Je partage un compartiment 2 A/C avec John Alphonse (ça ne s'invente pas), ingénieur en réfrigération, sa femme Gracey et leur deux enfants, *boy and girl*, 10 et 6 ans.

Il parle *hinglish* couramment, m'achète à boire et à manger à un arrêt, m'offre du raisin - *qui a été lavé*, précise-t-il. Il est la gentillesse de tous les instants, une force douce.

Gracey porte bien son nom : racée, élégante, de l'humour. Elle a voyagé : Londres, la Suisse, travaillé à *Dubaï*... Elle a aimé tout ça.R.C. (Catholiques Romains) tous les deux, elle pratiquante, lui pas. Habitent Satna dans une *colony*, une communauté sécurisée à l'extérieur de l'agglomération. Couple modèle, moderne. Ils sont allés voir de la famille *Mangalore* et rentrent par *Bombay* et *Bhopal*. 48 heures de voyage. Et les enfants restent si calmes.

Et puis vient les questions personnelles. Suis-je marié ? Des enfants ? Quels métiers exercent-ils ? Est-ce que je suis RC ? Je débite les boniments habituels qui me dessinent une existence conventionnelle acceptable.

Train Thanjavur - Mysore (570km. 13 heures 10).

C'est un jeune couple. Il y a quelque chose qui ne va pas en chacun d'eux : il a trop de ventre pour son âge, elle tapote trop souvent sa mise en plis qui ne tient pas. Ils se présentent : démonstrateurs de produits diététiques américains. Ils sont en mission dans une foire commerciale à Bangalore. Leur gare approche. Ils déballetent et enfilent par dessus ce qu'ils portent une veste grise à liséré vert. Et à leur cou le badge vert et gris de la marque, avec leur prénom au milieu.

Auparavant, ils n'avaient pas pu s'empêcher de me faire l'article et de me chapitrer sur la nécessité de manger mieux. J'ai accepté qu'ils m'inscrivent sur leur *mailing list* pour écouter le speech. Mais quand l'employé du service restauration est venu prendre les commandes de plateaux-repas, ils ont opté pour *non-veg*. Le poulet huileux, le *dhaal* aqueux, le riz trop cuit et les *chapattis* froids, ils les ont dévorés.



TURISTA

(voir *QU'EST-CE QU'ON MANGE ?*)

Un jour dans un restaurant *pure vegetarian*, lorsque je vis une jeune étrangère se faire servir une salade de tomates et oignons, interloqué par son inconscience, je fus sur le point de m'exclamer : Malheureuse ! savez-vous bien à quels tourments vous vous exposez là ? La Vengeance de Vishnou, le Bombardement de Brahma, la Shiva's Shiass. Mais je me tus.

Elle apprendrait à ses dépens, acquerrait ainsi l'expérience du *Delhi Belly*, l'humiliant Delhi de fuite. Aussi quelle ne fut pas ma surprise de retrouver, le lendemain, cette jeune personne attablée devant la même salade qu'elle ferait suivre d'une *fruit salad & ice-cream* !!! Cette fois-ci je n'y tins plus et j'allais lui fait part de mon étonnement. Elle s'en amusa et me tranquillisa : Non, elle ne craignait rien, elle mangeait ici tous les jours entre deux séances de son stage de danse Mohinatyam et elle s'en portait bien, merci.

Cette rencontre bouleversa toutes mes convictions et mes habitudes alimentaires. Je pris conscience que j'en étais resté à des règles que je m'étais fixé Il y a des années de cela, des règles héritées d'un lointain passé colonial.

- Ne jamais boire d'eau de provenance inconnue, ou non bouillie. Et gare aux glaçons !

- Salades, sorbets, crèmes glacées, *street food*, même pas en rêve.

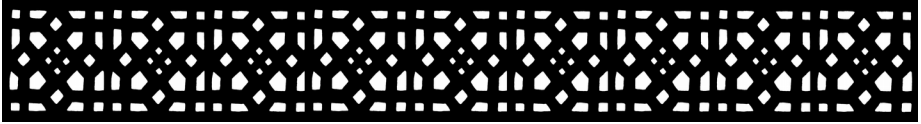
- Enfin rien qui ne soit épluché lavé, archi bouilli ou archi frit

Autrement dit je m'étais condamné au *chaï*, aux *curries/chapattis* et aux *thalis* sans chichi. Et pas question de s'autoriser de petites incartades : jus de fruits, *sweet lime & soda* rafraîchissant, tentantes tranches de pastèque de marchands ambulants !

Pourtant, un jour, on oublie les règles de base. On connaît un moment de faiblesse. On craque. Et le système digestif se détraque. Inévitablement cela vous arrive au plus mauvais moment. Au pire endroit. C'est la Loi de Murphy. Ou mieux, son corollaire : la Loi de l'Emmerdement Maximum (LEM). Bien entendu on n'a pas écouté les conseils des voyageurs aguerris. On n'a pas voulu s'encombrer de boîtes d'Imodium, d'Ultra-levure, de solutions réhydratantes...et lorsque le *Delhi de fuite* arrive en trombe, on se retrouve fort dépourvu... Ceci dit les autochtones ne sont pas à l'abri de ce malheur et on trouve l'équivalent de ces spécialités sur place et bien moins cher qu'au pays. Et puis à quelque chose malheur est bon car si l'on passe entre 24 et 48 heures à ingurgiter exclusivement des légumes à l'eau, du thé noir, des bananes et du riz blanc, on s'allège au moins d'un bon kilo de surpoids. C'est toujours ça de pris !

Alors à mon tour je me suis lancé dans les salades et je ne m'en suis pas trouvé mal.





U

UJJAIN

(voir PLANS / GUIDES)

Ujjain, circulez, rien à voir, affirme, péremptoire, le guide. C'est tout de même une des sept villes saintes de l'Inde, il faut vérifier.

Or le détour valait la peine : Ujjain a tous les avantages d'une localité où les étrangers ne mettent pas les pieds : rustique, populaire, gens charmants et honnêtes, je n'avais jamais payé si peu cher un rickshaw ni un barbier pour *un complet* (massage facial à la crème, taille de moustache et poils de nez compris).

Assis au soleil, au bord de la Shipra, en regardant les baigneurs, les lavandières, les rituels, je me suis senti soudain au cœur de l'Inde, une Inde paisible et pieuse. Où je ne pouvais pas faire autrement que de bredouiller mon hindi.

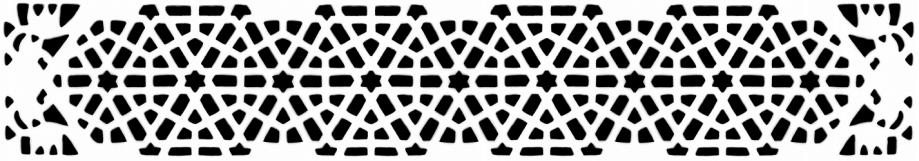
Des temples, il y en a à foison et les pèlerins seront bien fatigués après leur tournée. Au *Mahakaleshvar*, consacré à *Shiva*, des corridors et les rampes interminables canalisent l'affluence des grands jours et descendent jusqu'à un des *lingams* les plus sacrés de l'Inde, serti dans sa *yonis* d'argent, baigné de lait de coco et de fleurs. Les haut-parleurs mugissent des psalmodies tandis qu'un écran vidéo projette en gros plan le rituel que les pèlerins filment avec leur portable. Les *pujaris* préposés au culte, très relax, torse nu, dhoti impeccable, bavardent autour de la boîte à donations ou jouent de leur smartphone dernier modèle en attendant le fidèle à qui ils font signe d'approcher, comme au marché. Peu de ferveur, encore moins de recueillement : on verse son obole en échange d'un

prasad et d'une touche de vermillon, acquérant ce faisant des mérites, une assurance sur l'avenir.

Autres endroits remarquables : une échoppe spécialisée dans la vente de galettes de bouses de vache. L'observatoire astronomique du 18e siècle qui évoque un décor à la Chirico. Le temple situé sur le Tropique du Cancer qui serait le lieu de naissance de la planète Mars, à laquelle on rend un culte le mardi, jour *auspicious* avec des offrandes de fromage blanc et de riz cuit.

Il fallait donc que le guide soit bien pourvu de préjugés pour n'avoir rien vu ici.





V

VALENTINE

(voir KARMA. SCIENCES OCCULTES)

Dans une société où les familles arrangent les mariages consultent les astrologues pour vérifier la compatibilité des futurs mariés, les amoureux n'ont que leurs portables et le dernier rang des salles obscures pour passer du temps ensemble.

Ce 14 Février, ils ont voulu imiter les Anglo-saxons et s'envoyer des *Valentines*. Et même se faire des bisous dans la rue. Rien de plus normal à nos yeux. Mais voilà : sur les écrans de Bollywood, aussi bien qu'en public, ceux qui s'aiment ne s'embrassent pas. Jamais. Taboue ta bouche !

Cette Saint Valentin a fourni un beau sujet de guerre et d'indignation à des groupuscules d'extrémistes hindous et musulmans : « *Nous sommes contre une telle invasion occidentale de notre société qui met en péril les liens familiaux et sous-estime notre culture* », ont-ils déclaré. Et puis ce Valentin, c'est qui d'abord ? Sûrement pas un avatar de Krishna, le seul, le vrai grand *Indian Lover* de la Tradition...

Les extrémistes habiles à s'emparer du moindre prétexte pour en faire jaillir des étincelles et enflammer leur assassine intolérance, sur ce coup là, au lieu de s'entre-déchirer, se sont entendus pour *marier de force les couples qui se tiennent par la main dans la rue* et insulter des promeneuses en leur rappelant *qu'elles devraient plutôt apprendre à cuire des chappattis*.

Suite à ces déclarations, un éditorialiste a titré : *La talibanisation de l'Inde est en marche*. Car ce n'est pas tant les amoureux qui étaient dans le viseur des censeurs religieux que le genre féminin tout entier. Que le *karma* consigne à la maison, à la cuisine et au lit. Quant aux filles, elles coûtent cher à doter, alors qu'elles restent confinées en attendant d'être casées.

Dix ans plus tard, pas un jour sans que la presse ne dénonce le *Eve-teasing** et ne se fasse l'écho des manifestations de femmes dénonçant les violences qui leur sont faites. Violences qui vont même jusqu'à un jet d'acide à la figure d'une femme qui repousse un prétendant, à l'exigence d'un certificat de virginité avant mariage, au suicide d'une fille soupçonnées d'avoir dérogé à sa caste ou sa religion...

De plus le gouvernement actuel a résolu de peindre l'Inde toute entière couleur safran - celle de la robe des religieux. Il entend en faire une nation exclusivement *hindoue* avec l'appui d'une organisation suprémaciste qui veut faire de l'Inde *une nation unique (avec) une langue unique, une religion unique* (Arundhati Roy).

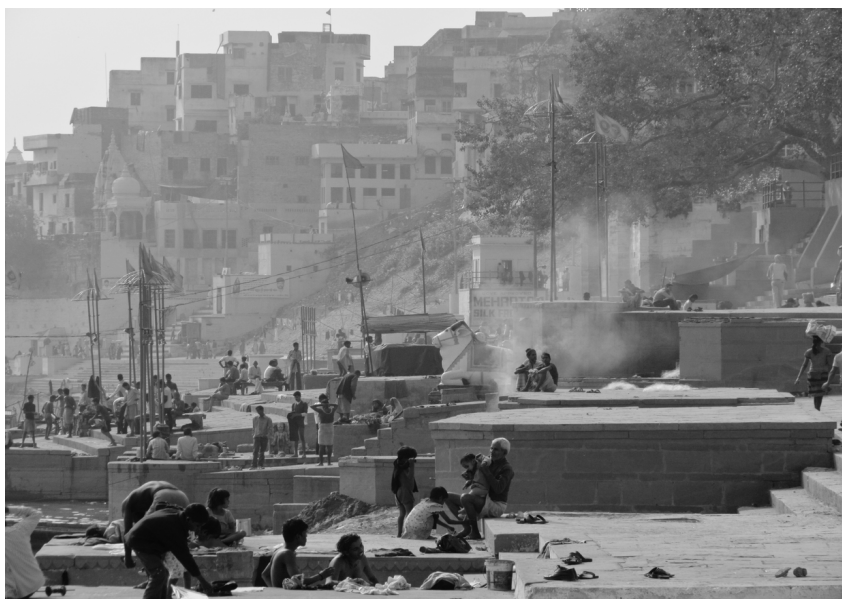
Du coup, à propos des femmes et de leur karma, le chef d'une secte ultra safranée, s'est autorisé à déclarer que *Si les femmes font la cuisine pendant qu'elles ont leur règles, dans leur prochaine existence, elles renaîtront en chiennes. Et si vous mangez de la nourriture préparée par une femme ayant ses règles, vous pouvez être certain de renaître en bœuf*.

Le *Ahmedabad Mirror* du 20/02/2020 a dénoncé *ce discours religieux (qui) vise à normaliser la misogynie*. Ce à quoi, dans un rallye qui a rassemblé 20 000 membres, la secte a répliqué que *Les textes sacrés hindous et les sermons des saints ont une base scientifique et les efforts pour calomnier notre foi ne*

* *Eve-teasing* est l'euphémisme qui désigne le harcèlement sexuel. Dans le mythe Ève tente et Adam succombe. Fatalement, car, à la vue d'un corps de femme, l'homme perd tout contrôle. Son désir est instinctif, violent, incontrôlable. Ce n'est pas sa faute. Il est ainsi fait. Le seul moyen pour qu'il échappe à la tentation, c'est que la femme devienne invisible. Cachez ce sein... et tout le reste !

seront pas tolérés.

Ms. Arundhati Roy a raison de sonner l'alarme : Les Indiennes sont toujours en péril et leur combat est loin d'être terminé.



VARANASI

(voir CHANVRE. RENCONTRE. RICKSHAW)

De Kabir Chaura Road, je descends rejoindre les ghâts et, au détour d'une ruelle, un marchand de *gâteries pour la bouche* me fait goûter un mélange de graines enrobées d'argent, à servir en fin de repas pour apaiser une bouche enflammée par le curry. Un parfumeur qui me voudrait pour client me frotte le dos de la main d'essence de santal. Un crémier m'invite à

m'asseoir à côté de la bassine où chauffe son lait, le temps de déguster un *lassi* servi dans une écuelle de terre crue à jeter après usage. Et plus loin c'est une petite fille qui me demande de la photographier avec ses parents.

Sous bhang, besoin de m'asseoir sur un ghât, de *me poser...* *Regarde de tous tes yeux, regarde*, ici et maintenant, le Gange, la vie des berges, il y a tant à voir... Je me demande si Georges Perec lui-même aurait pu venir au bout d'une tentative de description d'un ghât. C'est si touffu, fourmillant, orné, souillé, coloré, surchargé d'histoire et de présent... Puisque sur cette rive du fleuve on vénère un dieu bleu, je ne suis pas étonné de voir galoper sur l'autre rive, un cheval rose... Et je me demande si ces effet viennent du produit, ou s'ils sont le produit de l'idée que je m'en fais.

Kendar Ghât : 5 bûchers fument. Sur une plateforme, un jeune homme élancé, vigoureux, tisonne les bûches à demi consommées avec un long bambou et un absolu détachement. Une cage thoracique ou un membre calcinés ne seront pas traités avec plus de ménagement que le bois repoussé dans le brasier.



VIPASSANA

(voir *ENSEIGNEMENT. BODH GAYA*)

JOUR 3

Qui se dirait, tiens, on va se faire une *vipassana*, c'est sympa, dix jours au calme, à ne rien faire, hébergé et nourri sans rien déboursier, sera vite détrompé. Ce n'est pas exactement des vacances : lever à 4h, petit déjeuner à 6, déjeuner à 12, coucher à 21h, et c'est tout pour la journée à part une pomme et un thé à 18h. Voilà pour le régime. Frugal ? Il faut dire qu'on ne se

remue pas trop : 10 heures d'assise à contempler son mental, ça n'est pas l'usine. Et pourtant c'est du boulot !

Quand Satya Narayan Goenka décida de réintroduire la méditation vipassana en Inde, il lui avait été conseillé de faire payer un droit d'entrée sinon il risquait de voir les Indiens se précipiter à l'ashram pour les deux repas gratuits par jour. Le gourou rétorqua que les retraitants recevraient bien leur deux repas gratuits mais qu'il avait l'intention de les faire travailler dur pour les mériter.

Comme à la Trappe le respect du *Noble Silence* est de rigueur. À quoi s'ajoute l'interdit de toute activité intellectuelle, lecture et prise de notes comprises. Tout exercice physique est découragé - même un petit yoga - mais on peut toujours faire les cent pas sur les cinquante mètres entre le hall de méditation et le réfectoire avant d'aller se retirer dans sa cellule.

Les trois premiers jours d'initiation sont flippants : à quoi est-ce qu'ils veulent en venir en me demandant seulement d'observer ma respiration entre les narines et le haut du nez et d'analyser ce qui se passe dans mes trous de nez niveau sensation ? À la longue forcément je m'ennuie et commence à gamberger. C'est voulu. Ah le mental ! Ça défile là-dedans comme à la télé, c'est n'importe quoi n'importe comment. Et je réalise que comme sur le disque dur de mon ordinateur, les étagères de ma bibliothèque, comme au grenier et dans mes placards, ma tête est encombrée de choses inutiles que j'aurais dû bazarder depuis longtemps. L'exercice permet donc d'éclairer les coins sombres mais j'attrape un rhume dès le deuxième jour et il devient moins évident de méditer entre deux reniflettes.

Tous les deux jours, le *teacher* qui supervise la méditation, convoque les participants par groupe de 4 pour évaluer leurs progrès. Lorsque mon tour arrive et qu'il me demande de lui décrire mes sensations, je lui réponds que j'ai mal à la tête, que mon nez est bloqué, que je dors mal à cause du froid et que je me demande si je vais pouvoir continuer. À sa réaction, je comprends que j'ai tout faux. Et je me fais gronder comme un

mauvais élève : Tu es là pour suivre la règle que tu as choisie de t'imposer, *pour ton bien*. Alors arrête de gémir et retourne t'asseoir !

Révolté, la moutarde me monte au nez, je rougis, je sue. Alors le *teacher* me pointe son doigt sous le nez et me dit avec un sourire satisfait : Ça, c'est une *sensation* !

De retour sur mon coussin, je cuve ma colère. Et peu à peu mon ego bouffi d'indignation se dégonfle comme un soufflé. Je commence à comprendre ce que le *teacher* avait dit la veille : Tout le travail ici consiste à brûler les impuretés, les négativités. Ça sent mauvais, c'est difficile. Mais nécessaire.

Je vais mieux dès le lendemain grâce à l'aide discrète d'un assistant qui me passe en douce du *Baume du Tigre*. Mon *rhume de cerveau* n'était qu'un appel à l'aide au début de cette pratique déroutante.



JOUR 4 - 8

(voir *BARABAR CAVES*)

Méditation faisant.

On ne parle plus, on me bouge plus, on n'a plus rien d'autre à faire que de se retrouver face à soi-même pendant la plus grande partie de la journée. On trouve le temps long. On s'ankylose, on remue, on tourne la tête pour regarder la pendule au fond du hall. On se demande ce qu'on fait là. Mais on se souvient qu'on s'est embarqué dans l'aventure quoi qu'il arrive. Alors on tient.

Que se passe-t-il rien dans ce silence, ce temps *mort* ? De quoi se remplit ce vide ? Au début, je me suis vu dans les Grottes de Barabar, m'enfonçant dans leur obscurité, privé de toute sensation, froid, pétrifié, n'étant plus qu'un souffle. J'ai pensé à Samuel Beckett : *Séjour où des corps vont cherchant chacun son dépeupleur...*

Puis des voix, des images surgissent, de rencontres, de baisers, d'étreintes, de jouissances inouïes. Je fais tourner le film porno en boucle, puis il me lasse, s'use et s'efface. Remplacé par un cabaret mental dont les numéros sont des obsessions, des souvenirs, des projets ratés, des situations humiliantes reléguées dans les coins noirs de ma *conscience*... Cela défile sans interruption, je suis spectateur d'un cinéma permanent.

Je gamberge, je rêve, je *pense*... mais peu à peu le tourbillon des images, le ressassement des fantasmes, perdent leur attrait. Cette agitation répétitive devient lassante. J'aspire au répit, au repos, au vide... et, tiens ! les ankyloses du corps à leur tour ont disparues.

Serait-ce l'expérience de l'Impermanence ?

Je n'ai pas poussé l'expérience à fond cependant puisqu'en dépit des prescriptions, la nuit, de retour dans le dénuement de ma cellule, à la lueur d'une bougie, j'ai lu un roman et noté mes impressions du jour sur un carnet. J'ai triché aussi avec le sommeil qui ne venait pas facilement en piochant dans le Xanax 7 fois sur 10 nuits. Il me fallait ça pour tenir car mon corps criait de tant d'immobilité prolongée.



JOUR 9 - LE NOBLE SILENCE ?

5 heures du matin du neuvième jour - le dernier - de la session. Réveil allègre en dépit des haut-parleurs qui diffusent, comme tous les jours, une psalmodie interminable que la voix de Guru Goenka rend aussi cafardeuse qu'une aube d'hiver brumeux.

Dans le hall de méditation - où la parité des genres est assurée et la séparation des sexes aussi - au cours de cette dernière assise va se produire un événement d'autant plus surprenant qu'il provient du côté du hall qui n'est pas celui des hommes.

Dans les *Mille et une Nuits*, un fait similaire a lieu dans une mosquée au cours de la prière du vendredi. Son auteur, honteux et confus, pour échapper aux reproches humiliants de ses coreligionnaires, décide de s'exiler. Quelques décennies plus tard, il décide de revenir au pays finir ses vieux jours. Dans sa ville, personne ne se souvient de lui et il s'en désole quand, au détour d'une rue, il reconnaît un vieillard qui fut son ami. Il s'approche de lui et quelques paroles suffisent pour que le vieillard le remette. À tour de rôle ils évoquent le passé et le vieil homme demande à l'ami retrouvé depuis combien de temps il a quitté la ville. Les années sont décomptées, une date est précisée et le vieillard alors de s'exclamer : Alors c'était l'Année du Pet !

Un pet, dans ce hall de méditation produit autant d'effet que dans une mosquée. C'est un coup de tonnerre mémorable. Que suit un silence de stupéfaction. Personne n'ose en croire ses oreilles. C'est du côté *Ladies* que quelqu'une glousse, qu'une autre pouffe, qu'un rire se propage, gagnant le côté *Gents*, devenant fou rire irrépressible.

Relâchement général que le *Teacher* du haut de son perchoir, n'apprécie pas, mais alors pas du tout. Qu'il tente de faire cesser. En vain. Car, au terme de cette intense session de méditation, c'était le signal sonore que, sans le savoir, nous attendions tous pour redescendre sur terre.



JOUR 10

Ce jour-là, selon la règle, les retraitants ont le droit de retrouver l'usage de la parole. Ils se lâchent, ils causent ils causent à n'en plus finir. Ils parlent pour parler comme s'ils voulaient rattraper leur temps de parole perdu.

Je fais connaissance avec mes voisins de rangées : un Allemand rigide dans sa chemise à rayures et son pantalon à plis, un Japonais qui tout du long resta aussi impassible que le *Fuji-Yama*, un croupier de Vannes venu là pour se ressourcer,

un barman British gay, un instructeur de rafting thaï, un chef de cuisine hollandais dont c'est la 7e session, un adolescent indien qui était arrivé en état de grande agitation et qui est maintenant tout sourire...

Et cet Espagnol qui voulait simplement accompagner sa copine sans savoir ce qui l'attendait. Au bout du 3ème jour, il déambulait hagard en claquant des doigts sur un rythme rock, à proximité de l'enceinte. Il voulait faire le mur mais les deux assistants du *teacher*, familiers de telles réactions, l'avait ramené doucement sur son coussin sur lequel il finirait la session dans un état de prostration avancée, la tête enveloppée dans une cotonnade imprimée Hare Rama Hare Krishna. Mais au moins, il avait été jusqu'au bout de l'épreuve et la copine était fière de lui.

Sentiment que ne devaient pas partager les deux jeunes Anglais New Age, mes voisins de cellule, dont j'entendais tard dans la nuit, les conversations à voix haute sur fond de hard rock. Tout semblait aller bien pour eux mais, le cinquième jour, au cours de la discussion de groupe, le rocker - boule à zéro, deux anneaux à chaque oreille et saroual surdimensionné - admit qu'il n'avait plus les idées claires et qu'il ne supportait plus la pratique. Le lendemain, leur cellule était vide.



À ma sortie de l'ashram, heureux d'avoir surmonté l'épreuve et de retrouver la mobilité, la tête pleine de pensées positives, de résolutions (que je n'ai pas toutes suivies), les arbres, le ciel ne m'ont jamais semblé aussi resplendissants.



VISHNOU

(voir *GROTTE DE BARABAR*)

Au bord du fleuve Krishna, les grottes d'Undavalli, trois étages de galeries creusées dans la roche.

Ma visite terminée, une vieille dame qui marche à l'aide d'une canne me demande si j'ai « vu le dieu ».

- Le dieu ?

- Oui, là-haut, tout au fond.

Dans un renforcement, une cloison de planches, une porte entrouverte, un interrupteur. L'ampoule blafarde permet à peine de distinguer une grande forme allongée : sur les replis d'un serpent dont les têtes se déploient en éventail au-dessus de sa tête, étendu de tout son long, Vishnou sommeille veillé par des sages barbus et des créatures célestes ébauchés dans la roche.

Lorsque je ressors des grottes, la vieille dame, assise sur un banc, m'adresse un sourire. Je lui dis que j'ai vu le dieu. Et elle me répond :

- Alors maintenant vous savez pourquoi vous êtes venu en Inde.



VOYAGER

*Le voyage est fatal aux préjugés,
à l'intolérance et à l'étroitesse d'esprit.*
Mark Twain.

J'aime voyager mais je n'aime pas partir.

Il va falloir franchir tant de portes, de sas, de portiques, de guichets. Tant de contrôles à passer, de papiers à présenter, de formulaires à remplir. Et d'attentes, d'interminables attentes...

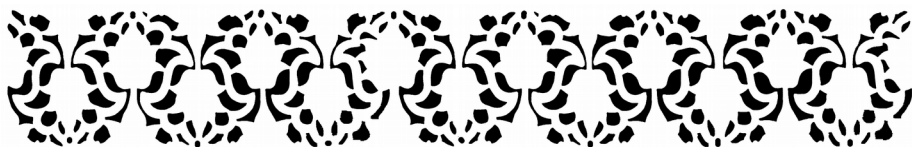
D'ailleurs pourquoi part-on ? Pour faire de nouvelles rencontres ou pour éviter de rencontrer des gens que l'on connaît ? Pour vivre selon les habitudes du pays ou pour faire des choses inhabituelles ? Pour se plonger dans une autre culture ou pour fuir la sienne ?

Est-ce vraiment sotte chose que de voyager ? Tout le malheur des hommes viendrait-il du fait qui est de ne savoir pas demeurer au repos, dans une chambre ? Pourtant je pars encore une fois. J'ai besoin de me frotter au monde. D'être ailleurs. Étranger. Heureux.

Je sais pourtant que de ce nouveau séjour je ne rapporterai pas que de bons souvenirs. Des certitudes chancelleront. Des illusions se dissiperont. Je n'en reviendrai pas tel que je suis parti. Mais les gains compenseront largement les pertes. Car voyager c'est lire le monde puis le décrire.

Voir du pays pour se parcourir.





Z

ZAPPING

(voir MGR. BOLLYWOOD. CINÉMA)

Sur les chaînes musicales de la télévision, l'Inde chante, sautille, frétille dans des duos saucissonnées par les annonces commerciales. Les couples jouent à Si t'avances moi je recule.

Premier couplet :

La fille en sari rouge s'offre, seins pointés.

Le moustachu galant s'avance, lèvres tendus.

Mais elle se recule.

Il revient à l'assaut,

Elle baisse les yeux, détourne la tête et s'échappe en batifolant.

Contrarié, il va boudier contre un tronc d'arbre.

Elle s'inquiète : l'aurait-elle découragé ?

Deuxième couplet :

Même jeu, mais les rôles s'inversent.

Troisième couplet :

Ils flirtent, s'attisent : un sein velouté par-ci, un torse velu par-là.

On *tease* mais on ne *strip* pas.

Ils folâtrent, gambadent.

Il prend des poses, elle bat des paupières.

Final sur une étreinte vite éteinte,

Une amorce de baiser vite désamorcée.

Pas touche la bouche.

On patauge dans cet érotisme guimauve sans le moindre souci de cohérence ni de raccords. Costumes et décors changent à chaque plan. Les amants passent sans transition d'une prairie en fleurs du Cachemire à une piste de ski en Suisse à une plage de Goa au coucher du soleil avec trempette dans les vagues pour effet de sari mouillé.

Si les actrices possèdent toujours les rondeurs requises, par contre les acteurs les plus populaires du cinéma *mollywoodien* (du Kerala où l'on parle malayalam), présentent souvent un net surpoids, de grosses moustaches et de piètres qualités de danseur : on croirait presque entendre leurs articulations craquer quand ils tombent aux genoux de leur belle.

Les couples dont les temps anciens donnent encore à voir les ébats paraissent beaucoup plus souples et moins prudes.

À la fin de la visite du temple d'Ikkeri (16e s.) le guide me conduisit dans un étroit passage entre deux sanctuaires et s'adossa au fond sans rien dire. Lui qui m'en avait tant dit, pourquoi se taisait-il ici ? Il me répondit d'un regard qui glissait vers la droite. Et je me trouvai nez à nez avec ce bas-relief.



Le guide et moi échangeâmes un sourire attendri. Ah ! si l'Inde d'aujourd'hui pouvait retrouver cette liberté d'associer avec fantaisie l'érotisme à la dévotion !



ZÉBUS & BUFFLESSES

(voir KARMA)

*... vaches, impudentes et insouciantes...
si l'Hindou était broutable, nul doute qu'il serait brouté.*
H. Michaux

Deux ou trois choses que je sais d'elles : dans la vache - hindi : *go* - tout est sacré et tout est bon, sauf la viande, du moins pour la majorité des Indiens. En manger équivaldrait à du cannibalisme, selon le dogme de la réincarnation. En période de tensions communautaires, la provocation classique est de jeter une tête de vache dans l'entrée d'un temple - à quoi une tête de cochon balancée devant une mosquée sera la réplique.

Distinguer : zébus (latin : *Bos indicus*) et bufflesses : les premières, à robe claire, ont une bosse ; les secondes, noires, n'en ont pas. La *zébulonne*, famélique et flegmatique, erre au hasard des ruelles en quête de pâture improbable. On peut se demander pourquoi, venu le temps de la rumination, elle se poste de préférence au milieu des avenues et des carrefours les plus engorgés. Ralenti-rait-elle volontairement la circulation dans le but de faire réfléchir les humains sur la vanité de leur agitation ? L'inhalation de gaz d'échappement et de particules fines favoriserait-elle son état contemplatif impassible ? Ou bien ne serait-elle tolérée que parce qu'elle contribue au folklore local ? *Holy Cow !*

Nourrir la zébulonne est *bon pour le karma*. Mais si l'une

d'elle, sûre de son impunité, bouscule du mufler les chalands et tente de chaparder un épi de maïs ou une carotte sur un étal, le déplaisir du marchand sera grand et la chapardeuse, toute sacrée qu'elle soit, sera chassée sans ménagements.

À Bénarès, quand une de ces vénérables obstrue la ruelle, pour la faire avancer il suffit d'expirer un *ha-ha* pour qu'elle tourne la tête, jette sur le passant un œil humide et inexpressif et s'ébranle lentement. Ne pas manquer, en la dépassant, de caresser sa bosse. Cela aussi est *bon pour le karma*.

Les bufflesses ne partagent pas l'individualisme excessif et excentrique de leurs consœurs vénérées. Elles n'en ont pas la douceur attendrissante : leur long mufler méditatif, leur puissante parure de cornes, leur robe de jais luisant, leur pas pesant, n'invitent pas à la familiarité mais incitent au respect. Elles en imposent, on se gare pour laisser passer ces saintes placides, prodigues de leurs dons . Car ce sont elles qui produisent le meilleur lait - et produits dérivés bienfaisants. Il serait, paraît-il, extrêmement bénéfique, de se *purifier l'âme et le corps* avec un cocktail de *lait, petit-lait, ghee (beurre clarifié), bouse et urine de vache*, mais je dois reconnaître, tout impur que je sois, que je n'ai pas été tenté d'essayer.



Les bufflesses ne divaguent pas, elles : de l'étable au point d'eau et du point d'eau à l'étable, elles ne circulent qu'en troupeaux et vaquent avec détermination à leurs deux seules occupations : l'immersion prolongée dans le fleuve et la production de matières premières, la première étant la récompense de l'autre. Car elle est bien méritée la bovine béatitude des bufflesses à la baignade !



ZEN

(voir *BODH GAYA. DÉVOTION. MÉDITATION. SLEEPER*)

Bodh Gaya

On peut y faire le tour du monde bouddhiste en une journée, chaque pays bouddhiste y étant représenté par un temple à l'architecture caractéristique. Le temple japonais au Bouddha austère et imposant est le seul où l'on puisse, le soir, venir s'asseoir et méditer. Silence et immobilité sont de rigueur, toutes choses qui mettent les visiteurs hindous mal à leur aise.

Pour eux, gens de la campagne pour la plupart, qui déboulent par floppées de cars d'excursion et veulent tout voir vite fait, Bouddha n'est qu'une déité de plus, un avatar de Vishnou. Donc, comme devant toutes les autres divinités, ils s'approchent, joignent les mains, s'inclinent. Comme dans ce temple il n'y a pas grand-chose à voir ni à recevoir, ni *pooja*, ni *prasad*, ni *bindu* vermillon à se poser sur le front, ils restent un peu déçus et se mettent à bavarder à haute voix, voire à téléphoner.

Ce n'est pas par sans-gêne. Mais pour eux, dans un temple, ça doit aller, venir, pulser, tonner. Il leur faut des fleurs, des ors, des tambours, des cloches, des conques. Leurs dieux ne se laissant approcher que dans la presse et le brouhaha.



LECTURES

Aravind Adiga

Le Tigre Blanc (10/18. 2010)

Régis Airault.

Fous de l'Inde. Délires d'Occidentaux et sentiment océanique (Payot. 2016)

Jean-Claude Carrière.

Dictionnaire amoureux de l'Inde (Plon. 2001)

William Dalrymple.

Nine Lives (Bloomsbury. 2010)

Le Moghol Blanc (Payot. 2008)

Alexandra David-Neel

L'Inde où j'ai vécu (Plon. 1969)

Mircea Eliade

L'Inde (L'Herne. 1988)

Le Yoga (Payot. 1977)

E.M. Forster.

La Route des Indes (10/18. 1990)

Louis Frédéric.

Dictionnaire de la Civilisation Indienne (Laffont. 1987)

Amitav Ghosh.

Sea of Poppies (Penguin. 2009)

Caterine Guenzi.

Le discours du destin. La pratique de l'astrologie à Bénarès
(CNRS. 2013)

Henri Michaux.

Un Barbare en Asie (Gallimard. 1986)

Arundhati Roy.

The Ministry of Utmost Happiness (Penguin. 2017)

Au-devant des périls. (Gallimard. 2020)

Sanjeev Sanyal.

Land of Seven Rivers (Penguin/Viking.2012)

Robert Sewell.

Vijayanagara. A Forgotten Empire (Forgotten Books reprint 2012)

Vikas Swarup

Les fabuleuses aventures d'un Indien malchanceux qui devient milliardaire. 10/18. 2006)

Shashi Tharoor.

Inglorious Empire. What the British did to India (Penguin .2016)

Show Business (Seuil 1995)

Paul Theroux.

The Great Railway Bazaar (Penguin 1975)

Édition : Bookelis
Impression : Jouve (Mayenne) en décembre 2021
Mise en page, graphismes : APO
Photographies de l'auteur
Composé avec le traitement de texte de la Suite Bureautique LibreOffice 6
Police de caractères : Indira K (Peter Wiegel) © (copyright)

